

PRESENCE DU FUTUR

**serge brussolo**  
**rempart**  
**des naufrageurs**

**Denoël**



Serge Brussolo

LA PLANÈTE DES OURAGANS - 1

# Rempart des naufrageurs



Denoël

## CHAPITRE PREMIER

Le vent se leva au moment même où l'astronef posait son train d'atterrissage sur la piste bétonnée de l'aéroport.

À l'instant précis où les grosses ventouses métalliques montées sur vérin entraient en contact avec le sol – agrandissant le réseau de lézardes sillonnant l'aire de stationnement –, le souffle déferla sur les bâtiments, fouettant les lignes sans grâce d'une architecture presque uniquement composée de dômes joufflus percés de meurtrières. La secousse ébranla le gros cargo, et les membrures du fuselage émirent une note creuse qui réveilla David. Tout de suite après une nuée de détritrus envahit l'espace. Des journaux détrem্পés, portés par la tourmente, mais aussi des cartons d'emballage, des sacs de plastique ou de cellophane, de la paille et des débris de cageots...

Ces ordures palpitaient dans le vent comme de gros oiseaux flasques. Les journaux, les revues, battaient des pages tels des volatiles à ailes multiples ; des sachets arborant les noms et les emblèmes de divers supermarchés montaient vers le ciel comme des montgolfières boursouflées. Cet essaim gifla l'astronef, se plaquant contre ses flancs avec une rage étrange. En quelques secondes l'énorme appareil ovoïde se retrouva complètement « enveloppé » par la gangue de paperasses. Les journaux mouillés adhèrent aux hublots, les obturant les uns après les autres, les ordures s'engouffrèrent dans les tuyères encore brûlantes, s'y carbonisant comme dans un four crématoire.

David quitta sa couchette, enfila un slip et marcha vers le hublot. Mais il ne vit rien qu'un titre à l'encre grasse collé en travers de la fenêtre circulaire : *Il réalisait des enregistrements stéréophoniques des cris de ses victimes. Le juge d'instruction...*

Le reste se perdait de l'autre côté du fuselage.

Le jeune homme retourna s'asseoir au bord de la couchette. Au fur et à mesure que les quotidiens s'amassaient sur l'astronef la luminosité baissait à l'intérieur de la cabine. Bientôt les titres s'enchevêtrèrent, gommant totalement le ciel. Une pénombre de cachot dévora les douze mètres carrés de la chambre. Toujours figé, David regardait s'entrecroiser les « chapeaux » des articles à sensation qu'égrenaient les colonnes parallèles. Il avait l'impression qu'une foule hargneuse s'acharnait à l'emmurer, clouant planche sur planche dans un souci d'étanchéité frisant la folie. Dans la lumière mourante il aperçut encore quelques titres :

*Frappé par la foudre, un enfant voit le voltage de son cerveau décuplé, et se met à prédire l'avenir...*

*Une race de chien anthropophage ayant l'aspect bien connu du caniche nain, la préfecture déclare...*

L'humidité montait le long de ses jambes, hérissant sa chair et ratatinant son scrotum. À présent il faisait nuit. Il n'eut pas le courage de se lever pour tourner le commutateur.

On frappa à la porte. Deux coups timides.

Comme il ne répondait pas, le battant s'entrebâilla et un visage de jeune fille se hasarda dans le rai lumineux. C'était presque une enfant. Elle avait le crâne parfaitement rasé, une peau très pâle, des membres fragiles comme ceux d'un lévrier. Il savait qu'elle s'épilait consciencieusement tout le corps ainsi que les cils et les sourcils. (Elle l'avait déclaré ingénument au cours d'un repas, deux jours après le début de la traversée, ce qui avait d'ailleurs provoqué le rire acerbe de Judi Van Schul.) Cette nudité entretenue avec méticulosité accentuait encore l'apparente vulnérabilité de sa chair.

— David ? murmura-t-elle, nous avons atterri, nous sommes sur Santäl. Vous ne venez pas ? Ils vont commencer les formalités de débarquement.

— J'arrive, lâcha le garçon ; j'arrive. Merci Saba.

Elle eut une protestation polie et referma le battant.

Quel âge avait-elle ? Seize ans ? Dix-sept ?

« — Sûrement pas ! avait ricané Judi lorsqu'il avait évoqué la chose, elle est à peine pubère. C'est une Cythonnienne qui fait son voyage d'initiation. Si elle sort de l'enfance c'est le bout du

monde. De toute manière, elle ne doit pas avoir grand-chose à s'épiler, non ? »

Et elle avait vidé son verre en étouffant un rire graveleux. Mais le jeune homme savait qu'elle exagérerait à dessein.

David se releva, entreprit de rassembler ses bagages. Pendant qu'il s'affairait les paroles prononcées par l'adolescente quelques jours plus tôt lui revinrent à l'esprit :

« — Chez nous, sur Cythonnia, chaque fois que naît un enfant, ses parents l'abandonnent deux nuits durant entre les mains d'une sorcière. Cette pythonisse, dont la tâche principale est de prédire l'avenir, détermine alors avec une extrême précision ce que sera la vie du nouveau-né au cours des prochaines décennies, tout au long de ce trajet qui le mènera jusqu'à la mort. Dès que la vision est achevée, elle tatoue alors sur le dos, le ventre et les membres du petit, les différentes phases de cette révélation... Le corps devient ainsi le support d'une sorte d'agenda du futur où sont consignés les faits marquants ou graves qui émailleront la vie du sujet. Cet agenda, cet « emploi du temps », reste toutefois invisible, indiscernable même à la loupe car la devineresse use pour ce faire d'une encre sympathique dont elle a seule le secret ! Une encre incolore, laiteuse, qui ne laisse aucune trace sur l'épiderme et dont les pigments ne brunissent qu'en certaines circonstances bien précises...

« — Mais encore ? » avait insisté David incrédule.

Saba ne parut pas s'offusquer.

« — L'encre sympathique des sorciers de Cythonnia n'active les acides aminés des pigments épidermiques qu'au soleil de Santäl, dit-elle, au moins de juin, lorsque les feux du ciel atteignent à leur apogée.

« — Vous voulez dire que si un Cythonnien traverse le cosmos de manière à débarquer sur Santäl en plein été, ses tatouages apparaissent ?

« — Exactement. Comme une photographie dans un bain de produit révélateur. L'encre jusqu'alors invisible devient dorée, puis brune. Noire enfin. Et l'agenda du futur se dessine doucement sur la peau de celui qui s'expose, étalant ses révélations. Mais cela ne peut se produire qu'en un seul endroit

et à un seul moment. Il faut beaucoup de courage pour aller jusqu'au bout de la quête. Une fois sur Santäl, il convient encore de rejoindre la zone équatoriale, et cette contrée qu'on surnomme le désert de verre, là où le soleil est réputé le plus brûlant. Beaucoup renoncent avant la fin du voyage. Cette quête du futur est aussi une initiation : elle trempe l'âme et le corps. Au terme de la route on est devenu fort, et cette force est nécessaire lors de la révélation finale. Croyez-moi, David, il faut avoir la totale maîtrise de ses nerfs pour résister à l'affolement qui vous gagne quand le bronzage se met à écrire le futur sur votre peau... Quand vous lisez brusquement au-dessus de votre nombril que les trois enfants qui sortiront de votre ventre mourront dans une inondation, quand la phrase qui encercle votre sein gauche égrène chiffre à chiffre la date précise de votre mort... Certains renoncent tout de suite et prennent la fuite dès que commencent à brunir les prédictions. D'autres, endurcis par le trajet, les embûches, restent nus sous les rayons, acceptant avec une grande force d'âme de déchiffrer les prophéties une à une. Je sais ce que vous allez dire David : "Pourquoi vouloir connaître l'avenir ?" Mais pour organiser nos sentiments, bien sûr, pour se débarrasser des espoirs inutiles, éviter les fausses pistes. Pour savoir avec précision quelle est notre place dans l'ordre du monde. C'est une école de stoïcisme. Personne ne nous contraint à entreprendre cette longue quête. La révélation est une possibilité qui nous est offerte. Libre à nous d'en profiter ou de garder frileusement la tête dans le sable. Le bronzage pour un Cythonnien est loin d'être une activité futile. Il y joue sa tranquillité d'esprit, il peut y perdre le refuge douillet d'un confort moral gouverné par l'ignorance du lendemain... Je ne sais pas si j'aurai moi-même la force d'aller jusqu'au bout. Peut-être m'enfuirai-je avant d'avoir aperçu les sables blancs du désert de verre et les pentes du volcan qui en marque le centre ? Qui sait ? »

Cette profession de foi avait considérablement impressionné David, et, malgré lui, il s'était laissé aller à détailler du coin de l'œil les bras et les cuisses nus de l'adolescente, mais sa chair pâle, d'un rose fragile de pâte d'amande, était bien vierge de toute inscription. Les prédictions demeuraient pour l'heure

invisibles, noyées dans la masse cellulaire de l'épiderme, fantômes menaçants que seul le soleil de Santäl pouvait matérialiser. Le paradoxe aurait pu être amusant mais David ne parvint pas à en sourire.

« — Et vous ? avait alors questionné Saba. Que venez-vous faire sur Santäl ? Excusez-moi, je suis peut-être indiscrete ? »

David avait hoché la tête, hésitant, soudain gêné par la futilité de ses propres motivations :

« — Je travaille pour un club de loisirs qui fonctionne à l'échelle galactique. Une sorte de super-agence de voyages, si vous préférez. Nous cherchons à implanter un camp de vacances où seraient regroupées toutes les activités sportives utilisant la force motrice du vent : vol à voile, régates, deltaplane, etc. Comme on a surnommé Santäl "la planète des sept vents", je viens en repérage. Voilà... »

Saba avait paru se satisfaire de cette réponse et n'avait manifesté aucun mépris. David en avait été soulagé.

Il boucla ses bagages, s'assura qu'il n'avait rien oublié. Après une seconde de passage à vide il ouvrit la porte et sortit dans la coursive. Ils avaient effectué la traversée ballottés au cœur d'un vaisseau vétuste. Un vieux cargo mixte aux membrures éternellement gémissantes. Un astronef hors d'âge, aux boulons arthritiques, aux ressorts ankylosés. Des caillebotis caoutchoutés jetés bout à bout formaient le plancher des couloirs. Leurs couleurs dépareillées faisaient songer à des cases de jeu de société. On avait envie de ne s'y déplacer qu'en répondant aux injonctions d'un dé ou d'une carte piochée au dos d'un quelconque talon. Il faisait très sombre, et le boyau métallique encombré de câbles réunis en faisceaux empestait l'ozone. Un haut-parleur grillagé nasillait *Om twaalf uur middernacht* (À minuit...) de N'Koulé Bassaï dans la version de 56 enregistrée à Hambourg. David se demanda ce qu'un disque si rare faisait à bord d'une telle épave.

Il arriva enfin dans un sas vaste comme un hall de gare, que divisaient un nombre incalculable de passerelles et de praticables. Les treuils hurlaient, tirant de l'abîme de la cale les caisses de marchandises. Aucune n'était frappée du sigle « Fragile » car Santäl importait surtout du plomb de lest, des

enclumes et des ancres de navire... David remarqua qu'on n'avait pas encore déverrouillé l'écoutille d'évacuation. Les rares passagers du cargo mixte palabraient avec les représentants de la douane.

Judi Van Schul se tenait à l'écart, fumant nerveusement une cigarette au papier rouge. C'était une grande femme frisant la quarantaine, aux pommettes fortement marquées et au nez fin comme une lame. Elle avait coupé ses cheveux d'un noir bleuté en brosse sèche, hérissée. Elle était belle mais dure, avec une bouche musclée aux lèvres avides. Son corps sentait la pratique assidue des techniques musculatoires. Elle s'habillait toujours de vêtements collants qui trahissaient le gonflement fibreux de ses bras ou de ses cuisses lors du moindre mouvement. David savait qu'elle représentait une quelconque firme pharmaceutique, et qu'elle venait sur Santäl pour y vendre des produits de régime. Elle le salua d'un geste bref.

— Nous attendons les dernières formalités, lança-t-elle d'une voix goudronnée par l'abus de tabac. Vous n'ignorez pas qu'ils ne nous laisseront pas sortir sans tenue réglementaire ?

— Ah ?

— Oui, c'est à cause du vent. Ils savent ce qu'ils font, ne refusez pas de vous plier aux coutumes, on vous contraindrait à rester à bord jusqu'à la fin de la tempête.

Un douanier fit son apparition, traînant des sacs où étaient entassées des combinaisons de cuir semblables à des tenues de moto. La distribution commença. David reçut l'un des vêtements. Le cuir en était écaillé, labouré comme si une troupe de chats furieux s'était acharnée à le mettre en charpie. Des pièces de renforts avaient été cousues en maints endroits et des plaques de métal convexe rivetées aux coudes et aux genoux. L'intérieur de la combinaison comportait un épais rembourrage. David s'habilla en grommelant et tira la fermeture sous son menton. Il étouffait déjà. L'étrange costume lui donnait l'impression d'être cousu entre deux matelas.

— N'oubliez pas vos casques ! lança le fonctionnaire. Et respectez les consignes de sécurité. Le vent souffle en ce moment à deux cents kilomètres à l'heure. Vous pouvez donc considérer que vous avez la chance de bénéficier d'une accalmie.

Restez toujours encordés et n'enlevez jamais vos casques, ils sont conçus de manière à filtrer la poussière ; de plus ils vous éviteront d'être étouffés par les sacs en plastique ou les journaux détrempés que la tempête plaquerait sur votre visage nu...

Une nouvelle distribution amena entre les mains du jeune homme une boule d'acier cabossée percée d'une mince fente horizontale à la hauteur des yeux. Une bande de plexiglas protégeait cette lucarne rectiligne. Des orifices d'aération avaient été prévus à de multiples endroits, assurant une ventilation constante. David coiffa le heaume, en boucla la jugulaire.

— Vos bagages seront acheminés plus tard, précisa le douanier, lorsque la tempête sera calmée. Maintenant, si vous voulez bien vous encorder...

On leur passa un câble muni de mousquetons qu'ils durent fixer à la ceinture renforcée qui leur entourait la taille. David chercha Judi et Saba du regard, mais il fut incapable de les identifier au milieu de ce troupeau casqué qui semblait se préparer pour un tournoi de motocross. On les poussa doucement dans le sas. Ils piétinèrent à la queue leu leu, engoncés, patauds. Ridicules. Gêné par celui qui le précédait, David ne vit pas s'ouvrir l'écouille mais le souffle de la tornade envahit brutalement le caisson, lançant au-devant des voyageurs une sorte de mur élastique qui les rejeta au fond de la pièce. Ils durent véritablement lutter contre ce bouchon invisible pour parvenir à poser le pied sur la passerelle de débarquement.

Cramponnés à la main courante ils descendirent marche après marche tandis que l'ouragan lançait sur eux ses cohortes de détritrus. Des boîtes de conserve ricochaient sur les casques, des lambeaux de journaux entortillaient des bandelettes humides autour de leurs bras et de leurs chevilles. Le temps de descendre cinquante marches, ils étaient couverts d'effilochures putrides, de chiffons ou de papiers d'emballage.

Le « taxi » les attendait au bas de l'échelle, sous la forme d'un énorme cheval de labour caparaçonné de plomb comme pour un tournoi médiéval. Un homme en armure était juché sur

son échine, et David nota que le scaphandre de fer du cavalier ne faisait qu'un avec le caparaçon. Pour éviter que l'homme soit désarçonné par les rafales on avait soudé ensemble l'armure du « chevalier » et celle de la bête, transformant le pilote en une sorte de centaure involontaire. Malgré le poids fabuleux de la chape métallique qui le recouvrait du museau à la queue l'animal piaffait d'impatience. David tituba, fasciné par cet équipement moyenâgeux. Déjà la cordée s'amarrait à la croupe du percheron, plus précisément à un anneau fixé sur la barde de dos. Le chanfrein masquait totalement le crâne du cheval et se terminait par un filtre anti-poussière protégeant les naseaux.

Le cavalier cogna du poing sur le caparaçon, donnant le signal du départ. La monture se mit immédiatement en marche, traînant dans son sillage les voyageurs encordés comme des prisonniers ou des esclaves. David essaya tant bien que mal de calquer son pas sur celui de ses compagnons, mais la tempête ne cessait de lui accrocher des lambeaux de chiffons ou de papier aux mollets et aux chevilles. Il oscillait comme un ivrogne, les bras écartés pour maintenir son équilibre. À plusieurs reprises il fut aveuglé par des sacs en plastique qui se collèrent à son casque et contre lesquels il dut lutter à grands coups d'ongles. Alors que la colonne quittait l'aéroport, il aperçut un chien, la tête enveloppée dans un sachet de nylon portant le nom d'un supermarché, et qui se débattait pour échapper à l'asphyxie. L'emballage plaqué par le vent adhérait complètement à l'ossature de son museau, le privant d'air. Il se roulait sur le trottoir, les pattes secouées de convulsions. Le cheval, lui, avançait tête basse, sa barde de poitrail fendant la pluie de débris comme le rostre d'une galère déchire les vagues.

Parfois une bouteille vide explosait sur le caparaçon, projetant des éclats en tous sens.

La cordée titubait dans ce tumulte, zigzaguant d'un pas somnambulique, sans rien voir de la ville, de ses rues ou de son architecture. La fente réduite des casques de protection s'ouvrait sur un paysage fou de tourbillons. Un univers de taches mouvantes, un essaim hétéroclite tout droit sorti de la ruche, des poubelles ou des terrains vagues. Une bouteille fila soudain sur la chaussée avec un grondement creux et frappa

David à la cheville. Il perdit l'équilibre, entraînant dans sa chute ses compagnons d'attelage. Ils roulèrent, cul par-dessus tête, les reins sciés par la traction de la corde, tandis que le cheval – imperturbable – poursuivait sa marche obstinée. Ils terminèrent le parcours à plat ventre sur l'asphalte, raclant le sol de leurs genouillères métalliques. Le câble tendu ne leur permettait pas de se relever. Sans la protection des combinaisons de cuir matelassées, ils auraient eu le corps labouré par les aspérités du trottoir. Le cheval ne ralentissait toujours pas, les tirant dans son sillage comme de vulgaires condamnés.

Ses sabots éveillèrent enfin un écho sonore et David comprit qu'il s'engageait sous une voûte de pierre. Presque aussitôt le vent cessa et la mitraille d'ordures s'évanouit. La bête s'arrêta. Quelqu'un fit coulisser une porte à glissière derrière les voyageurs, isolant l'abri de la tourmente qui rabotait les rues. Le jeune homme se redressa. Un portier en uniforme froissé l'aida à se défaire de la corde et des mousquetons. David balbutia un vague remerciement et déboucla la jugulaire du casque.

Ils se trouvaient dans le hall d'un hôtel aux dorures ternies. Les moulures baroques sinuant sur les parois sentaient affreusement le stuc. Des banquettes de cuir et des fauteuils élimés avaient été disposés au petit bonheur. Une odeur de friture flottait dans l'air et le garçon nota avec stupéfaction qu'un grand baquet de graisse rose avait été oublié derrière une colonnade. À cet instant le cheval hennit en déversant plusieurs kilos de crottin sur le marbre du hall. Le portier ne parut pas attacher d'importance à la colline d'excréments fumants et poussa sans ménagement les voyageurs vers le comptoir de la réception.

Judi Van Schul posa la main sur l'épaule de David. Malgré le rembourrage de la combinaison celui-ci sentit les doigts durs lui meurtrir la peau.

— Pas trop secoué ? s'enquit-elle.

David ouvrit la bouche pour répondre mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Il venait d'aviser un tableau vivant qui faisait dresser les cheveux sur la tête : au centre du hall, sur une estrade tendue de velours bleu, une croix avait été

dressée. Un aigle et une jeune femme nue s'y trouvaient présentement crucifiés. L'oiseau et la fille avaient été superposés de manière à ce que les clous perçant les paumes de la suppliciée traversent ensuite les ailes du rapace avant de s'enfoncer dans le bois de la croix. Les omoplates de la jeune femme reposaient sur le ventre de l'oiseau qui, dans une vaine tentative de fuite, lui avait labouré les épaules à coups de bec. Des filets de sang séché tissaient un réseau compliqué entre les clavicules et les seins nus de la martyre. Ses côtes saillaient à chaque inspiration, tirant la peau blême de son ventre. Des croûtes emplissaient ses paumes crevées et les plumes du rapace collaient à sa sueur. David fit un pas en avant. Judi le retint.

— Allons ! siffla-t-elle avec ironie, ne vous emballez pas, il s'agit tout bêtement d'une cérémonie religieuse. Cette gamine est volontaire. Les clous symbolisent l'enracinement, la volonté farouche des hommes et des bêtes d'échapper au souffle de la tempête.

— Mais elle doit souffrir...

— Mais non, les prêtres ont dû lui faire avaler un quelconque analgésique. Plaignez plutôt l'oiseau, personne ne lui a demandé son avis avant de le clouer sur ce bout de bois !

David réprima un frisson, il ne pouvait détacher ses yeux des mains et des ailes fixées les unes sur les autres au moyen de gros clous de charpentier. Une contraction viscérale lui noua les intestins, mettant tous ses sphincters en alarme.

La petite vieille en blouse grise qui trônait derrière le comptoir de la réception s'empara de son passeport. Elle recopia quelque chose dans un registre à l'aide d'un porte-plume anachronique et grimaça un sourire.

— Bienvenue sur Santäl, coassa-t-elle en lui rendant le document.

## CHAPITRE II

David était assis dans le hall, au creux d'un fauteuil fatigué. Quelques minutes plus tôt un serveur avait posé à côté de lui un verre ballon empli d'un alcool jaunâtre et d'une demi-rondelle de citron en murmurant :

« — Avec les compliments de la direction. »

Au seuil de la porte à glissière fermant la salle, un homme casqué et revêtu de la classique combinaison de cuir s'enduisait copieusement de graisse. Il puisait la boue rose et huileuse à même le baquet disposé au bout du tapis rouge d'accueil, et s'en frictionnait avec le soin méticuleux d'un nageur se préparant à traverser la Manche. L'ombre de Judi fila sur le tapis avant d'escalader l'accoudoir du fauteuil.

— Qu'est-ce qu'il fiche ? interrogea David avec mauvaise humeur.

La femme brune gloussa.

— Il va sortir, expliqua-t-elle. Comme le vent est de plus en plus violent, il ne pourra pas tenir debout. Grâce à la graisse, il va se coucher sur le trottoir et laisser le souffle le pousser de rue en rue. On appelle ça « faire la luge » ; ça coûte moins cher qu'un taxi et c'est plus amusant. Il suffit de s'allonger sur l'asphalte, dans la position du nageur de brasse. Le vent se charge du reste, il vous transforme en homme-canon, en obus. Vous filez le long des boulevards à la vitesse de l'éclair. Bien sûr il faut que le trajet soit court, sinon le costume de cuir partirait en lambeaux sous l'action du frottement. Il faut aussi savoir jouer avec les courants d'air, calculer sa trajectoire, se défier des trombes qui peuvent vous faire exploser la tête contre un mur. Dès que la météo annonce une tempête, la voirie s'empresse de graisser avenues et boulevards ; c'est une coutume bien établie. Le matelas d'ordures facilite ensuite les glissades. Beaucoup de

gens utilisent ce moyen de locomotion. Nous l'essaierons si cela vous tente, c'est tellement plus drôle que le ski...

David retint un grognement. L'alcool avait un goût médicamenteux plutôt désagréable.

— Vous guettez vos bagages ? demanda-t-il. On ne les a pas encore livrés.

Judi émit un claquement de langue irrité.

— J'espère que mes colis supporteront bien les manipulations. J'ai insisté auprès du laboratoire pour obtenir des conditionnements de caoutchouc antichocs pour les coffrets d'ampoules, mais on a bien sûr chipoté sur le prix de revient. J'ai dû accepter le polyester. Pourvu qu'il n'y ait pas trop de casse.

— Mais qu'est-ce que vous vendez exactement ?

— Un dérivé de l'aurothioglucose qui provoque des lésions des noyaux ventromédians de l'hypothalamus...

— Quoi ?

— En clair, disons que quiconque subit une injection de ce produit se retrouve immédiatement atteint d'hyperphagie, de boulimie. Il va se mettre à manger avec un appétit inextinguible jusqu'à devenir obèse...

David écarquilla les yeux.

— C'est de la folie pure et simple ! hoqueta-t-il. Et vous voulez vendre ça ?

Judi eut un sourire froid.

— Bien sûr. Ces produits sont utilisés dans le cadre d'un régime obésifiant tout spécialement étudié. Sur Santäl des tas de gens sont prêts à payer une fortune pour devenir énormes. L'obésité hypothalamique provoquée est une pratique courante en laboratoire. La stimulation forcée du centre de la faim résout le problème de l'écœurement, du blocage psychologique chez les personnes normalement non prédisposées à l'obésité.

— Et vous allez monnayer cette affreuse camelote sur Santäl ?

— Exactement ! Mon petit David, vous ne connaissez pas grand-chose au monde qui nous entoure. Nous sommes ici dans un autre univers. Mais j'oublie toujours que vous ne vous

intéressez qu'aux sports de plein air, excusez-moi. Peut-être voyagerons-nous ensemble ?

— Vous allez jusqu'au désert de verre ? Jusqu'à ce volcan au nom impossible ?

— Le volcan ? On l'appelle le rempart des naufrageurs ; un peu trop poétique bien sûr, j'en conviens. Oui, je prospecterai jusque-là, après on entre en zone mortelle, pas question d'y mettre le pied. Seule cette petite pucelle de Saba passera outre, je suppose. Tant pis pour elle, je crois qu'elle n'aura même pas le temps de déchiffrer les premières lignes de son foutu horoscope épidermique !

— C'est si dangereux ?

— Pire encore. Santäl est un piège intermittent. Une planète convulsionnaire. Vous vous en apercevrez assez vite. Et probablement à vos dépens !

Elle fit volte-face et s'éloigna en suivant l'une des diagonales du carrelage.

David demeura ancré entre les bras du fauteuil défraîchi. L'alcool gras lui avait laissé un goût de levure sur les lèvres. Il considéra la voûte menant à la porte d'accès, au bout du hall, et éprouva soudain le besoin de se secouer. Judi lui avait donné une idée.

Il se leva et s'approcha de la tringle supportant les costumes de protection. Après une vague hésitation il endossa l'une des combinaisons de cuir matelassé. Les alvéoles de caoutchouc qui tapissaient l'intérieur du vêtement adhèrent aussitôt à sa peau comme les ventouses roses et contractiles d'une pieuvre. Ces mille baisers-succions étaient autant de petites bouches voraces accompagnant ses membres dans chacun de leurs mouvements. C'était comme si l'on avait cousu des lèvres avides sur le cuir, des lèvres gonflées, charnues, à la vie indépendante. Des abouchements de sangsues. David tira la fermeture Éclair. Maintenant il était emballé dans son scaphandre de muqueuses-tampons, de ventouses pare-chocs.

Restait le casque. Il y enfonça sa tête comme s'il se coiffait du crâne d'un géant, d'une tête de mort, d'une boule d'os bien trop grande pour lui. Il eut la sensation diffuse de se préparer pour une cérémonie religieuse. Les habits de protection se faisant

sacerdotaux, magiques. Il puisa la graisse rose à l'aide de la louche fixée au baquet. La gelée tremblotait, confiture de méduse, semence colloïdale à l'odeur aigre. Il s'en barbouilla. Le cuir usé but cette offrande par toutes ses lézardes, buvard de cuir maltraité, couturé. David se frictionna, partagé entre la jubilation et le dégoût, comme un enfant en bas âge qui joue avec ses excréments, les mange, crache, pleure... et recommence. La graisse était collante, ferme. Elle ne coulait pas mais s'accrochait, formant couche après couche une carapace translucide.

David se détourna du cuvier, marcha vers la sortie. Le gardien se retira vivement à l'abri d'une guérite de verre et enfonça la manette qui commandait l'ouverture de la porte à glissière. David courut, buta sur le rail et s'étala en travers du trottoir...

Tout de suite il partit à la dérive. Il glissait sur une patinoire de saindoux. Le vent s'emparait de lui. C'était une grande chose molle et forte qui s'asseyait sur son dos, l'écrasait et en même temps le propulsait. Le trottoir se mit à défiler sous son ventre dans un chuintement de boue malaxée. Le jeune homme ne souffrait pas des chocs. Les alvéoles de caoutchouc les absorbaient et les digéraient à sa place. La rue était toboggan, David y fora sa trouée au milieu des chiffons de papier. Il chargeait avec le bataillon des ordures. Homme-canon des poubelles, il jetait ses soixante-quinze kilos de chair dans la succion de la tourmente. Le frottement alluma une chaleur diffuse sous son ventre. Ce n'était pas désagréable.

Il chargeait avec l'armée des bouteilles, l'escadron des boîtes de conserve cabossées. Au coude à coude avec les déchets de la cité.

Au-dessus de lui, un nuage de sacs de plastique s'épanouit comme une colonie de méduses en migration. Il les accompagnait. Les maisons, les murs, n'étaient plus que des surfaces grises qui défilaient. Au ras de la chaussée, il jouissait de la perspective des bêtes à quatre pattes. L'horizon s'appelait caniveau, les gouffres : bouches d'égout. Il roulait sur le matelas de débris, il s'intégrait aux avalanches molles. Il prenait sans cesse de la vitesse et les vibrations de la course commençaient à

anesthésier ses terminaisons nerveuses. Le vent ramenait les rues, des tonnes de détritux explosaient en tourbillons aux carrefours.

David avait perdu la notion du temps. Maintenant la combinaison le brûlait. Il écarta bras et jambes pour freiner sa course. Tout près de lui il vit passer un corps disloqué par les multiples rebonds d'une trajectoire mal calculée. Le frottement de l'asphalte avait fini par effiloche le vêtement de cuir, y ouvrant de larges trous. La chair rabotée s'effritait par ces déchirures et une traînée sanguinolente s'inscrivait dans le sillage du cadavre. Bientôt les muscles disparaîtraient à leur tour sous les coups de meule de la route, et la carcasse se viderait de sa tripaille, abandonnant ses viscères en pleine course, comme un avion largue ses bombes en piqué.

David s'accrocha à un lampadaire. La secousse explosa dans ses poignets. Le courant migrateur refusait cette initiative. Couché sur le sol, les doigts rivés autour du poteau de fer, le jeune homme eut l'impression d'être suspendu au-dessus d'un abîme, de s'agripper à une saillie sur la paroi d'une montagne. L'aspiration horizontale lui faisait perdre le sens de l'attraction planétaire. Il ne distinguait plus le haut du bas, le dressé du couché. Alors qu'il ne faisait que glisser à la surface du trottoir il croyait tomber comme une pierre du haut d'une falaise. Son esprit se brouillait. Il attendait l'écrasement.

Le cadavre, lui, avait continué de filer en ligne droite. David le vit piquer sur un mur contre lequel le casque éclata avec un bruit sec de bocal brisé. Des choses molles, grises et rouges, disparurent aussitôt, nettoyées par l'aspiration. Le corps sans tête tournoya et repartit à la dérive. Les os des côtes mis à nu criaient sur le trottoir comme une douzaine de craies neuves sur un tableau noir. David fut lapidé par mille ricochets, puis – très vite – des lambeaux de journaux, toute une charpie de papier détrempé, accrocha des bandelettes à ses bras, ses jambes, l'enveloppant d'une défroque de momie. Il succombait sous la sédimentation. Il étouffait. La paperasse moutonnait sur lui comme une grosse laine grise. Il n'était plus qu'un agneau dont chaque poil avait été remplacé par une lettre de l'alphabet. Une fourrure de mots illisibles le caparaçonnait.

Il lâcha prise, heurta un mur. Par bonheur sa toison de magazines mâchonnés absorba le choc comme un matelas, c'est tout juste s'il encaissa une vague douleur au creux des reins. Déjà il était reparti. Il faisait boule de neige, il roulait et les ordures s'amassaient sur lui. Il avait pris l'aspect d'un bibendum des décharges publiques. Il n'avait plus le contrôle de ses mouvements, la constellation des déchets le satellisait. Il tournoyait dans une voie lactée de détritits colorés. Il ferma les yeux, son cerveau mal irrigué par les rotations successives clignotait au bord de la syncope...

Et puis, tout à coup, sans transition aucune, la tourmente s'éloigna, dédaignant la ville. Tout ce qui volait retomba, tout ce qui glissait s'arrêta. La pesanteur et la verticalité reprenaient leurs droits. David s'assit, ivre, se dépouilla de sa laine d'effilochures. Il avait un peu mal à la tête et éprouvait quelques difficultés à se remettre debout. Revenu à la marche il se sentait embarrassé de ses pieds.

À présent il lui fallait rentrer à l'hôtel, taper un premier rapport. Ce qu'il venait d'expérimenter lui semblait digne de donner naissance à un nouveau sport. Il devait y réfléchir. Après tout il était là pour ça, n'est-ce pas ?

Il tituba. La graisse des boulevards fuyait sous ses semelles, faisant de lui un patineur maladroit. Il réalisa que la tempête l'avait entraîné très loin de l'hôtel. Il trébucha en grommelant.

Sitôt de retour dans sa chambre il entreprit de jeter sur le papier le brouillon d'un dossier d'analyse. C'était bien sûr insuffisant pour convaincre les responsables de sa section, il faudrait y joindre des clichés, des relevés anémométriques.

Alors qu'il était absorbé dans son travail de rédaction Judi le prévint par l'entremise du téléphone intérieur qu'elle venait de louer un guide et des montures au syndicat d'initiative. Le départ était fixé pour le lendemain, très tôt le matin.

David acquiesça avec une pointe d'appréhension. Le combiné raccroché, il considéra son crayon une heure durant sans retrouver le fil de son discours administratif.

Agacé, il alla prendre une douche. En se savonnant, il lui sembla que sa peau avait un parfum d'asphalte. Il se flaira

comme un chien, s'écrasant le nez sur le revers de la main. C'était bien ça. Une odeur de goudron, de graisse... et d'ordure.

De retour dans la chambre, comprenant qu'il ne pourrait pas dormir, il s'habilla et descendit au bar de l'hôtel.

Saba s'y trouvait, assise à l'écart, contemplant fixement un verre auquel elle n'avait visiblement pas encore touché.

David la rejoignit, elle sursauta à son approche et se drapa frileusement dans sa cape.

— Je n'ai pas très bien saisi votre histoire d'encre sympathique, attaqua-t-il sans préambule, j'ai l'impression que vous ne m'avez pas tout dit.

L'adolescente sourit tristement.

— Moi aussi j'ai souvent l'impression qu'on ne me dit pas tout, murmura-t-elle, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Comment a commencé cette pratique du tatouage-horoscope ?

— C'est une histoire plutôt longue pour une veille de départ ! Pour résumer disons qu'un jour, des Cythonniens en maraude à travers le cosmos se sont posés sur Santäl. C'était près du grand volcan du désert de verre. À l'époque il n'y avait pas de tempêtes, Santäl était une planète plutôt paisible. Le groupe d'exploration était en majeure partie composé de prêtres. En sillonnant le pays, ils ont découvert tout autour du volcan de curieuses mares emplies d'une eau très limpide. Bizarrement, ces points de résurgence n'avaient donné naissance à aucune oasis. Pas un brin d'herbe ne poussait à proximité. On était en hiver, et les hommes ont pensé qu'il s'agissait sans doute d'un méfait du froid. Ils sont restés là assez longtemps, jusqu'au mois de juin. C'est alors qu'ils ont vu l'eau des mares devenir noire comme de l'encre. Tous les vêtements qu'on y avait lavés noircissaient de la même façon dès qu'on les exposait au soleil. Les prêtres ont compris que « l'eau » des mares était en fait une solution photosensible née d'un quelconque processus de décomposition, comme le pétrole. Un pigment qui ne réagissait qu'au plus fort de l'été santälien. Les paysans qui vivaient en bordure du désert de verre croyaient ce liquide magique et prétendaient qu'il s'agissait du sang de la planète. Un sang ou

une sève qui pâissait l'hiver et se régénérât sous l'action du soleil.

— C'est alors que les prêtres ont eu l'idée d'utiliser ce phénomène...

— Vous présentez les choses de manière plutôt profane ! Disons qu'une nouvelle religion a vu le jour dès que les moines ont réalisé que seul le soleil de Santäl avait le pouvoir d'obscurcir le pigment liquide. Les autres flux lumineux restaient sans effet.

— De là est née la notion de quête, de remontée à la source. Si l'on utilisait ce pigment *ailleurs* que sur Santäl, le désir de connaissance impliquerait obligatoirement un long périple vers la révélation. C'était un merveilleux moteur de pèlerinage !

— Vous blasphémez, David. Laissez-moi finir. Au plus fort de l'été les mares s'évaporèrent, l'encre noire se changea en vapeur, laissant derrière elle des trous goudronneux que le sable combla très rapidement. Ce n'est qu'au cours de l'hiver suivant que les « points d'eau » se reconstituèrent, installant çà et là des flaques limpides.

— Le cycle recommençait.

— Exactement. Les Cythonniens partirent, emmenant avec eux quelques tonneaux de solution. Revenus chez eux, ils imaginèrent de combiner la pratique des horoscopes et la notion de voyage initiatique. La nouvelle secte prit de l'ampleur... Au bout de quelques années elle représentait la religion officielle. Entre-temps on avait installé sur Santäl une station de pompage afin de constituer des stocks d'encre sympathique !

David retint un éclat de rire.

— Une station de pompage ! hoqueta-t-il, vous voulez dire des derricks, des réservoirs ?

Saba baissa le nez.

— Oui, souffla-t-elle, une véritable exploitation industrielle. Je sais que ça n'a rien de très mystique. Les foreuses travaillaient tout l'hiver, les tankers quittaient Santäl lourds de milliers de fûts. Cela a duré dix ans. Les autochtones n'aimaient pas ce que nous faisions, il y avait des heurts. Un jour il a fallu se rendre à l'évidence : le gisement était asséché, la nappe épuisée. Il n'y avait plus qu'à plier bagage et à gérer

astucieusement les stocks constitués. Cela n'avait rien de dramatique, il faut très peu d'encre pour tatouer un enfant. C'est alors...

— Oui ?

— C'est alors qu'ont éclaté les premières tempêtes. Ce n'était probablement qu'une coïncidence mais les indigènes nous ont accusé d'avoir volé la sève de Santäl, d'avoir pompé sa moelle. Ils ont prétendu que les Cythonniens avaient compromis l'avenir de la planète, qu'ils avaient en quelque sorte vampirisé le futur de Santäl pour l'endosser sur leur propre chair. Dans leur esprit l'encre représentait une espèce de principe vital, de... sang des profondeurs. Depuis ils nous tiennent pour responsables des dégradations climatiques. Inutile de préciser que nous ne sommes pas très bien vus dans la région.

— Et vous, interrogea David, qu'est-ce que vous en pensez ?

Saba s'agita au fond du fauteuil.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, on n'a jamais su de quelles décompositions provenait ce « pétrole » photosensible. Parfois je me dis que nous sommes des prédateurs, que notre magie a vidé ce monde de ses réserves de futur. Que par notre faute Santäl n'est plus qu'une carcasse exsangue, sénile. Un corps délabré en plein naufrage. C'est idiot n'est-ce pas ?

— Sûrement.

— Vous savez qu'au début il y a eu des meurtres rituels ? Des fanatiques égorgeaient les Cythonniens en pèlerinage pour que la terre s'imbibe de leur sang et se revivifie !

— Vampirisation réciproque ?

— Si l'on veut. Quoi qu'il en soit nous sommes attachés par les liens du sang, cela ne fait aucun doute. Je me demande parfois s'il n'y a pas entre nous une sorte de principe analogue à celui des vases communicants. Quand un Cythonnien meurt au cours de son voyage d'initiation, on a toujours tendance à croire que Santäl a voulu récupérer une partie de ce qu'on lui a volé jadis...

David hocha la tête sans répondre, malgré tous ses efforts il ne trouvait aucune formule rassurante. Comme Saba, il s'abîma dans la contemplation de son verre sans y toucher. Dans leur dos la pendule du hall grignotait la nuit.

## CHAPITRE III

Ils partirent à l'aube, sur des chevaux de labour alourdis de bardes plombées. Auparavant des valets d'écurie les avaient aidés à s'introduire à l'intérieur de ces curieuses armures qu'on avait soudées aux caparaçons par l'entremise des tassettes et des grèves protégeant les jambes des cavaliers. Ainsi enraciné sur le dos de sa monture, David se sentait aussi libre qu'une statue dont on vient de couler les pieds dans un socle de béton. Seule la partie supérieure de la cuirasse restait mobile. Des hanches à l'extrémité des poulaines on était paralysé. Cette immobilité forcée des membres inférieurs avait quelque chose de désagréable mais le jeune homme essaya de se consoler en se disant qu'aucune bourrasque ne pouvait désormais le désarçonner. La caravane prit la route dès que les caisses de Judi eurent été chargées. Il n'y avait pas de vent, le guide paraissait détendu. Il n'avait pas coiffé son casque rouillé et sifflotait une vieille chanson allemande : *Mit Sack und Pack Zauber der Montur*.

David se retourna à demi. Le visage de Saba semblait minuscule au fond du heaume énorme dont on l'avait affublée. Elle grimaça un sourire mal assuré et leva la main en faisant grincer sa cubitière. Judi se porta tout de suite à la hauteur de David. Elle aussi se déplaçait tête nue, et l'armure – loin de la ridiculiser – lui conférait une certaine prestance.

— Nous allons entrer dans le second cercle, lâcha-t-elle sur le ton de la conversation mondaine.

— Comment ? releva David qui ne savait que faire de ses rênes.

— Vous êtes pire qu'un touriste ! ricana la grande femme brune. Vous ne savez pas que cette partie de Santäl est découpée en une série de cercles concentriques, comme une cible, et qu'au

milieu de cette cible se dresse le volcan où cette chère Saba espère bronzer ?

— Vaguement, si.

— Je vais vous faire un cours rapide d'écologie, ou plutôt de physiologie santälienne. En gros, sachez qu'au fur et à mesure que nous nous rapprochons de l'épicentre, la violence des... « tempêtes » augmentera. Les rafales que nous avons essuyées lors du débarquement vous sembleront bientôt aussi négligeables qu'une brise de printemps ! Nous allons évoluer en terre convulsionnaire, je vous l'ai déjà dit. Ces spasmes respiratoires seront de plus en plus forts chaque fois que nous sortirons d'un cercle pour entrer dans un autre. C'est une description sommaire de la règle du jeu, mais elle est assez fidèle.

— Vous voulez dire que les tornades émanent toutes d'une zone située à la hauteur du volcan ?

— Non. Elles naissent du volcan.

— C'est absurde ! Excusez-moi, mais du strict point de vue météorologique...

Judi haussa les épaules, faisant cliqueter sa cuirasse.

— Oubliez vos théorèmes météo ! coupa-t-elle. De toute façon il ne s'agit pas de tornades. Vous vous êtes laissé intoxiquer par les guides de voyages. Santäl n'est pas la fameuse « planète des vents » qu'on s'obstine à décrire ! Le souffle dont vous avez déjà éprouvé la morsure n'a rien à voir avec la circulation atmosphérique des fronts d'air chaud ou froid, les anticyclones, les hautes ou basses pressions. Une tornade, un ouragan, c'est un tourbillon circulaire né de la dérive des masses d'air, tout cela se passe, se règle, au-dessus de nos têtes ! Ici rien de semblable. Le souffle de Santäl vient du centre de la terre, de dessous nos pieds. C'est une... inspiration. Une bouche de noyé qui s'ouvre au ras de l'eau et happe l'air de toute la force de ses muscles thoraciques... Vous comprenez ?

David arquait les sourcils.

— Vous n'essayez pas de me dire que la planète respire, tout de même ?

— Non, bien sûr, mais le phénomène n'est pas très différent. Vous ne me croyez pas, c'est évident.

— Et cette... bouche, hasarda le garçon, où se situe-t-elle ?

— Le volcan. Le rempart des naufrageurs, vous vous rappelez ? Plus nous nous en rapprocherons, plus vous sentirez sa puissance. Dans les derniers cercles il finit par créer un véritable trou d'air, un maelstrom invisible auquel rien ne résiste.

— Rien ?

— Rien.

Judi avait prononcé ce mot avec une sombre jubilation, comme si elle se réjouissait de cet état de fait.

— Les crises sont intermittentes, expliqua-t-elle en jouant nerveusement avec ses rênes. Elles n'obéissent à aucun calendrier précis, seulement à une nécessité interne et mystérieuse. Certains diraient : à un besoin viscéral de Santäl. Pour le moment nous sommes encore trop éloignés du centre de la cible pour en souffrir réellement mais cela viendra, et alors vous vous souviendrez de mes paroles !

David ne jugea pas utile d'entamer une polémique. Autour d'eux la plaine avait cette apparence échevelée des contrées battues par les vents. Bien qu'on fût très loin de la ville, la lande était parsemée de lambeaux de journaux ou de sacs en plastique que la brise faisait frissonner au ras du sol comme de grosses méduses agonisantes.

Un craquement de branche, au sein d'un bosquet, fit sursauter Judi. Immédiatement en alerte elle scruta les environs avec une attention farouche. Ses sourcils froncés accentuaient les fines rides rayonnant du coin de ses yeux vers ses tempes. Les plis de sa bouche s'étaient brusquement creusés, durcissant ses pommettes anguleuses. David la trouva belle. Menacée, mais belle. Sous l'armature un peu fanée des traits on sentait bouillonner les dernières pulsations d'une jeunesse bientôt enfuie. Les menus signes de cet affaissement prochain émurent profondément le jeune homme.

— Vous craignez quelque chose ? demanda-t-il.

— Une embuscade, souffla-t-elle sans cesser de fouiller les buissons du regard. Les pillards n'hésiteraient pas à attaquer la caravane s'ils savaient ce que nous transportons...

— On nous attaquerait pour quelques caisses de produits « obésifiants » ? Vous n'exagérez pas un peu ?

Judi pinça les lèvres, agacée.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, siffla-t-elle. Ces ampoules représentent un véritable trésor. J'ai là de quoi provoquer des insuffisances thyroïdiennes à volonté. Engendrer des myxoedèmes, diminuer l'activité basale interne, bref : faire qu'un homme ne brûle pas les calories ingérées à chaque repas et se caparaçonne de graisse en un temps record ! Dans le « second cercle » on serait prêt à tuer pour un tel butin !

— Vous délirez !

— Pas du tout. Chaque zone soumise au souffle de Santäl lutte contre le sinistre avec ses propres armes. La folie de ces méthodes croît proportionnellement avec l'intensité de l'aspiration. Ici nous sommes dans un territoire relativement épargné. Pour résister à la trombe aspirante, il suffit de s'alourdir. C'est du moins la solution choisie par les gens du lieu ; elle vaut ce qu'elle vaut. Je ne suis pas là pour contester les décisions stratégiques des autochtones.

Sur cette dernière réplique, Judi se replia dans un mutisme hargneux. La pesante caravane cheminait dans un concert de ferraille qui devait signaler son approche à plus d'un kilomètre à la ronde. David se sentait inquiet, mal à l'aise. L'idée d'être agressé par des voleurs d'inhibiteurs thyroïdiens ne l'enchantait guère. La nervosité de la grande femme brune déteignait sur lui, et son cynisme l'effrayait.

Pendant plus d'une heure, il scruta lui aussi les fourrés sans parvenir à détecter l'éclat d'une lame ou le bec pointu d'une lance. Il imagina une seconde que le cheval, touché par une flèche bien placée, s'effondrait. Soudé au caparaçon recouvrant la bête morte, il lui serait impossible de se dégager, de fuir. Les bandits n'auraient alors aucun mal à égorger ce cul-de-jatte blindé gesticulant sur l'herbe, et aussi véloce qu'une fleur en pot... Cette éventualité lui mit la sueur au bas des reins.

Une exclamation du guide le tira brutalement de ses fantasmes morbides. Relevant la tête, il vit une croix plantée au carrefour de deux routes caillouteuses. Ce calvaire vivant reproduisait la scène de l'hôtel. Une fille – très grasse malgré

son jeune âge – était crucifiée sur un aigle aux ailes étendues. Des filets de sang avaient coulé le long de ses bras, accrochant des caillots aux poils des aisselles. Elle avait les yeux ouverts mais le regard flou.

— C'est un poteau-frontière, commenta Judi. Chaque fois que nous franchirons la limite d'un nouveau cercle, nous verrons ce signe : l'être humain et l'oiseau. Le peuple qui marche et celui qui vole, la terre et le ciel unis dans la même fixité, la même volonté d'enracinement. Ici, il faut « tenir », ne pas céder un pouce de terrain. À aucun prix.

Quelques masures se dressaient sur une portion tondue de la lande. C'étaient des bicoques aux fenêtres étroites et grillagées. Des cubes aux arêtes usées. Des marbrures d'humidité constellaient leurs parois grisâtres. Le hameau tout entier ressemblait à un fortin aux tours mal alignées. Chaque demeure sentait la geôle ou le bunker, il ne manquait qu'un mirador flanqué d'une mitrailleuse pour parachever l'ambiance.

Le guide tira sur la bride de sa monture, annonçant ainsi la fin du périple.

— Il n'ira pas plus loin, observa Judi ; les habitants des zones privilégiées ne se risquent jamais en territoire défavorisé. C'est le principe sacro-saint qui gouverne toute la circulation sur Santäl. Il va hélas nous obliger à changer fréquemment de moyen de locomotion...

L'homme avait déjà saisi une clef anglaise et déboulonnait adroitement son armure. Dès qu'il eut rabattu le devant de la cuirasse il parvint à s'extraire fort habilement du costume d'acier. David admira sa souplesse lorsqu'il prit appui sur la barde de crinière du cheval pour dégager d'un seul mouvement ses jambes prisonnières des cuissardes soudées au caparaçon. Il sauta ensuite à terre et s'escrima à libérer les uns après les autres les voyageurs verrouillés dans leur scaphandre trop large. La besogne prit beaucoup plus de temps car aucun des trois cavaliers n'était capable des mêmes prouesses d'homme-serpent.

L'arrivée de la caravane avait provoqué un certain remous dans le village fortifié. Des portes s'étaient ouvertes et des curieux avaient franchi le seuil des bâtisses pour former un petit

attroupement silencieux. David les détailla du coin de l'œil. C'étaient des individus envahis par la graisse, à la démarche éléphantine, et dont le plus mince devait peser cent dix kilos. Leur obésité avait réduit leur habillement au minimum d'élégance, les contraignant à s'affubler de grossières tuniques percées de trous qu'on avait hâtivement taillées dans de la toile de jute ou de la bure râpée. Handicapés par leur corpulence, ils évitaient de bouger et laissaient pendre leurs bras comme des boudins de caoutchouc inertes. David leur trouva l'air égaré, somnambulique. Personne ne parlait. La fixité des pupilles avait quelque chose d'inquiétant.

Le jeune homme se coula à terre, à côté de Judi qui frictionnait ses seins endoloris par le contact prolongé de la cuirasse.

— Pourquoi ne disent-ils rien ? chuchota-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Certains, par peur de maigrir, abusent des inhibiteurs thyroïdiens, lâcha-t-elle d'une voix neutre ; leur métabolisme de base chute vertigineusement entraînant des troubles mentaux assez importants. Je crois que les médecins appellent ça « la folie myxœdémateuse »... Soyez prudent et efforcez-vous de ne pas les contrarier.

David frissonna. Saba était libre à présent. Les obèses détaillaient son corps filiforme avec une évidente stupeur. Des réactions variées se peignaient sur leurs visages : le dégoût, la peur, la pitié... Mais pas l'envie. David en fut frappé. D'une minceur de félin, la jeune Cythonnienne n'éveillait ici aucun sentiment d'admiration. On eût même dit que certains individus éprouvaient à sa vue une réelle répugnance. L'adolescente parut deviner cette animosité car elle se dépêcha de masquer son anatomie sous une ample cape de laine brune.

— Entrez dans l'auberge, s'impativa Judi, faites-vous oublier. Je m'occupe du déchargement des caisses.

David hésita, fit un pas en avant. Immédiatement la main de Saba chercha la sienne. Ils contournèrent gauchement le groupe de badauds et franchirent le seuil d'un bunker plus haut que les autres et flanqué d'une enseigne tordue symbolisant une fourchette et un couteau entrecroisés. Ils débouchèrent dans

une vaste salle où ronflait une cheminée large comme une porte cochère. La lueur des flammes jetait un halo palpitant et pourpre sur les dîneurs avachis. Une odeur aigre flottait sous la voûte, se mêlant aux relents de graisse. Des hommes et des femmes, d'une corpulence extrême, se déplaçaient à petits pas entre les tables, poussant des chariots chargés d'écuelles de nourriture. Beaucoup de pommes de terre, de haricots, mais aussi des tranches de pain barbouillées d'une épaisse couche de saindoux. Le clappement des mâchoires, les rots, les reniflements formaient l'unique fond sonore, on était trop occupé à se gaver pour perdre une minute en vaine discussion.

La main de Saba broyait la paume de David. Le tableau était véritablement effrayant. Tout près d'eux, un dîneur indisposé vomissait dans les toilettes à grand renfort de hoquets et d'éruclations.

Une femme d'âge indéterminé se planta brusquement devant le couple. Elle avait le visage bouffi et luisant, les yeux bridés par la graisse. Chacun de ses seins était aussi gros que la tête de David.

— Je suis Juvia l'aubergiste, lança-t-elle avec un sourire artificiel. C'est vous les colporteurs ? Vous tombez bien, l'apothicaire vient de mourir. Le foie, toujours le foie ! Je vous ai réservé une chambre, j'ai plus rien de libre, faudra vous arranger. De toute façon c'est mieux qu'une botte de paille au fond d'une grange. Ici vaut mieux pas traîner dehors quand se réveille le souffle, surtout que vous ne paraissent pas trop bien lestés côté anatomie ! Venez avec moi, j'ai pas beaucoup de temps, c'est le coup de feu...

Elle trottina pesamment, agitant son torchon huileux comme si ce simple morceau de chiffon équilibrait sa progression sur un fil imaginaire. Elle se lança à l'assaut de l'escalier en haletant, cramponnée à la rampe, hissant son corps marche après marche comme un épouvantable fardeau. Des veines saillaient sur ses tempes et elle avait les lèvres bleues. Il se dégageait de tout son être une telle impression de souffrance que David en fut épouvanté. Il crut qu'elle allait mourir par leur faute, frappée d'une crise cardiaque entre deux paliers.

Arrivée à l'étage, elle leur désigna la chambre d'un geste mal assuré, et essuya à l'aide du torchon la bave qui coulait sur son menton. Des veinules écarlates avaient envahi le blanc de ses yeux. Elle s'adossa au battant.

— Y a un grand lit, soupira-t-elle au bord de la syncope. Pour un Pesant c'est juste, mais pour des squelettes comme vous ça devrait aller, vous y tiendrez sans mal à trois !

Elle agita son torchon en guise d'excuse et battit en retraite. Saba se laissa tomber sur un tabouret. La pièce était minuscule, éclairée par une lucarne étroite. Une table supportait une cuvette ébréchée et deux serviettes de bain. C'était tout. Le lit – énorme – occupait tout l'espace. Il y eut un bruit de pas, puis le guide entra, une cassette caoutchoutée sur l'épaule. Il la déposa sans un mot sur le seuil et partit chercher le reste du chargement.

— Tous ces gens, murmura Saba, c'est affreux... C'est vrai ce qu'on raconte ? Qu'ils s'alourdissent par peur que le vent les emporte ?

David haussa les épaules, avouant son ignorance. Il appréhendait le moment où il faudrait descendre dans la salle, s'asseoir à une table... *et manger*. Il savait pourtant que cet instant viendrait, inéluctablement, et cette fatalité l'emplissait d'un effroi vague et glacé.

## CHAPITRE IV

Judi avait élu domicile dans la boutique de l'apothicaire défunt. Là, toute la journée, trônant derrière le comptoir, elle vendait ses précieuses ampoules à la pièce ou par coffret, insensible aux supplications comme aux tentatives de marchandage. Les bocaliers de porcelaine gris de poussière s'élevaient en muraille dans son dos. Certains d'entre eux, fêlés, laissaient échapper de curieux parfums entêtants qui vous congestionnaient les sinus et vous condamnaient à brève échéance aux pires saignements de nez. Mais la grande femme brune demeurait impassible sur son haut tabouret de fer, retranchée derrière sa caisse enregistreuse comme derrière une barricade. David savait qu'elle redoutait l'agression éventuelle d'un déséquilibré au cerveau amoindri par les drogues, et qu'elle conservait en permanence – posé en travers de ses cuisses – un gros Colt .45 Military Model dont elle avait ôté le cran de sûreté.

Très rapidement une file d'attente composée d'hommes et de femmes déformés par l'obésité volontaire s'était constituée devant l'échoppe. Certains avaient la peau blême, d'autres affichaient un affreux masque jaune révélateur d'un délabrement avancé du foie. David fuyait ces attroupements. Pourtant, partout où il se risquait, son arrivée suscitait les mêmes regards où l'apitoiement se mêlait au dégoût.

Devant une boutique qui faisait office de bureau de tabac, des brochures bariolées avaient été disposées sur un tourniquet. Elles vantaient toutes les mérites de régimes « personnalisés » qui relevaient probablement de la plus haute fantaisie. David déchiffra quelques titres au hasard : *Réussir son régime, ou comment gagner dix kilos par semaine, L'obésité à la portée de tous, Grossir sans souffrir...* La plupart de ces méthodes avaient été imprimées sur la Terre. Le jeune homme les feuilleta d'un doigt distrait. Derrière un comptoir de bois une grosse femme

empilait des paquets de tabac. Elle lui jeta un coup d'œil et haussa les épaules. Un enfant boursoufflé, enroulé dans une couche informe, traînait sur le carrelage.

— Ces régimes, attaqua soudain la commerçante, ça ne marche jamais. L'angoisse de ne pas atteindre le poids qu'on s'est fixé engendre l'anorexie. Il suffit de vouloir grossir pour ne plus y parvenir. Non, la seule voie c'est le recours aux produits chimiques...

David alla s'accouder au zinc. La salle était plongée dans l'obscurité. Une lampe à pétrole brasillait sur une table, luttant pour étendre son halo malodorant. Une fille encore jeune, au visage lunaire, s'affairait sur un banc. D'un sac avachi elle venait de tirer un gros biberon empli de lait. Elle en fit sauter la tétine et versa dans le récipient cylindrique une poudre grise qu'elle puisait avec une cuiller à café dans une petite bourse de cuir.

— C'est du ciment, expliqua aimablement la patronne, c'est bon pour les gosses, ça les alourdit. On leur en donne un peu de temps à autre, avec ça ils deviennent de vraies petites enclumes !

David crut avoir mal compris, mais déjà la jeune mère secouait le biberon pour mélanger la mixture, et attirait le bébé sur ses genoux.

— C'est du ciment à usage alimentaire, précisa la patronne, ce n'est pas dangereux. On le fabrique sur la Terre, d'ailleurs... Je vous sers quelque chose ? Un café ?

David acquiesça. Dans son dos le gosse tétait avec des claquements de muqueuses avides.

— Le ciment alourdit les os, continuait son interlocutrice. Si on en prend régulièrement, on finit par doubler le poids de son squelette. Dans nos régions, ce n'est pas négligeable, vous savez...

Une cafetière émaillée atterrit sur le zinc. David s'empara du bol qu'on lui tendait. Il était à demi plein de sucre en poudre, ici on ne négligeait aucune occasion de prendre quelques grammes. Il but. Le liquide lui poissa les lèvres comme un sirop noir.

Il chercha des yeux le panneau « Toilettes » et poussa la petite porte qu'il dénicha au fond de la salle. Le réduit était tout entier occupé par une cuvette de w.-c. à lunette de bois. Il

s'assit, soulagea ses intestins. Ce n'est qu'en se redressant qu'il remarqua qu'un curieux appareillage avait été greffé au tuyau de vidange et se terminait par un cadran de cuivre sur lequel on pouvait lire : *ATTENTION ! Vous venez de perdre : 200 grammes, veuillez vous lester en conséquence.*

Éberlué, le jeune homme comprit que le système parasitant le canal d'écoulement n'avait d'autre fonction que de mesurer le poids d'excréments évacués au cours de la défécation et d'en informer l'usager ! Des étagères courant contre le mur faisaient avoisiner des rouleaux de papier hygiénique et des plombs de lest destinés à être glissés dans la poche. Leurs graduations allaient de cent grammes à un kilo... Même en ces lieux d'abandons viscéraux, la peur du vent restait présente au point d'assimiler les fèces au lest d'un scaphandrier. Les intestins dégarnis gagnaient en « flottabilité » ! Le ventre vidé par nécessité organique se faisait vulnérable. L'excrément devenait l'équivalent du sac de sable qu'on jette de la nacelle d'une montgolfière pour grimper plus haut...

David battit en retraite, renversant un rouleau de papier qui se déroula comme un parchemin.

Saba avait fui l'auberge. Maintenant elle se trouvait à cent mètres au moins de la dernière maison du village. Autour d'elle s'étendait la plaine aux herbes affaissées, molles parce que fouettées par un vent trop vif. Partout où il se posait, le regard ne rencontrait que joncs brisés, arbres émiettés. La veille, Juvia l'aubergiste lui avait dit :

« — Cette terre est comme un bonbon trop sucré, ma fille. La bouche du vent nous use, ses dents nous mastiquent en permanence. Pas une tige, pas une nervure qui soit encore intacte. On nous mâche, on brise nos contours avant de nous avaler ! Les arbres ont perdu leur écorce et leurs branches, la plaine a vu son herbe s'envoler. La pelade gagne les champs. Bientôt même la terre partira, bouffée par bouffée. Sais-tu pourquoi les hommes et les femmes du village partagent le triste privilège d'être chauves ? Parce que le vent, pour se venger de ne pouvoir les soulever, leur arrache les cheveux ! Toi, avec ton

crâne rasé, tu ne risques rien, mais d'autres l'ont appris à leurs dépens. Il ne faut rien offrir au vent qui puisse lui permettre de prendre prise. Il aime les longues chevelures. Ses mains invisibles s'y accrochent et tirent de toutes leurs forces ! Si l'on n'a pas le bonheur d'appartenir à la race des Pesants on est emporté comme un fétu de paille. Si on est lourd, par contre, l'aspiration se concentre sur vos mèches jusqu'à vous scalper... Quelques imprudents y ont laissé la peau du crâne, souviens-t'en. Les lapins ne sortent plus des terriers, ils ont vu trop des leurs s'envoler parce que la bourrasque les avait saisis par les oreilles ! »

Saba obliqua en direction d'une petite colline. Elle ne savait quel crédit accorder aux bavardages de l'aubergiste. Elle n'ignorait pas qu'on brocardait sa maigreur dès qu'elle avait le dos tourné, et que les clients de la taverne se partageaient en deux clans : ceux qui la plaignaient et ceux qu'elle dégoûtait. Elle aurait aimé reprendre la route mais elle avait peur de voyager seule. Cette faiblesse l'irritait car elle aurait voulu pouvoir se passer de la présence de David et de Judi, mais elle ne se sentait pas encore prête. Elle se lança à l'assaut de la colline. Au sommet on avait élevé un tertre caillouteux flanqué d'un anémomètre artisanal. La petite hélice tournait mollement en émettant un bourdonnement d'insecte prisonnier d'un bocal.

« — Quand la roue se met à siffler c'est que la bourrasque approche, avait martelé Juvia en lui écrasant le bras dans sa grosse patte rougeaude, garde toujours une oreille à la traîne. Quand le sifflement retentit, il te reste tout juste le temps de courir à l'abri ! »

Saba haussa les épaules et s'assit le dos contre la construction. Les nuages déchirés laissaient filtrer un rayon de soleil dont la diagonale dorée tranchait sur le fond gris du paysage. La jeune fille tira un gros tube de crème à bronzer de sa poche et se dévêtit entièrement. Elle avait un corps filiforme, à la peau très blanche, sur laquelle tranchaient les taches rouges de ses mamelons et la fente de son sexe glabre. Sans perdre une seconde, elle pressa le tube dans sa paume, lui faisant baver un serpent de pâte rose. L'étiquette indiquait qu'il s'agissait d'un accélérateur chimique activant le processus de bronzage. En fait

ce n'était rien d'autre qu'une huile solaire fort commune dont on consommait des milliers d'hectolitres sur les plages chaque été. Saba se frictionna le sein gauche, pièce d'anatomie que la géographie astrologique réservait aux prédictions sentimentales. Elle avait conscience de tricher mais elle ne parvenait pas à en concevoir une réelle culpabilité. En fortifiant l'action du pâle soleil, elle avait peut-être une chance d'abrégé un voyage qu'elle pressentait dangereux. Si le produit bronzant faisait son office, elle verrait le futur s'inscrire sur son corps, bien avant l'étape finale du désert de verre.

Elle se massa consciencieusement le sein, puis demeura immobile, à le fixer, comme si les lettres tracées à l'encre sympathique allaient brusquement jaillir au détour de ses grains de beauté. Avait-elle réellement envie de lire dans son avenir comme dans un livre ouvert ? Non, sûrement pas, mais elle aurait aimé bénéficier de quelques « informations », de deux ou trois éclaircissements fondamentaux. Alors qu'elle quittait Cythonnia, l'une de ses amies lui avait glissé le tube de pâte bronzante dans la poche en lui murmurant :

« — Écoute mon chou, tu n'es pas forcée d'aller jusqu'au bout de la balade. Certains n'en reviennent jamais, tu sais. Ce qu'il faut c'est tirer profit du plus faible rayon de soleil pour obtenir une réponse sur deux ou trois points essentiels. Pour ça ce n'est pas compliqué, il y a un truc ! Il suffit d'accélérer le bronzage des seules régions qui nous intéressent. Tu connais la localisation anatomique des prédictions ? Tout ce qui concerne la vie sentimentale – amants, mariages réussis ou ratés, expériences sexuelles –, se trouve concentré sur la peau du sein gauche... La durée de vie, elle, est inscrite autour du nombril. Sur la cuisse droite : la santé, les maladies, les accidents. Sur le pubis, les maternités, grossesses, nombre d'enfants, fausses couches, etc. Sur le sein droit : l'avenir professionnel, échecs et réussites. Sur les fesses : l'argent, la vie facile ou la dèche. Avec la méthode du bronzage partiel, tu peux obtenir un panorama succinct en évitant les révélations sinistres du style : *Vous allez mourir dans dix ans !* Beaucoup de filles n'agissent pas autrement, il n'y a que les masochistes pour vouloir lire sur elles

le feuilleton de leur avenir noir sur blanc, du premier au dernier épisode. »

Saba avait hoché la tête évasivement, se promettant de ne pas tricher, elle ! Mais à présent que l'instant des révélations totales approchait, elle était gagnée par une sourde angoisse. Elle n'avait plus envie de lire l'intégralité du roman inscrit sur son épiderme. Seuls certains chapitres l'intéressaient. En fait elle ne désirait obtenir que des « flashs », des séquences analogues à ces bandes-annonces qu'on projette dans les cinémas pour appâter les spectateurs. Oui, c'était exactement cela : elle voulait voir la bande-annonce de sa vie future, voir se projeter sur l'écran de sa peau les quelques mots à la fois mystérieux et révélateurs sur lesquels elle épiloguerait longuement. Rien de plus...

Trois silhouettes surgirent brusquement au pied de la colline, l'arrachant à sa méditation. Elle eut un geste vers ses vêtements puis réalisa que les nouveaux venus ne lui prêtaient aucune attention. C'étaient d'ailleurs des adolescents du village, aux rondeurs blêmes, déjà affligés d'une panse plus que rebondie. Ils s'essoufflaient en progressant dans les hautes herbes. Les deux premiers portaient des paniers de nourriture, le troisième un seau, une balayette et une pelle. Saba s'habilla rapidement et se lança à leur poursuite. Ils maugréèrent un vague salut lorsqu'elle arriva à leur hauteur et s'appliquèrent ostensiblement à ne pas la regarder.

— Qu'est-ce que vous faites ? interrogea-t-elle en calquant son allure sur la leur.

Celui qui portait les ustensiles de nettoyage cracha de côté.

— C'est l'heure de la corvée, grommela-t-il. On va nourrir et briquer les Ancrés.

— Les quoi ?

— Les Ancrés ! répéta-t-il impatiemment. D'autres les appellent les Sans-Pattes ou les Plantés, c'est pareil. Sans nous ils ne pourraient pas vivre. Ils sont un peu cinglés mais pas méchants. Moi, je suis le garçon de piste...

Il risqua un œil en coin, grimaça avant d'observer :

— Dites donc, vous êtes vachement maigre ! Vous voulez vous suicider ou quoi ?

Saba ne sut que répondre. La petite troupe s'engagea dans une déclivité. À cet endroit la plaine se creusait en cuvette. La pente, assez forte, donnait à cette zone d'effondrement l'aspect d'un cratère ou d'un trou de bombe. La jeune fille ralentit en apercevant un groupe d'hommes et de femmes entièrement nus qui se tenaient au garde-à-vous, les pieds enfouis dans la cendre. Ce n'est qu'en arrivant au bas de la pente qu'elle réalisa que le fond de la cuvette était rempli de ciment durci. Les inconnus faisaient corps avec ce socle collectif dans lequel leurs jambes s'enfonçaient jusqu'aux genoux.

— Vous comprenez, maintenant ? nasilla l'adolescent. Ils sont enracinés comme des statues ! Ils ont voulu qu'on leur coule du ciment sur les pieds, qu'on les soude au même piédestal. Comme ça le vent ne peut plus les emporter ! Ils sont comme des arbres vivants. C'est une bonne idée, sauf qu'ils ne peuvent plus du tout se déplacer. Ils dépendent entièrement de nous, les Valets...

— Pourquoi sont-ils nus ? C'est volontaire ? hasarda la Cythonnienne.

— Non, on les habille avec de vieux vêtements, comme les épouvantails, mais à chaque bourrasque le vent leur arrache tout ce qu'ils ont sur le corps. Alors tout est à refaire. Faites excuse, mais faut qu'on travaille !

Saba acquiesça et s'immobilisa à la limite du socle collectif, là où l'herbe faisait place au ciment rugueux. Les Ancrés se tenaient légèrement voûtés, les bras croisés sur la poitrine. La poussière mêlée à la pluie avait dessiné des larmes terreuses sur leur peau. Ces tatouages grisâtres les faisaient ressembler à ces statues sans grande valeur esthétique qui parsèment les jardins publics et sur lesquelles passent les saisons. La plupart avaient les yeux clos et le crâne tondu. Ils étaient plongés dans une méditation somnambulique qui les isolait du reste du monde. À l'endroit où leurs genoux disparaissaient dans la gangue de ciment leur chair se déformait en un bourrelet enflé, légèrement violet. Les adolescents allaient et venaient de l'un à l'autre, enfournant entre les lèvres de ces statues humaines des morceaux de viande ou de pain noir. Le « garçon de piste », lui,

travaillait de la pelle et du balai pour évacuer les excréments accumulés sur le ciment entre les jambes de chaque enraciné.

— On fait ça tous les jours, soupira-t-il en passant près de Saba. Ils crottent sous eux, bien sûr, et ils se pissent dessus. Sans nous ils crèveraient de faim et de soif au milieu de leurs ordures. Tout ça parce qu'ils n'ont pas voulu se servir de l'obésité pour résister au vent ! Vous trouvez qu'ils ont l'air malin, vous ? Ils ont pris l'habitude de dormir debout, comme les chevaux, ils grelottent dans la pluie, ils en sont réduit à se masturber quand l'envie de jouir les prend... Vous pensez que c'est une vie ? Et puis la technique du socle a de gros inconvénients. Lorsque le vent leur souffle dans le dos à plus de deux cents à l'heure, ils ne peuvent pas se coucher pour échapper aux rafales, alors ils cassent, comme des arbres dans la tempête...

— *Ils cassent ?*

— Oui. Leurs genoux se déboîtent, leurs fémurs se brisent nets. Et on ne peut rien faire pour les soigner. Il faudrait d'abord les dégager au marteau piqueur ! Alors c'est la gangrène, l'amputation. Quand ils survivent à l'opération, et qu'ils en manifestent le désir, on les « replante » un peu plus loin jusqu'à mi-cuisses. Ce sont des dingues, j'veus dis !

Saba se mordit les lèvres, luttant contre une subite nausée. L'adolescent s'éloigna, à nouveau absorbé par sa besogne de balayeur de crottin. Les statues de chair mâchonnaient la nourriture qu'on leur dispensait, les paupières toujours closes. La jeune fille en eut assez, dérapant dans l'herbe chiffonnée, elle courut vers le haut de la cuvette. Il lui sembla qu'au sommet de la colline le vrombissement de l'anémomètre se faisait plus lancinant...

## CHAPITRE V

En sortant de l'auberge, David sentit brusquement ses cheveux se dresser sur sa tête, comme si une main invisible entreprenait de le scalper. Au même moment tout son sang reflua vers le haut, ses bras montèrent vers le ciel dans une gesticulation de marionnette mal contrôlée. Il lui sembla même qu'à l'intérieur de son corps, les masses molles de ses viscères s'allégeaient. Dans son ventre, dans sa poitrine, régnait soudain l'apesanteur. Son foie se détachait, flottait, bientôt rejoint par l'estomac et le long serpent bleuâtre des intestins. Tous ses organes prenaient l'ascenseur, s'entrechoquant telles ces grappes de ballons qu'on lâche dans le ciel au terme des festivités. Tout cela remontait, se mêlait, embouteillage anatomique engorgeant sa cavité thoracique. Obéissant à l'aspiration extérieure, cœur, rate, foie, allaient bientôt s'engouffrer dans le tunnel de sa gorge pour jaillir à l'air libre et filer en direction des nuages.

David connut une seconde de panique intense. Sa circulation sanguine perturbée n'irriguait plus que la moitié supérieure de son corps. Victime du « coup de ventouse » bien connu des scaphandriers, son visage se dilatait, virait au violet. Des petits vaisseaux éclataient sur ses tempes, les tatouant de minuscules arborescences bleuâtres.

Enfin il comprit qu'il s'envolait... Ses pieds ne touchaient plus le sol. Toute pesanteur abolie, il flottait à quelques centimètres au-dessus de la chaussée, paquet de chair à la dérive. C'était une impression grandiose et terrifiante. Montgolfière humaine, il crut que sa peau allait se fendre pour lâcher du lest, son ventre s'ouvrir pour larguer son sac d'entrailles. L'envol impliquait la nécessité de l'éviscération. Seul un cadavre propre et creux pourrait s'élever vers le ciel. Une enveloppe. Il fallait qu'on le réduise à une simple

enveloppe ! Il gagna encore une dizaine de centimètres. Maintenant il flottait très nettement au-dessus du sol. Le cône d'aspiration le désarticulait. Des jointures craquaient dans ses épaules, des tendons blanchissaient à la limite de la rupture. On l'écartelait. Les mains du vent l'arrachaient à la terre, le disputaient à l'attraction de Santäl. La trombe creusait un véritable tunnel autour de lui. Un boyau ascensionnel aux parois élastiques. Il devinait qu'il n'allait pas tarder à grimper dans cette cage d'ascenseur fantôme, que son corps-obus allait filer au long de ce tube invisible, gagnant chaque seconde une vitesse accrue.

À l'instant où il « décollait » une main se referma sur sa cheville. Baissant les yeux, il vit que la patronne du café s'était avancée sur le seuil pour le retenir.

Rejetant ses cent trente kilos en arrière, elle parvint à faire dévier le jeune homme du trajet de la trombe. David tomba d'un bloc. Immédiatement elle se coucha sur lui, l'écrasant sous la masse molle de ses bourrelets. Il y eut un chuintement puis le cône d'aspiration s'éloigna vers la campagne, arrachant des poignées d'herbe.

David ferma les paupières, se recroquevillant sous l'arche de graisse qui sentait la sueur. Jamais il n'avait été aussi bien. La tanière chaude le protégeait, lui restituait son poids réel. Ses organes reprenaient leur place, son sang se remettait à circuler dans la totalité de son circuit veineux. Malgré cela il demeurerait mou, désarticulé, éparpillé. La cabaretière se redressa enfin, le saisit sous les aisselles et le tira à l'intérieur du débit de boissons.

— Ben vrai ! siffla-t-elle en l'adossant au comptoir, vous avez bien failli prendre l'envol. Ça va ? Ce n'était qu'une trombe isolée, sinon je n'aurais rien pu faire pour vous. Une vraie bourrasque vous aurait fait monter à trente mètres en moins de deux minutes !

David déglutit. Sa vue restait brouillée. Il avait la sensation de sortir d'un accident de décompression. Ses tympans lui faisaient terriblement mal.

— Une grosse succion vous arrache du sol et vous transporte facilement sur dix kilomètres à cent mètres d'altitude,

continuait la commerçante. Dans ce cas vous vous changez vraiment en oiseau. L'ennui c'est que l'aspiration cesse d'un coup, vous abandonnant en plein vol, alors c'est l'écrasement, la chute mortelle. Vous voulez boire quelque chose ?

David accepta d'un signe de tête. Tous ses disques vertébraux hurlaient. Il se demanda s'il n'avait pas l'échine déboîlée.

— Vous ne tiendrez jamais le coup, observa la grosse femme. Demain, dans une heure, le phénomène peut se reproduire, vous serez emporté comme une plume. Rejoignez nos rangs, devenez un Pesant ! Il suffit d'une piqûre et vous commencerez à grossir. Croyez-moi, vous n'irez pas loin avec cette carcasse de squelette ! Une piqûre, rien qu'une, et vous ne désirerez plus qu'une chose : manger ! Avec un peu de bonne volonté vous réussirez bien à prendre quinze kilos par semaine. En quinze jours vous serez hors de danger. Écoutez-moi, c'est la voix de la sagesse qui vous parle !

David avala d'un trait le verre d'alcool qu'on lui tendait. La véhémence de la cabaretière l'effrayait un peu. Il eut brusquement peur qu'elle tente de le sauver bon gré mal gré et lui fasse absorber une quelconque mixture « obésifiante » !

— Je me sens mieux, balbutia-t-il en se redressant, je vais rentrer à l'auberge. Merci pour tout à l'heure, sans vous...

— Je ne serai pas toujours là, mon garçon. Il faut prendre vos responsabilités, marmonna son interlocutrice visiblement déçue ; je n'ai pas fait grand-chose. De toute manière, vous et vos petites amies n'êtes qu'en sursis. Rien de plus. Des colporteurs aspirés, on en a connu des dizaines ici. Ils se croient tous plus malins les uns que les autres, et puis un jour, pffut ! la trombe les soulève et les aspire pour les laisser choir quinze kilomètres plus loin, de préférence sur les saillies de quelques rochers bien tranchants...

David s'éloigna précipitamment. La distance qui le séparait de l'auberge lui paraissait maintenant terrifiante. Il scruta le ciel, comme s'il était possible d'y détecter l'ombre de la bourrasque, puis se mit à courir. Il avait peur. À l'idée d'être à nouveau capturé par le puits invisible, il avait envie de hurler.

À l'hôtel il retrouva Saba et lui raconta son aventure. La jeune fille devint blême et s'abstint de tout commentaire. Ils restèrent ainsi, figés, amorphes, jusqu'au soir.

Une fois de plus, ne se sentant pas le courage de descendre manger avec les clients, ils se contentèrent de quelques fruits secs, d'un morceau de pain et d'une cruche d'eau. Judi rentra, fatiguée, nerveuse.

— Ils s'agitent, murmura-t-elle en se laissant tomber au bord du lit ; je n'aime pas ça. Cet après-midi trois d'entre eux m'ont insultée parce que je refusais de leur faire crédit. Il y a de la révolte dans l'air.

— Vous pensez qu'ils vont tenter de voler vos caisses ? demanda David.

La marchande de produits chimiques secoua négativement la tête.

— Non, fit-elle en ôtant ses bottes, ça ne leur servirait à rien. Les caissons sont inviolables, blindés, et ne s'ouvrent qu'au moyen d'un code que je suis seule à connaître.

— Alors ?

— Alors je ne sais pas, mais l'atmosphère s'alourdit.

Elle se dévêtit avec indifférence, ne conservant que son slip. Ses muscles trop développés, saillants, lui donnaient l'air d'une planche anatomique et privaient son corps de tout érotisme. Elle se glissa dans le lit géant, son Colt à la main. David et Saba la rejoignirent. Le jeune homme s'allongea au bord de la couche, tendu, encore mal remis de son agression invisible. « Elle a raison, pensa-t-il malgré lui, il va se passer quelque chose... »

Il crut que cette idée allait l'empêcher de dormir mais il sombra progressivement dans une torpeur entrecoupée de brefs moments de lucidité.

Au beau milieu de la nuit il rêva qu'une ombre entrait dans la chambre, le bras levé, la main crispée sur un poignard. C'était une image naïve de film d'aventures, une silhouette découpée dans un illustré, mais le plancher craquait sous le poids imposant de ce fantôme, et David ouvrit instinctivement les yeux. Il aperçut aussitôt un reflet au-dessus de sa tête, quelque chose d'effilé qui accrochait la lumière de la lune et s'abaissait

vers sa poitrine. Il cria, roula sur Judi, Saba, et dégringola de l'autre côté du lit au moment même où la seringue brandie par son agresseur s'enfonçait dans le matelas. Saba eut le réflexe d'allumer la lampe, et Judi sauta sur ses pieds, le Colt au poing. Hagard, David reconnut alors la patronne du café qui l'avait sauvé de la tornade. Elle tenait encore à la main une seringue dont le contenu achevait de se vider dans l'épaisseur du matelas. Deux autres femmes l'accompagnaient, pareillement armées. Elles se dandinaient lourdement, d'un pied sur l'autre, tels des ours hésitants.

— Reculez ! ordonna Judi, reculez ou je tire !

— Non, non ! supplia la grosse femme en récupérant sa seringue vide, vous ne comprenez pas, *c'est pour votre bien !* Nous ne vous voulons pas de mal, au contraire ! Il faut que vous deveniez comme nous ou vous périrez, emportés par le souffle ! Laissez-vous faire, c'est votre seule chance de survivre...

Elle tendit les paumes dans un geste de supplication, mais Judi leva son arme, la mettant en joue.

— Sortez de cette chambre ! commanda-t-elle, et vite.

— Nous avons chacune prélevé une ampoule sur notre stock personnel ! plaida la commerçante, c'est une preuve d'amitié, non ? Pourquoi réagissez-vous si violemment ? Encore une fois ce n'était pas une agression, mais un service, un bienfait dont vous n'auriez pas tardé à mesurer l'étendue... Écoutez-moi...

— Reculez.

— Songez aux paroles de l'Écriture, geignit l'autre, le verset 12 du chapitre 9 de l'Apocalypse dit très exactement : « Le premier malheur est passé, voici qu'il vient encore deux malheurs après cela. » Vous n'avez pas encore quitté le premier cercle... Non, pas encore.

Penaudes, les trois femmes sortirent lentement dans le couloir et refermèrent la porte sur elles. David aspira une bouffée d'air moite.

— Saba, murmura Judi en rabaissant le cran de sûreté du Colt, poussez donc quelque chose devant cette porte, ces trois folles sont bien capables de récidiver.

David se redressa et aida l'adolescente à bloquer le battant à l'aide de la table de toilette.

— C'était moins une ! constata-t-il. Pour un peu elles nous piquaient en plein sommeil.

— Pour nous rendre service, corrigea Saba ; elles nous ont attaqués avec l'intention de nous sauver contre notre gré.

— Nous partirons demain, soupira Judi, la situation nous échappe, il est temps d'aller prospecter un peu plus loin. S'ils se mettent tous dans la tête de faire de nous des Pesants, nous serons vite submergés. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais pour ma part je ne tiens pas à rejoindre leur clan... Ces produits sont terriblement efficaces. Une demi-seringue et c'est l'hyperphagie assurée pour un mois. Impossible de s'empêcher de manger, avec – au bout du compte – trente kilos de graisse compacte sur tout le corps. Je ne suis pas volontaire.

— Mais les chevaux ? questionna David.

— Je connais un marchand spécialisé dans les montures pesantes, ça fera très bien l'affaire, nous irons lui rendre visite à l'aube, nous reviendrons avec les bêtes et nous chargerons les caisses avant que le village soit réveillé.

— Tout de même, ricana le jeune homme, quelle ironie si vous aviez reçu l'injection qu'on vous destinait ! Une marchande de poisons victime de ses propres mixtures ? Peut-être auriez-vous gagné en crédibilité ? Votre obésité aurait été un argument de vente, non ? Quand j'étais enfant les camelots avaient coutume de dire : « Je n'utilise pas autre chose pour mon usage personnel ! »

Judi haussa les épaules, excédée.

— Je suppose que vous vous croyez drôle ?

— Non, avoua David, j'essaye de faire passer la peur. Dans ces cas-là une mauvaise plaisanterie vaut bien un verre d'alcool.

## CHAPITRE VI

Ils se faufileurent hors de l'auberge aux premières heures de l'aube. Judi ouvrait la marche, l'arme au poing, un sac de cuir gonflé jeté sur l'épaule gauche. Dehors il faisait froid. Les nuages gris, très bas, ressemblaient à des champignons sales ou à des grappes de moisissure agglutinées en peluche sur un ciel saturé d'humidité. La lande déserte frissonnait sous le poids d'un vent insidieux qui séparait les herbes en mèches distinctes. David remarqua pour la première fois des cubes de pierre, hauts comme des bornes kilométriques, qui jalonnaient la route de loin en loin. De gros anneaux d'acier y étaient fixés.

Sitôt dépassée la dernière maison du village, Judi rangea son arme et ouvrit le sac dont elle tira de curieux harnais de cuir se terminant tous par une chaîne et un gros mousqueton.

— Enfilez ça, chuchota-t-elle. Ça se boucle comme les sangles d'un parachute, gardez le mousqueton à la main tout le temps que nous marcherons. Si vous entendez siffler l'anémomètre, courez aussitôt vers l'une des bornes de sécurité et amarrez-vous à l'anneau. Avec un peu de chance cela peut vous éviter d'être emporté par la trombe.

David et Saba se harnachèrent sans poser de question. Sous le cuir sinuaient de robustes câbles d'acier qui rejoignaient tous le cordon ombilical de la chaîne d'amarrage. Les sangles entouraient les épaules, se croisaient sur le dos et la poitrine avant d'encercler le haut des cuisses.

— N'oubliez pas ! martela Judi. Le mousqueton à la main ! Nous allons avancer le plus vite possible en longeant les bornes, au moindre signe d'alerte, arrimez-vous à l'anneau. Ces bornes sont en fait des poteaux de ciment de dix mètres de long qu'on a fichés dans le sol. Le vent qui souffle ici n'est pas assez puissant pour les déraciner, par contre, il peut vous plier en arrière jusqu'à ce que le harnais vous casse les reins. Si vous décollez,

veillez à toujours conserver une position fœtale, les genoux sur la poitrine, la tête dans les épaules. Ne vous éparpillez pas. Le souffle de Santäl s'y entend pour écarteler les imprudents !

Sur ces dernières recommandations ils se mirent en marche, se déplaçant en colonne. David se sentait un peu ridicule ainsi affublé, avec cette chaîne qui cliquetait entre ses jambes et lui meurtrissait les genoux à chaque pas, mais il n'oubliait pas sa mésaventure de la veille, aussi garda-t-il le bras levé et les doigts crispés sur le mousqueton.

— Il y a deux kilomètres d'ici à la maison du marchand, dit Judi. Une fois là-bas nous pourrions résoudre notre problème de monture. Il nous faut trouver un moyen de locomotion apte à nous véhiculer à travers le second cercle.

— De quoi se sert-on d'habitude ? s'enquit Saba.

— Le plus souvent on ne voyage pas, fit la grande femme brune. Mais quand on y est contraint, on utilise des animaux lourds, des pachydermes. Des bêtes lentes susceptibles de résister à l'aspiration aérienne. Je crois que nous trouverons ce qui nous convient, j'ai déjà traité avec Ser Drimi, c'est un honnête commerçant.

Ils cessèrent de parler car ils commençaient à s'essouffler. Les bornes succédaient aux bornes et David nota avec inquiétude que certains anneaux étaient tordus ou flanqués de mousquetons rouillés au bout desquels pendaient des débris de chaîne ombilicale cassée nette. Du coup son harnais lui parut beaucoup moins fiable et il pressa le pas. Il s'imaginait, flottant au bout de son amarre, les reins sciés par les ruades de la trombe, fœtus dérisoire dont la vie se résumerait à la solidité de quelques maillons.

Il jeta des coups d'œil nerveux à droite et à gauche, observant les jeux du vent dans les herbes ébouriffées. La route lui parut interminable. Enfin ils arrivèrent en vue d'une maison basse, une sorte de hangar bétonné très aplati qui dépassait à peine au-dessus du sol.

— Les installations sont souterraines, commenta Judi qui transpirait malgré le froid. Les animaux sont conservés en hibernation, ainsi ils ne posent aucun problème de nourriture et d'espace. On ranimera ceux que nous désirerons.

Elle s'avança vers l'entrée du bunker, appuya sur le bouton d'appel d'un interphone rouillé et se fit reconnaître. Deux minutes plus tard le vantail d'accès coulissait sur ses glissières, lui laissant le passage. David s'était attendu à un puissant remugle de ménagerie, une odeur de suint, d'excrément, de paille pourrie, il n'y eut rien de tout cela. L'intérieur du bâtiment était propre et carrelé de tomettes rouges comme un hall d'immeuble.

Un homme obèse et maussade les accueillit. Comme presque tous les Pesants, il était chauve et vêtu d'une toge informe. Il les entraîna dans le dédale des sous-sols frigorifiques. Il y faisait froid et des paillettes de givre craquaient sous les semelles. Visiblement pressé de retourner se coucher, il leur montra des tortues géantes dont la carapace, évidée dans sa partie la plus épaisse, permettait à un homme de se tenir recroquevillé au centre d'un trou d'écaille rabotée. Un couvercle à cadenas fermait cet habitacle, transformant l'animal en une espèce de char d'assaut à quatre pattes.

— Elles pèsent cinq tonnes, commenta-t-il. Une fois dans le cockpit de la carapace, vous ne risquez plus rien...

— Elles sont trop lentes, objecta Judi, et elles ont la fâcheuse manie d'avancer au petit bonheur.

Agacé, le marchand les poussa vers un autre enclos. Des éléphants bossus dormaient derrière la vitre bleue du sas de cryogénisation. Leur trompe, très longue, était garnie de pointes osseuses semblables à des épines d'ivoire. Une bosse de dromadaire déformait leur échine.

— Des hybrides obtenus par croisements sélectionnés, récita l'homme. Des bêtes parfaitement adaptées à la dure loi de Santäl. Trois tonnes, des pieds à plante concave capables de se changer en ventouses. Une trompe parfaitement musclée qui peut servir d'amarre en s'enroulant autour d'un tronc d'arbre. Enfin une bosse cartilagineuse évidée avec sphincter d'accès. En temps normal son rôle est analogue à celui de la poche du kangourou : les petits y terminent leur croissance. Dans le cas présent, un passager peut y prendre place en toute sécurité, comme dans la tourelle d'un blindé. Au moindre coup de vent il suffit de donner un coup d'éperon au fond de la poche et le

sphincter se referme au-dessus de votre tête, telle une bourse dont on serre les cordons.

— Et pour sortir ? demanda David un peu inquiet.

— Vous donnez un autre coup d'aiguillon. Ces bêtes sont parfaitement dressées, elles obéissent sans jamais renâcler. Dans tout le second cercle vous ne trouverez pas un animal présentant de pareilles garanties de sécurité.

Judi s'enquit du prix ; il était terriblement élevé. Elle grimaça.

— Vous n'avez rien d'autre ? lâcha-t-elle à regret.

Le gros homme renifla avec mépris.

— Non, siffla-t-il entre ses dents. On a bien essayé de mettre au point une race d'escargots géants dont la bave se changeait en glu au premier signe d'aspiration, mais une fois collés ils ne pouvaient plus se détacher de leur support et crevaient sur place. Désolé.

— Tant pis, conclut Judi, nous prendrons les tortues.

— Comme il vous plaira. Sur le dos la carapace atteint un mètre cinquante d'épaisseur, nous y avons foré une cavité principale dans laquelle un homme de taille moyenne peut s'asseoir en tailleur, et trois trous annexes pour les bagages. Tous ces habitacles se verrouillent grâce à des écrouilles brevetées. Les bêtes se déplacent à la vitesse moyenne de cinq kilomètre-heure. Leur trajectoire est un peu hasardeuse et dépend du relief. Elles ont horreur du froid et dorment dès que la température approche de zéro. Encore un point : la carapace se régénère comme n'importe quelle production organique cornée. Je veux dire qu'elle pousse, s'épaissit. Au bout de quelque temps les cavités d'habitation rétrécissent, il faut les raboter pour leur conserver leur volume. Si vous n'y prêtez pas garde, la coquille cicatrisera et votre véhicule deviendra inutilisable. Pensez-y si vous cessez de vous servir des bêtes durant deux ou trois semaines. Un petit coup de rabot tous les deux jours constitue un bon rythme d'entretien.

Il fit une pause pour observer l'effet de son discours, puis lança :

— Vous êtes sûrs de ne pas préférer les éléphants ? Ils marchent tout de même à près de quinze à l'heure et sont faciles

à diriger... Avec les tortues vous aurez beaucoup de mal à amorcer le moindre demi-tour.

Judi se tourna vers David.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? fit-elle. Nous pourrions partager la note de frais, non ? Ou votre société estimera-t-elle cette dépense trop élevée ?

Le jeune homme haussa les épaules. Il savait d'ores et déjà que Santäl ne présentait pas les conditions de sécurité requises pour l'installation d'un camp de vacances. Les vents y étaient trop meurtriers pour qu'on leur abandonne des légions de fanatiques du deltaplane ou du vol à voile. S'il persistait dans son exploration, il serait désavoué par le bureau d'études. En fait il aurait déjà dû normalement faire demi-tour, rédiger un rapport négatif et rentrer par le premier vaisseau à destination de la Terre. Pourquoi s'obstinait-il dans ce cas à suivre les deux femmes ?

Judi interpréta son hésitation comme un refus de coopérer.

— Tant pis, dit-elle sèchement. Réveillez-moi trois tortues, après tout rien ne nous presse.

— J'en ai pour une heure, fit le marchand, si vous voulez passer dans mon bureau et patienter.

Ils s'exécutèrent et allèrent s'asseoir dans une pièce ronde où ils se retrouvèrent coincés entre un porte-revues et une machine à café qui gouttait sur le sol. Les opérations de réveil et de mise en marche réclamèrent en fait quatre-vingt-dix minutes. Dans un concert de raclements, les trois chéloniens prirent la direction du monte-charge qui les propulsa deux étages plus haut, au niveau de la route. Les voyageurs partagèrent les frais et quittèrent le hangar dont la porte claqua dans leur dos. David nota que des câbles faisant office de rênes avaient été fixés de part et d'autre de la bouche cornée des tortues.

— Je descends au village récupérer mes caisses, lança Judi, attendez-moi là. Il me faudra une bonne heure pour faire l'aller-retour.

Cette précision n'était pas exempte de reproches, David en eut bien conscience. Avec un certain sentiment d'irréalité il regarda la vendeuse de produits chimiques escalader le dôme de la carapace et s'installer dans le trou central. Désormais seule sa

tête dépassait. La ressemblance avec un conducteur de char, dont le casque émerge à peine de la tourelle de tir, était parfaite. Saisissant les rênes, elle secoua de droite et de gauche le crâne écailleux du reptile qui s'ébranla en griffant le sol.

— On dirait un tank monté sur pattes, observa rêveusement Saba. Dites-moi, David, vous croyez que ce déploiement de précautions est vraiment utile ? Des chevaux lestés de sacs de sable auraient tout aussi bien fait l'affaire...

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Non, lâcha-t-il, je ne crois pas. Judi connaît Santäl, il faut lui faire confiance. Nous n'abordons que le second cercle, je crains que les choses ne se gâtent d'ici peu. Jusqu'à présent nous n'avons pas réellement affronté les vents, cela pourrait changer.

L'adolescente fit la moue, visiblement peu convaincue.

Judi fut de retour au bout d'une heure, comme elle l'avait prévu.

— En route ! cria-t-elle sans arrêter sa curieuse monture, je prends la tête de la colonne, suivez-moi !

David luttait contre l'impression d'hébétude qui le gagnait et escalada la carapace du reptile. En se laissant glisser dans le trou perçant le sommet du dôme il crut pénétrer dans un igloo d'écaille. L'habitable empestait la corne brûlée et il ne fallait pas espérer s'y installer autrement que les genoux ramenés sur la poitrine. Deux manettes d'acier avaient été fichées au fond de la cavité. D'après les dernières explications du marchand, David savait que la première était un « accélérateur » dont le conduit traversait toute la carapace pour aboutir à l'endroit même où la masse cornée cédait la place au corps de la tortue. Quand on pressait la poignée-pistolet, une pointe creuse filait comme une fléchette au long du tube, injectant dans les muscles de l'animal quelques centimètres cubes d'une solution urticante. L'agitation extrême qui s'ensuivait amenait une accélération notable de la vitesse de progression. La seconde manette, munie d'un capot de protection, faisait penser à la commande de tir d'un avion de chasse. Deux boutons l'occupaient. Le premier, de couleur noire, déclenchait sous les pieds du voyageur le départ d'un projectile anesthésiant qui, une fois encore, traversait la

carapace pour aller s'enfoncer dans la masse viscérale du chélonien.

« — Ce soporifique joue le rôle de frein, avait marmonné le vendeur ; en quinze minutes il stoppe la tortue pour une durée de six à sept heures. La poignée commande un chargeur de trente projectiles. Le bouton rouge, lui, provoque l'autodestruction de la bête. Il tire une cartouche explosive qui réduit en bouillie les entrailles de l'animal.

« — Quel est l'intérêt de ce massacre ? » avait lancé David révolté.

Le marchand lui avait jeté un coup d'œil ironique avant de répondre avec beaucoup de condescendance :

« — Cela peut se révéler plus utile que vous ne le pensez. Imaginez par exemple que vous vous trouviez en pleine tempête, bouclé dans l'habitacle, la trappe verrouillée au-dessus de votre tête. Par le périscopie vous voyez soudain que la tortue se dirige vers un précipice. Leur myopie les expose à ce genre de mésaventure, je n'invente rien. Il vous est impossible de quitter le véhicule sans être aussitôt aspiré par la trombe. De plus le gouffre est trop proche pour qu'une injection anesthésiante stoppe l'animal à temps. Que vous reste-t-il à faire si vous ne voulez pas plonger avec la bestiole ? Rien, sinon la détruire. La cartouche explosive traversera la carapace et ira éclater au cœur même de la masse viscérale. La tortue explosera sous vos pieds. Réduite en charpie, elle s'arrêtera net. C'est un excellent système, croyez-moi, et nombre de voyageurs ont eu à s'en féliciter. Ces reptiles sont à demi aveugles, ils foncent, tête basse, et ne changent de direction que lorsque leur crâne vient buter sur un rocher. Parfois on a beau s'arc-bouter aux rênes ils n'y prêtent aucune attention. Le pays est plein de failles, de crevasses. Une trajectoire rectiligne est souvent synonyme de chute libre ! »

Recroquevillé dans le puits étroit de l'habitacle, David éperonna le véhicule vivant en pressant une première fois le levier urticant. L'énorme dôme s'étant mis en marche, il vérifia ensuite le système de fermeture de l'écouille. La trappe ne différait en rien du modèle en vigueur sur les chars d'assaut. Des fentes étroites assuraient l'aération et un périscopie

rudimentaire permettait de surveiller les alentours en cas de tempête. Un rabot complétait l'équipement de la « tourelle ».

D'abord amusé par cet étrange moyen de locomotion tout droit sorti d'un conte pour enfant, David réalisa très vite que la position fœtale imposée par l'étroitesse de l'habitacle devenait intolérable au bout d'une demi-heure. Cette posture de momie indienne donnait naissance à une multitude de crampes dont les tiraillements couraient de tendons en ligaments avant de se nouer aux carrefours des articulations en de véritables déflagrations de souffrance.

Un peu inquiet, le jeune homme se demanda ce qui arriverait en cas de claustration prolongée. Il prit la décision de s'imposer chaque jour une heure d'enfermement afin de se préparer à un éventuel coup de vent. En raison de l'inconfort du réduit, il voyagea donc la plupart du temps assis en haut de la carapace. Les tortues géantes se déplaçant avec une extrême lenteur il était souvent pris d'impatience et devait se faire violence pour résister au besoin de sauter à terre afin de continuer à pied. De plus les raclements produits par les griffes des animaux labourant la route interdisaient toute conversation d'un « véhicule » à l'autre, et chaque voyageur se trouvait du même coup isolé sur sa coquille comme un naufragé accroché à un récif.

Cette progression effroyablement monotone finissait par engendrer une mauvaise humeur latente qu'il était difficile de réprimer.

Les animaux marchaient en moyenne seize ou dix-huit heures par jour, mais leur avance était entrecoupée de longues pauses consacrées à l'engloutissement d'incroyables quantités d'herbe et de végétaux divers. Leur bouche cornée était capable de venir à bout de n'importe quelle écorce et broyait indifféremment buissons d'épineux et cactus géants.

Ils traversèrent ainsi une contrée désolée aux allures de lande rongée par la pelade. Judi réduisait les haltes au minimum, visiblement peu désireuse de s'attarder en ces lieux dépourvus d'adeptes de l'obésité salvatrice.

Les tortues se tramaient à la queue leu leu, laissant derrière elles un long sillage d'excréments brunâtres. Parfois leurs

carapaces s'entrechoquaient avec des bruits sourds de coques heurtant un quai. Ces collisions ne les troublaient guère, et à peine rentraient-elles la tête l'espace d'un instant.

David s'ennuyait à périr et tentait d'user les heures en rabotant consciencieusement les parois de son habitacle. Saba, elle, passait la journée allongée au sommet de sa tortue, nue et enduite de crème à bronzer, traquant le plus petit rayon de soleil, exposant tour à tour son dos et son ventre dans l'espoir d'y voir enfin brunir une quelconque inscription prophétique.

Le cinquième jour la tempête éclata, ravageant l'ordonnance des nuages. Le plafond gris se déchira, s'éventrant en brusques trouées. Les masses cotonneuses s'effilochèrent, labourées par des vents minces et coupants comme des lames. Des puits, des couloirs, des tunnels crevèrent l'épaisseur des formations nuageuses, des tourbillons jaillirent par ces blessures, véritables colonnes d'air puisé que la terre, l'herbe et les mille débris aspirés rendirent bientôt opaques. Ces toupies mortelles se mirent enfin à ululer en écorchant la lande. Elles se ruaient en avant, tour à tour rectilignes et ondulantes, mêlant le pas de charge et la danse du ventre. Judi hurla un ordre incompréhensible et claqua le capot de sa tourelle. David fit de même avec une seconde de retard. Ses doigts tremblaient un peu en bouclant le système de fermeture. Il pria pour que la trombe ne frappe pas les tortues de plein fouet, arrachant les charnières du volet de protection.

Pour l'instant les bêtes poursuivaient leur trottement rectiligne, ignorant le déluge. David se tassa dans son trou. L'obscurité accentuait la sensation d'étroitesse et la luminosité extérieure était si faible qu'on ne distinguait pratiquement rien dans les oculaires du périscope.

Le jeune homme serra les dents. Pour se rassurer, il essaya de se convaincre qu'il ne faisait qu'un avec le chélonien, qu'il était semblable à ces parasites répugnants qu'on ne peut arracher de la chair qu'ils vampirisent. *Oui...* Il était pareil à ces éclats d'obus enkystés dans les muscles des anciens combattants, à ces morceaux de mitraille que les tissus osseux ont fini par recouvrir, les enracinant à jamais.

Vingt minutes plus tard il sentit très nettement que la tortue se soulevait par l'arrière comme un navire en plein naufrage et dont la poupe jaillit brusquement au-dessus des vagues. Il eut terriblement peur. Pendant un moment la grosse carapace tourna sur elle-même comme un cocon en folie. Il crut qu'elle allait se retourner, ventre en l'air, et qu'il ne pourrait plus jamais sortir de l'habitacle, mais le monstre retomba lourdement et cessa d'avancer, tête et pattes rentrées.

Une heure après la tornade soufflait toujours et David crispait les mâchoires pour ne pas hurler sous l'assaut des crampes qui lui disloquaient les articulations. Il n'était plus qu'une addition de douleurs pliées à angle aigu. Une chanson ridicule nasillait dans sa tête, une comptine de jardin d'enfants, de cour de récréation : *La tortue torture le tordu ! La tortue torture le...*

Le calvaire dura encore une trentaine de minutes puis l'ankylose le gagna, injectant sa paralysie dans tous ses membres. Désormais il ne percevait plus ses limites corporelles, il était incapable de commander à ses bras ou ses mains. Il n'était plus qu'un paquet pensant, un ballot d'organes sans prolongements articulés. Gagné par la panique, il se mit à hurler. Il aurait voulu se redresser et déverrouiller l'écoutille que son corps n'aurait pas répondu à ses injonctions. Il pensa : « La tortue va dériver à travers la lande, quitter la caravane, et je resterai paralysé pendant que la corne de la carapace se reconstituera ! L'habitacle va se cicatriser, se refermant sur moi ! M'ensevelissant au milieu des écailles ! »

À présent il tremblait. Couvert de sueur, il s'évertuait à reprendre le contrôle de ses muscles, à faire jouer ses articulations. Ce fut avec un bonheur insensé qu'il accueillit le crépitement douloureux des « fourmis » annonçant le réveil des nerfs jusqu'alors comprimés. Il s'agita, essayant de dénouer ses bras. Le sang circulait à nouveau. Des milliers d'aiguilles invisibles criblaient ses fibres, il était devenu la cible d'un joueur de fléchettes ou d'un acupuncteur fou ! Il avait mal mais il existait à nouveau. Il s'appliqua à ouvrir et fermer les doigts, à effectuer des rotations avec les poignets, à sauvegarder sa

souplesse relative par des flexions des orteils et de la plante des pieds.

Dehors la tempête bombardait la carapace de projectiles inidentifiables. Le périscope entrouvrait son double trou de serrure sur un monde flou de gifles sombres, de courants aériens faits de poussière, de terre et de végétaux broyés. David, absorbé par sa gymnastique étriquée, ne tarda pas à perdre la notion du temps.

Il lui fallut un bon moment pour réaliser que le vent ne soufflait plus et que les orifices d'aération de l'écouille ne laissaient plus filer aucun sifflement. Malgré son impatience, il attendit encore quelques minutes puis déverrouilla le panneau d'accès. Ses doigts gourds avaient le plus grand mal à actionner les loquets, il repoussa enfin le capot de la tourelle et jaillit à l'extérieur, grimaçant et tordu comme un vieillard arthritique. Il perdit l'équilibre et roula sur le dôme sans pouvoir freiner sa glissade.

En touchant le sol il vit que l'une des tortues avait été renversée par la trombe et qu'elle reposait sur le dos, le ventre tourné vers le ciel. Ses grosses pattes gesticulaient sans parvenir le moins du monde à rétablir la situation. David tituba vers l'animal impuissant. La campagne avait repris son aspect morne et les nuages s'étaient ressoudés en banquise de brume compacte. Judi émergea du troisième animal, pour l'heure échoué, tête et pattes rétractées.

— C'est Saba ! hurla-t-elle. Elle est coincée ! Jamais la tortue ne pourra retomber sur ses pattes !

David savait qu'elle avait raison, la carapace de l'animal renversé reposait très exactement sur le sol à l'endroit même où s'ouvrait l'écouille d'accès.

— Il faudrait des perches, hasarda-t-il, tenter un mouvement de balancier.

— Il n'y a pas d'arbres à vingt kilomètres à la ronde, coupa Judi.

— On pourrait essayer de faire charger l'une des deux autres tortues ? proposa encore David, comme un éléphant ! Le choc ferait basculer la monture de Saba sur le flanc, non ?

— Je ne sais pas, souffla Judi. Pour l’instant les bêtes sont terrifiées, recroquevillées au fond de leur coquille. Et puis tu connais la loi d’obstacle : elles changent de direction dès que leur crâne heurte une surface dure, je ne suis pas sûre qu’elles acceptent de servir de bélier.

Elle s’agenouilla, abaissa son visage au niveau du sol. La grosse carapace avait creusé la terre comme un ballon qu’on enfonce dans l’humus à force de rotations.

— La trappe d’accès est pleine de boue, murmura-t-elle, les orifices de ventilation sont probablement bouchés. Je ne sais même pas si Saba peut encore respirer.

— Si on attaquant la carapace ? proposa David. On doit pouvoir creuser dans l’écaille ?

— Pas de l’extérieur, le revêtement externe est extrêmement dur et nous n’avons pas de pioche. Il faudrait tuer la tortue, lui couper la tête et la vider de ses entrailles pour se glisser à l’intérieur de la coquille, là on pourrait attaquer la carapace sur sa face la plus molle et creuser un tunnel sous les pieds de Saba, mais la petite serait morte étouffée avant que nous ayons fait la moitié du chemin.

— Tant pis ! décida David, je vais risquer une collision. Écarte-toi.

Il courut jusqu’à son véhicule dont la tête et les pattes étaient toujours invisibles et se hissa sur le dôme d’écaille. Une fois dans l’habitacle il serra les doigts sur la poignée d’accélération et expédia deux décharges urticantes au centre de la bête. Il patienta quelques minutes. Normalement une intense sensation de brûlure aurait dû étriller les muscles du reptile, le jetant en avant dans un réflexe de course irréfléchi. Rien ne se passa. Peut-être les tuyaux d’acier qui servaient en quelque sorte de canon de fusil, ces tubes noyés au sein de la masse cornée, étaient-ils obstrués ? Ou bien l’une des balles du chargeur, mal positionnée, avait-elle enrayé la lame-ressort ? Il allait enfonce une nouvelle fois le bouton de tir quand la tortue tressaillit. Sa tête jaillit de la caverne organique de la carapace et ses pattes fouaillèrent le sol avec plus d’énergie que de coutume. Le chélonien se jeta en avant, clignant de ses yeux myopes. Pour éviter qu’il ne se détourne au moment où son crâne toucherait le

flanc de la tortue renversée, David tira une troisième balle urticante. Cette fois la bête eut un véritable sursaut et heurta de plein fouet sa congénère immobilisée. La tortue de Saba oscilla sous le choc et roula sur le flanc. Sa gesticulation désordonnée lui permit de retomber sur ses pattes dans un vacarme de grosse caisse. David poussa un cri de victoire. Judi avait déjà escaladé la coquille et s'évertuait à dégager les orifices d'aération du tourelleau de la boue qui les obstruait.

— Saba ? hurlait-elle. Saba ? Tu m'entends ?

Elle frappa du poing sur la trappe d'accès qui ne pouvait s'ouvrir que de l'intérieur, mais seul un son creux lui répondit. David commençait à craindre le pire quand un bruit de loquets coulissant lui apprit que la jeune Cythonnienne déverrouillait l'écrouille bosselée. Saba émergea enfin le front marqué d'une ecchymose et les lèvres cyanosées. Judi la retint au moment où elle basculait en avant puis l'étendit sur le versant de la carapace. L'adolescente ne tarda pas à reprendre ses esprits en balbutiant des remerciements que la grande femme brune éluda d'un mouvement d'épaules agacé. David se demanda si Judi, à sa place, aurait pris l'initiative de faire charger sa tortue au risque de fêler ses précieuses ampoules « obésifiantes » ? Cette pensée empoisonnée lui fit un peu honte mais le doute subsista tout le temps qu'on mit pour faire reprendre aux animaux abrutis leur position dans la caravane. Il était visible que la marchande de produits chimiques était irritée par ce contretemps et qu'elle était pressée de rejoindre des contrées peuplées d'éventuels acheteurs. On se remit donc en route sans plus tarder, gommant les effusions à peine amorcées. Judi oublia le bref tutoiement auquel elle s'était laissée aller au cœur de l'action et reprit l'usage de son : « vous » distant et prophylactique. L'incident était clos. Chacun se réinstalla au creux de sa tourelle, l'œil fixé sur le ciel, dans l'attente d'une nouvelle tempête.

Celle-ci se déchaîna le lendemain, et cette fois elle fut accompagnée d'une pluie diluvienne. Bouclé dans son habitacle, David s'aperçut avec angoisse que les ruissellements pénétrant par les orifices de ventilation remplissaient peu à peu le trou

comme une simple cuve. En un quart d'heure l'eau lui submergea la poitrine et monta à l'assaut de ses épaules. Terrifié il comprit qu'il était pris entre deux adversaires également mortels : le liquide dont le niveau ne cessait de monter à l'intérieur du cockpit et la trombe aspirante qui ravageait la campagne tout autour de la tortue rétractée dans son épouvante.

Une fois de plus il se trouvait dans une situation inextricable. Attendre passivement c'était accepter la noyade dans un délai relativement court, ouvrir la tourelle c'était s'offrir à la succion gigantesque de la trombe et disparaître dans les airs à la suite des tourbillons de poussière.

Il lutta pour ne pas céder à la panique mais l'eau clapotait maintenant autour de son cou. Elle n'avait eu aucun mal à remplir le cuvier de l'habacle. Ses gouttes mêlées de grêlons crépitaient sur la trappe d'accès avec un bruit de pièces de monnaie vomies par une machine à sous subitement détraquée. David voulut se hausser sur ses talons. Il dérapa et ne parvint qu'à boire la tasse. Le liquide frôlait à présent son menton, il fallait évacuer ou écoper. Il tâtonna pour libérer les loquets de la trappe.

Au moment même où ses doigts se posaient sur les tiges d'acier, la tortue fut prise dans la trombe et commença à tourner sur elle-même à la manière d'une toupie. Le jeune homme sentit qu'une force démentielle passait sur le reptile, une aspiration colossale qui faisait le vide autour d'elle, ouvrant dans l'espace un véritable couloir ascensionnel.

Et soudain, l'eau qui emplissait l'abri fut aspirée à l'extérieur ! Le liquide fusa par les fentes de ventilation en même temps que le sang de David reflua du cœur vers la tête. Cela ne dura qu'une seconde, puis la tortue retomba d'un bon mètre. Le garçon demeura abasourdi, les tempes bourdonnantes, les veines dilatées par la surcharge sanguine. Le cyclone avait asséché le trou en l'espace d'une inspiration, probablement vidait-il les mares et les étangs de la même manière, ne laissant derrière lui que des trous vaseux ?

David songea à ces masses d'eau vaporisées dans les airs avec leurs poissons, leurs grenouilles, leurs végétaux, et il fut

pris d'une crise de tremblements. Tout de suite après l'eau reprit son travail d'infiltration et il fut de nouveau immergé jusqu'à la ceinture. Heureusement la pluie cessa bien avant le seuil critique et, les rugissements du vent s'étant perdus dans le lointain, il put rabattre le couvercle de la tourelle pour écoper en se servant de ses paumes réunies en coupe.

Ainsi s'acheva le sixième jour du voyage.

David dormit au creux du dos de la tortue, dans ses vêtements humides, tandis que la nuit imbibait les nuages de son encre de poulpe. Les bêtes cahotaient dans l'obscurité, et leurs grosses pattes griffues brassaient la boue des chemins sans y trouver un appui suffisant.

À l'aube cependant le ciel se révéla d'un rose rassurant et l'air reprit sa pesanteur des « beaux » jours. Le vent avait disparu, l'atmosphère ne véhiculait plus le moindre souffle. La campagne reprenait son immobilité sereine. David se déshabilla et étendit ses vêtements sur le pourtour de la tourelle dans l'espoir qu'ils sèchent.

Vers midi, son regard capta un éclat métallique au centre de la lande. Cela brillait comme une flaque de mercure ou un disque de chrome. Il crut d'abord à un reflet de soleil sur une retenue d'eau, mais – la distance diminuant – force lui fut de constater qu'il s'agissait bel et bien d'une plaine d'acier ! Sur plus de trois kilomètres la lande cédait la place à une surface métallique plus ou moins bosselée et tachée de rouille. Ce relief de fer ondulait en collines, se plissait en ravines, comme si on avait revêtu la terre d'une cuirasse faite sur mesure, d'une armure plate épousant étroitement la configuration du terrain. Quelque chose ou quelqu'un avait « métallisé » le paysage, l'emprisonnant sous un capot gigantesque. Des animaux qui ressemblaient à des chevaux évoluaient sur cette lande d'acier oxydé, provoquant un épouvantable vacarme. En les regardant plus attentivement David crut comprendre que les sabots des bêtes étaient eux aussi en métal !

Interdit, il voulut sauter à terre pour aller vérifier la chose de plus près, mais Judi devina son intention et agita les bras en signe d'avertissement.

— Ne posez pas le pied sur le fer ! cria-t-elle. Et veillez à ce que votre tortue ne s'y engage pas ! Je vous expliquerai tout à l'heure !

Le jeune homme obéit sans chercher à comprendre. De l'autre côté de la route les chevaux sauvages, bien campés sur leurs sabots d'acier, regardaient passer cette caravane grotesque qui, pataugeant dans la boue du chemin, longeait la plaine étincelante.

Quand les tortues s'arrêtèrent pour manger, digérer et dormir, Judi se laissa glisser sur le sol et s'avança jusqu'à la limite de la pellicule métallique recouvrant la lande. David et Saba la rejoignirent aussitôt.

— C'est un météore qui a fait ça, dit-elle en avançant leurs questions. Un météore qui s'est liquéfié en traversant l'atmosphère de Santäl. Il n'a pas pu se refroidir suffisamment et le métal en fusion qui composait sa masse s'est aplati sur le sol, s'y répandant en flaque. Ensuite les animaux des alentours ont muté. La corne de leurs sabots s'est peu à peu chargée de copeaux d'acier, ou de limaille...

Saba fit un pas en avant. La main de Judi s'abattit tout de suite sur son épaule.

— Mais pourquoi ne peut-on pas s'y promener ? geignit l'adolescente. Ces chevaux ont l'air plus craintifs que belliqueux...

— Ce n'est pas ça, coupa la femme brune, mais la mutation s'est effectuée en tenant compte des trombes aspirantes. Ces animaux ont développé un système d'aimantation naturelle, comme les poissons-torpilles, les gymnotes, dont vous avez sûrement entendu parler...

— Un système d'aimantation naturelle ? releva David incrédule.

— Oui, renchérit Judi, comme les gymnotes ils possèdent des glandes chargées d'électricité. Ce courant électrique, lorsqu'ils le libèrent, va droit dans leurs sabots, les transformant en électroaimants. Tant que le voltage est maintenu, leurs pattes restent collées à la plaque métallique, les enracinant sur place. La trombe qui passe ne peut rien contre cette aimantation tout le temps que les glandes continuent à sécréter leur courant de

protection. C'est pour cela qu'il faut éviter de s'avancer sur l'acier. Si le troupeau décidait subitement de s'enraciner parce qu'il a détecté un courant d'air ou un souffle de vent, la décharge produite par l'aimantation collective électrocuterait immédiatement l'imprudent qui se serait risqué sur la plaine de fer.

— Mais comment font-ils pour se nourrir ? s'enquit Saba.

— Ils broutent l'herbe qui pousse sur le pourtour de la zone métallique, fit Judi. Ils tendent le cou mais prennent toujours bien garde de conserver les quatre sabots sur le territoire d'aimantation. Allons, venez, ne restez pas là, c'est dangereux.

Pour échapper à la boue, ils se juchèrent en haut d'un rocher et partagèrent leurs maigres provisions.

— Il serait temps que nous trouvions un endroit susceptible de nous fournir des vivres ! observa David. Bientôt nous n'aurons plus rien !

— Ce n'est pas grave, lâcha Judi, nous allons pénétrer dans la zone forestière. Elle est habitée par de nombreuses confréries de prêtres-bûcherons. Nous pourrions y faire halte. J'espère bien y trouver des adeptes de l'obésité volontaire, pour l'instant mon chiffre d'affaires n'a rien d'extraordinaire.

Visiblement éprouvées par les spasmes successifs de la tempête, les tortues restèrent toute la nuit enfouies au fond de leur caverne d'écaille.

On ne partit donc qu'au matin. Après trois heures de route la configuration du terrain changea. La plaine se modela en une suite de vallonnements aux déclivités plus ou moins importantes. Des forêts d'arbres noueux, aux troncs courts et râblés, s'agrippaient aux versants des collines. Là encore la flore s'était développée en tenant compte des agressions du vent. Chaque tronc, énorme et nervuré comme un muscle tétanisé, se couronnait d'un nombre de branches étonnamment restreint. Celles-ci, du reste, épaisses et peu ramifiées, évoquaient davantage les bois d'un cerf que l'habituelle profusion de brindilles et de rameaux s'épanouissant en bouquet sur le fût des arbres terriens. Cette précaution naturelle n'avait d'ailleurs pas empêché la dévastation de boqueteaux entiers, et certaines

collines n'étaient plus couvertes que de moignons de troncs brisés au tiers de leur longueur.

Des groupes de bûcherons pouilleux se déplaçaient au creux des vallons, la cognée sur l'épaule. David leur trouva des manières de conspirateurs ou de terroristes, mais il ne sut dire pourquoi. Ça et là on devinait le renflement d'un tumulus cachant un abri foré dans le sol. Ces terriers empierrés servaient sans aucun doute de campement aux travailleurs des bois. On ne pouvait y pénétrer que par une fente étroite et en rampant, la poitrine collée à terre.

Les tortues, entraînées par leur poids, dérapaient dans la descente, se heurtant les unes aux autres comme de grosses boules de pétanque écailleuses et maculées de glaise.

David retrouva la plaine avec un certain soulagement. Une maison, curieusement inclinée, en occupait le centre. C'était une grosse bâtisse d'une extrême laideur. Une sorte de pavillon de banlieue qu'on avait transformé en forteresse avec les moyens du bord. Sa masse cubique penchait sur la droite, à quarante-cinq degrés. Les murs semblaient avoir été épaissis en plusieurs étapes, comme si on les avait recouverts de couches successives de maçonnerie, alternant ciment, brique, pierres, puis à nouveau ciment, brique... L'effet final était particulièrement repoussant. La maison avait pris l'aspect d'un pachyderme taillé à l'équerre. Elle avait l'air d'un éléphant de béton mal proportionné. Des fenêtres minuscules se découpaient dans l'épaisseur des murs, derrière trois rangées de barreaux aux entrecroisements alternés. La façade s'avançait au niveau du rez-de-chaussée de manière à former un éperon, une étrave qui paraissait aussi tranchante que celle d'un brise-glace. Ce soc vertical garni de plaques d'acier avait labouré la plaine sur plus de cinq cents mètres, ouvrant derrière la maison un profond sillon de terre éventrée.

David comprit que sous l'action de l'aspiration santälienne le bâtiment avait dérivé au milieu de la trombe, déchirant la lande comme un soc de charrue. À présent il était fiché dans le sol, sa façade-étrave solidement enfoncée dans l'humus. Sa position inclinée évoquait l'attitude d'un taureau stoppé dans son élan, cornes basses.

La porte du rez-de-chaussée était ouverte, laissant voir trois gros câbles d'acier qui, sortis des tréfonds de la maison, serpentaient sur les marches du perron avant de se perdre dans l'herbe. Chacun de ces filins se terminait par une grosse ceinture de cuir. La première enserrait la taille d'une petite fille, la seconde les hanches d'un homme maigre aux cheveux longs et grisonnants, la dernière se bouclait autour du cou d'un chien.

Les cordons ombilicaux d'acier assuraient à leurs prisonniers une autonomie de déplacement n'excédant pas une cinquantaine de mètres. Le chien, l'homme et la fillette étaient pareillement mis à l'attache, reliés par un triple collier à la niche géante représentée par l'habitation. Aucun pourtant ne paraissait souffrir de cette entrave. L'enfant jouait avec l'animal – un gros doberman aux oreilles non coupées –, l'adulte, lui, était descendu dans le sillon creusé par la dérive de la maison et se livrait à un mystérieux travail de halage.

Lorsqu'il fut un peu plus près, David put constater que l'homme était en fait occupé à démêler les sangles d'un énorme parachute dont les suspentes se rassemblaient en écheveau pour jaillir d'un œil-de-bœuf situé à l'arrière de la bâtisse, juste sous le toit. La corolle de grosse toile nervurée se trouvait pour l'heure abattue au milieu du sillon, méduse morte vautrée dans sa flaccidité.

Judi donna le signal de la halte et David tira une cartouche anesthésiante au centre de la tortue. Les reptiles trottinèrent encore treize minutes en une trajectoire hésitante puis s'immobilisèrent, leur museau corné au ras de l'herbe, le cou affaissé.

L'homme aux longs cheveux gris ne leur accorda qu'une brève minute d'attention et reprit sa besogne de démêlage. Sous le ceinturon de cuir relié au câble, il portait une salopette blanchie par l'usure. Il était bras nus. Maigre mais doué d'une musculature nerveuse.

— Je m'appelle Jean-Pierre, lança-t-il sans lever la tête à l'adresse de David qui s'était arrêté en haut du remblai de tourbe ; la petite fille c'est Nathalie, le chien Cedric. Et toi ?

David se présenta puis s'assit au bord du sillon, les jambes dans le vide. L'avance de la maison avait ouvert sur la lande une tranchée de vingt mètres de large.

— C'est toi qui as inventé ce système ? demanda-t-il enfin.

Jean-Pierre acquiesça.

— Les bâtiments enracinés se disloquent dans la tourmente, dit-il doucement, j'ai compris très tôt que pour ne pas être dépecé il fallait suivre le mouvement du vent, jouer la stratégie du roseau. Céder à l'aspiration, se laisser aller juste ce qu'il faut pour que la tourmente perde prise peu à peu. Avec mon système la tornade ne me heurte pas de front, elle m'entraîne, s'effiloche, et puis me laisse en arrière, m'abandonne. Mon inertie est progressive, souple, basée sur un freinage lent et constant. Ça ne sert à rien de construire des tours avec des fondations de cinquante mètres, la bourrasque fond sur elles comme un boulet de canon et les éparpille. Ma maison, elle, est comme une barque : un cul rond et une façade en éperon, une étrave faite pour déchirer la terre, s'y enfoncer comme un coin. Quand la tornade nous aspire nous partons à la dérive en labourant la plaine. Le soc est comme une racine mobile, il nous maintient au sol sans refuser le déplacement. Quand l'aspiration devient trop forte je largue le parachute par l'œil-de-bœuf du grenier. Il s'ouvre à l'arrière et joue le rôle d'aérofrein. Je n'ai rien inventé, c'est un système en usage sur les avions à réaction pour réduire la distance de freinage. J'ai eu beaucoup de mal à le confectionner. C'est de la toile goudronnée en trois épaisseurs tendue sur une résille de fil d'acier.

Il se tut et entreprit de plier la corolle froissée du parachute, l'arrangeant soigneusement en plis longitudinaux.

— Vingt mètres d'envergure, commenta-t-il au bout d'un moment, ce n'est pas rien.

— Mais ces câbles autour de vos reins ? interrogea David. Pourquoi vous êtes-vous encordés toi, le chien et la gosse ?

Le visage de l'homme eut une crispation douloureuse.

— Ma femme a été emportée par la trombe, fit-il avec une seconde d'hésitation. Elle s'était trop éloignée de la maison. Elle n'a pas pu rentrer à temps. Je ne veux pas que ça se reproduise avec ma fille. C'est une enfant de douze ans, en jouant avec le

chien elle risquait de sortir du périmètre de sécurité alors j'ai installé ces... cordons ombilicaux qui nous relient à la maison. Chacun d'eux est fixé à un treuil automatique. Lorsque les anémomètres installés sur le toit détectent une brusque accélération des courants aériens, un appareillage électronique enclenche les treuils qui se mettent aussitôt à rembobiner les câbles. Nous sommes littéralement entraînés à l'intérieur du hall, comme si on nous capturait au lasso. Le tout en moins de deux minutes.

— Mais vous êtes condamnés à piétiner sur le seuil ! Je veux dire : vous ne vous libérez jamais ? Vous ne tentez jamais une promenade à l'extérieur ? Dans la forêt par exemple ?

— Pour quoi faire ? Pour trembler en gardant toujours un œil sur les terriers de repli aménagés par les bûcherons ? Non. Cette maison est devenue notre univers, j'y ai stocké assez de vivres pour cinq ans, les éoliennes me fournissent le courant dont j'ai besoin, quant à l'eau je dispose d'un réservoir recycleur qui fonctionne en circuit fermé. Pas une goutte n'est perdue. Vous pouvez vous arrêter ici si ça vous tente, j'ai de quoi vous loger, et puis je n'ai pas souvent de visites. J'ai peur que Nathalie s'ennuie. Elle est jeune, elle comprend mal les contraintes imposées par la sécurité...

Il s'humecta les lèvres, soudain fébrile.

— Laissez vos tortues à l'attache, elles ne bougeront pas, je vous prêterai des pieux d'amarrage.

Depuis combien de temps n'avez-vous pas dormi dans un vrai lit ? Profitez de l'occasion !

David hocha la tête. Alléché par cette halte imprévue. Il se redressa et alla transmettre la proposition aux deux femmes qui étaient restées près des montures.

— Ça ne serait pas une mauvaise idée, observa Judi, d'ici je pourrai rayonner à travers la campagne et les différents villages des environs. Pour moi c'est okay, et vous, Saba ?

L'adolescente, pâle et fatiguée, ne souleva pas l'ombre d'une protestation. David en fut soulagé.

Comme ils s'avançaient vers la maison, le chien se mit à aboyer et à bondir autour d'eux. La fillette le saisit par le cou pour le faire taire, mais elle n'était pas assez lourde pour

refréner les mouvements de l'animal. C'était une enfant fragile, aux cheveux blonds presque blancs, nou s en queue de cheval. Elle avait un visage rose, un peu lunaire, constellé de taches de son, et une grande bouche aux lèvres inexistantes. Elle portait une curieuse robe noire (peut-être une blouse d'écolière ?) et des socquettes blanches maculées d'herbes écrasées.

— Il n'est pas m chant, dit-elle d'une voix d timbr e, mais il n'a pas l'habitude de voir des gens... Et puis il n'aime pas être à l'attache.

David trouva qu'elle avait prononcé cette dernière phrase avec une étrange animosité.

— Entrez ! leur cria Jean-Pierre du fond de sa tranchée, il faut que je replie ce parachute. Nathalie va s'occuper de vous ! Soyez les bienvenus !

— Suffit, Cedric ! aboya la petite fille en frappant le chien d'un revers de la main.

David eut l'impression qu'elle avait failli dire : « Suffit, papa ! » et cette interférence le mit mal à l'aise. Il lutta une bonne minute pour effacer cette impression détestable. Le chien s'était calmé. Nathalie saisit le câble qui pendait à la ceinture de sa robe et fit la révérence.

— C'est ma queue de souris, expliqua-t-elle dans un sourire froid, je l'appelle comme ça. Mais ça pourrait être aussi un fil d'araignée. La maison serait la toile, et moi le bébé-araignée en quête de mouches...

— En tout cas c'est une jolie ceinture, hasarda Saba conciliante.

— N'est-ce pas ? susurra Nathalie. Vous avez vu la boucle ? Elle ferme à clef... C'est une petite serrure. Papa a tout le temps peur que je l'enlève pour aller courir dans les bois. Il garde la clef autour de son cou, comme dans les contes de fées... Mais un jour quelqu'un m'apportera une miche de pain avec une lime à l'intérieur, et je couperai la queue de la souris.

Elle leur fit signe de monter les marches du perron, accompagnant son invite d'un geste du bras plein d'affectation outr e.

— Oui, continua-t-elle rêveusement, un pain avec une lime. Ou plutôt une brioche. Comme ça, je ne m'évaderai qu'après le petit déjeuner...

— Elle est un peu bizarre, non ? souffla Saba à l'oreille de David.

Le jeune homme ne répondit pas. Le hall était vaste, tout en marbre, et à vrai dire assez beau. Mais les trois treuils automatiques boulonnés au milieu des colonnades gâchaient totalement l'harmonie de cet agencement.

## CHAPITRE VII

La maison était vaste, emplie de meubles lourds dont on avait vissé les pieds au plancher. David découvrit très vite qu'aucune chaise, qu'aucun objet ne jouissait de la moindre liberté. Les tiroirs étaient fermés à clef, les livres emprisonnés dans des bibliothèques à grillage. Loquets et serrures faisaient la loi, régnaient en despotes. Les assiettes avaient été conçues de manière à pouvoir être vissées sur la table de la salle à manger. Les sièges entourant cette même table avaient été munis de ceintures de sécurité du type baudrier à enrouleur. Le dessus des meubles était nu, aucun des objets qu'on a l'habitude de voir traîner dans un appartement n'en occupait la surface. Le jeune homme eut beau chercher, il ne dénicha aucun livre, aucune tasse, aucune paire de chaussures abandonnée sur le tapis. Rien. Il fut peu à peu gagné par l'impression d'être en train de visiter un logement témoin, une suite de pièces inhabitées où l'homme n'a encore laissé aucune empreinte. La présence de la fillette lui avait laissé espérer un joyeux désordre mêlant jouets et poupées en un champ de bataille sympathique, il ne vit que des coffres aux loquets tirés, des armoires closes et fixées aux cloisons par d'énormes clous de charpentier.

— On ne peut rien laisser sorti, expliqua Jean-Pierre, la maison est exactement comme un bateau que la tempête peut surprendre d'un instant à l'autre. Si l'on ne verrouille pas chaque porte, chaque placard, les secousses feront vomir aux meubles tout leur contenu. En quelques minutes vous vous retrouverez lapidé par des centaines de livres, de tasses, de chaussures. Les assiettes jailliront des bahuts, éclateront, se changeant en autant d'éclats coupants susceptibles de vous trancher la gorge. Une maison prise dans la tourmente devient un gigantesque shaker, tout se met soudain à y vivre d'une vie propre. La fourchette et le couteau oubliés sur la table de la

cuisine fileront à travers la pièce pour se planter dans votre poitrine si vous n'y prenez pas garde ! Ici tout est cadenassé. Les portes des placards sont blindées et munies de serrures à toute épreuve. Il n'y a pas moyen de faire autrement. Je vous demanderai de respecter scrupuleusement cette consigne. Le désordre peut vite devenir avalanche !

Et il avait plusieurs fois répété « avalanche » entre ses dents, comme pour mieux se persuader du danger. Quand Nathalie avait conduit les voyageurs à leur chambre respective, David avait constaté avec une réelle stupeur que les lits étaient munis de sangles de cuir à la hauteur de la poitrine, de la taille et des chevilles. Ces robustes lanières conféraient aux couches un détestable aspect de tables de tortures.

— En cas de choc, avait chantoné la fillette, pour éviter que vous n'alliez vous écraser sur le mur d'en face. L'ennui c'est qu'à force d'attendre les chocs on vit toujours ficelé.

Puis sautant du coq à l'âne, elle avait lancé :

— Vous savez que papa a noyé des enclumes dans le béton des murs ? Des dizaines d'enclumes pour alourdir la maison... Un jour, avec toutes ces secousses l'une d'elles finira bien par traverser une cloison et nous écraser la tête... Vous ne croyez pas ?

David ne sut que répondre. Le doberman qui trottinait sur ses talons l'agaçait. Il avait horreur de sentir le souffle chaud du chien sur ses chevilles.

Un peu plus tard, pendant le repas, Jean-Pierre (qui était toujours torse nu sous sa salopette) se laissa aller à expliquer le fondement de ses théories.

— Je viens d'une communauté où l'on prônait l'alourdissement, fit-il en ricanant. On prenait un immeuble de vingt étages, on coulait du ciment dans les quinze premiers et on s'entassait dans les cinq derniers. Après ça on était persuadé d'avoir des racines solides, de jouir d'une base à l'équilibre parfait. Quand on sortait on portait des semelles de plomb. Vous savez, ces semelles qu'utilisent les culturistes pour se muscler les jambes ? Sur les épaules on se ficelait des sacs à dos remplis de pierres. Cinquante kilos comme les marines à l'entraînement ! Vous devinez ce qui est arrivé ? Un jour la

trombe est passée... Elle a aspiré les cinq derniers étages de l'immeuble plombé sans toucher aux racines, et tous les habitants avec. Tous, sauf moi. Un vrai miracle ! Ce jour-là j'ai compris que l'immobilité ne payait pas. C'est à partir de ce moment que j'ai imaginé la stratégie du roseau : plier, suivre le mouvement en traînant les pieds. Ne pas heurter la trombe de front mais jouer avec elle, l'épuiser ! Attendre le moment où elle faiblit pour décrocher...

Quand David quitta la table, un peu ivre, Jean-Pierre se pencha vers sa fille et l'embrassa sur la joue en lui murmurant :

— Allez Nathalie, il est tard, il faut dormir. Va te coucher, papa ira t'attacher sur ton lit...

Dans sa chambre le jeune homme retrouva la curieuse couche munie de lanières qu'il avait entr'aperçue à son arrivée, et cet attirail rébarbatif lui rappela plus que jamais les tables de vivisection des laboratoires de recherche. Conforté dans sa répulsion par les brumes de l'ivresse, il se coucha sur le sol et s'endormit aussitôt.

Le lendemain il se réveilla à une heure avancée de la matinée. S'approchant de la fenêtre grillagée, il tenta de découvrir la campagne, mais les barreaux entrecroisés qui défendaient l'ouverture lui donnèrent l'impression d'observer le paysage à travers un masque d'escrimeur géant. Le ciel était gris clair, uniforme. Derrière la forêt, entre deux échappées de brume, on devinait une surface plate et brillante. Il se demanda s'il s'agissait d'une nouvelle plaine de fer ou tout simplement d'une étendue d'eau. Nathalie et le chien jouaient mollement en bas du perron, comme si le câble d'acier qui leur ceignait respectivement la taille et le cou brisait en eux tout élan vital.

David se lava sommairement dans un petit cabinet de toilette. Il se méfiait de l'eau recyclée. Cette mystérieuse chimie par laquelle sa propre urine revenait sur la table du repas sous forme d'une carafe d'eau « pure » ne l'enthousiasmait qu'à demi.

La maison vide lui parut lourde et crispée. La légère inclinaison du parquet rendait l'escalade des couloirs difficile et douloureuse pour les mollets. Dans le hall il contourna les trois treuils trônant sur les dalles de marbre et fit attention de ne pas

se prendre les pieds dans les sinuosités des câbles déroulés. Le chien dressa les oreilles à son approche. Nathalie fit semblant de ne pas l'avoir entendu. Un peu plus loin, Jean-Pierre (entravé, lui aussi) inspectait le revêtement métallique de l'étrave à l'aide d'un petit marteau dont il frappait les plaques boulonnées. Il agissait avec tant de minutie et de doigté qu'il ressemblait plus à un musicien jouant du xylophone qu'à un chef de gare tapant sur les roues d'une locomotive. David fixa la nuque de la fillette.

— Tu ne t'amuses pas ? dit-il bêtement.

— Non, fit-elle d'une voix lointaine, je goûte le vent. Je tends la langue comme un caméléon, j'attends une minute et quand je la rentre, elle est salée.

— Salée ?

— Oui, à cause de la mer derrière les collines.

— Tu ne joues pas à l'araignée aujourd'hui ?

— Non, je suis prisonnière de la pieuvre. La maison est la pieuvre. Une pieuvre géante à trois tentacules.

David s'assit sur la dernière marche du perron. Au centre de la plaine les tortues dormaient, gros cailloux sans pattes ni tête.

— Vous avez remarqué que la maison est une prison ? souffla Nathalie en tirant consciencieusement sur ses socquettes. Les cellules s'appellent placards, tiroirs, bahuts. Tous les objets sont prisonniers. Papa possède toutes les clefs, c'est lui le geôlier en chef. Il n'autorise que de courtes promenades. Les fourchettes, les assiettes ne sont libérées que le temps du repas. Après, sitôt lavées : clic ! clac ! La cellule se referme. La maison a tant de trous de serrure qu'on dirait un morceau de gruyère. Cedric et moi, nous sommes là-dedans comme des bagnards de bande dessinée. Ce n'est pas un boulet qu'on nous a attaché au pied mais un immeuble. Je voudrais...

— Oui ?

— Je voudrais monter une fois sur le dos des chevaux à sabots aimantés qui courent sur la plaine de fer. Je voudrais qu'un complice me fasse parvenir une lime... Je scieraient les attaches du parachute et, à la prochaine tempête, la maison filerait droit dans la mer... Mais papa enferme tous ses outils dans un coffre-fort. Il sait que Cedric et moi détestons être

tenus en laisse. La niche est trop lourde pour que nous puissions la tramer derrière nous. Parfois Cedric devient fou, il s'arc-boute et tire, tire, jusqu'à en avoir le cou en sang... Un jour il perdra la tête et nous dévorera, papa et moi. Les chiens qu'on laisse à l'attache finissent toujours par se retourner contre leurs maîtres. Je le sais, je l'ai lu dans un livre. Un livre que papa tient prisonnier dans sa bibliothèque à grillage.

David toussota. Il n'aimait pas du tout le tour que prenait la conversation. Il chercha Judi et Saba du regard.

— Elles sont parties, lança Nathalie lisant dans ses pensées. La brune qui a des muscles comme Superman est allée du côté du village. La petite maigre, rose comme un bonbon, a pris la direction de la mer.

Elle se tut, parut réfléchir intensément puis murmura :

— Il faudrait que j'invente une ruse.

— Une ruse ?

— Oui, pour me défaire de l'étreinte de la pieuvre ! Par exemple si j'étais enceinte mon ventre gonflerait, alors papa ne pourrait plus boucler la ceinture autour de ma taille. Il faudrait que quelqu'un me fasse un enfant... Ça c'est une bonne idée. Je dirais : « Papa, tu es fou ! Pas la ceinture ! Elle va étrangler le bébé. » Vous ne voulez pas me faire un enfant ? Ça ne doit pas être très long, non ?

David s'étrangla en rougissant. Les yeux verts de Nathalie le transperçaient. Quelle était la part du jeu dans cette proposition ? Tout de suite après elle baissa le nez et secoua négativement la tête.

— Non, soupira-t-elle, découragée, ça ne marcherait pas. Papa est malin, il jetterait la ceinture pour me mettre un collier, comme celui de Cedric... Il me faudrait un rat apprivoisé. Je le cacherais dans mon lit ou dans la poche de mon tablier, et je lui dirais : « Ronge, petit ! Ronge le câble du treuil ! » Mais Cedric n'aime pas les rats. Il le tuerait d'un coup de dents sans savoir ce qu'il fait. Non, il n'y a pas de solution. Vous et les filles vous voyagez sans arrêt, hein ? Comment ça se passe, racontez-moi ?

David haussa les épaules.

— Je ne sais pas, commença-t-il. Un voyage c'est une suite d'incohérences, c'est le chaos. Des choses viennent qu'on

n'attendait pas. Des choses imprévisibles. Il ne doit pas y avoir de lien, de fil conducteur... d'unité. L'unité, c'est une invention de romancier, dans la vie il n'y a que zigzags et bifurcations, le voyage c'est ça. On rencontre des gens, on s'égare, on se perd, on revient sur ses pas. En fait on ne sait pas où l'on va, et on ne veut aller nulle part. On suit les accidents de terrain. Le voyage c'est une suite de portes qu'on ouvre, derrière il y a chaque fois quelque chose de différent. Quelque chose qui vient en rupture... qui casse la trajectoire amorcée et provoque un ricochet. Un vrai voyage c'est ça, il n'y a pas de rails invisibles, de voie ferrée fantôme. Ce sont des cartes à jouer qu'on tire au hasard, souvent elles ne correspondent à aucun arrangement connu. Ce sont des morceaux de carton, isolés, parfaitement étanches. Et c'est bien ainsi. Le voyage aboutit toujours à la conscience du morcellement, de l'étanchéité. On croit qu'on va ramasser une à une les pièces d'un puzzle, mais on découvre toujours à la fin que les morceaux ne s'emboîtent pas les uns dans les autres, et qu'ils n'entretiennent aucune parenté. On n'a fait que rebondir au hasard, même si l'on a voulu se donner l'illusion d'autre chose... Mais c'est justement ça qui est important. Si l'on découvre une unité derrière tout cela, c'est que tout est raté... Artificiel. Il ne doit pas y avoir de squelette, le voyage est une méduse. Lorsqu'elle s'est décomposée, il ne reste rien... Pas d'ossature... Le néant.

Nathalie avait mouillé son index et dessinait dans la poussière maculant son genou droit.

— La maison voyage, dit-elle rêveusement. Elle voyage et nous restons immobiles, prisonniers des câbles. Nous sommes comme les passagers d'un avion : le monde entier défile sous l'appareil, mais eux sont condamnés à rester rivés dans leur fauteuil, des crampes plein les reins...

David se redressa, provoquant un sursaut défensif du chien.

— Vous allez vous promener ? observa la fillette. Vous avez tort, vous allez vous durcir les pieds. Après ils seront pleins de corne et rugueux comme des sabots. Les miens servent si peu qu'on dirait de la peau de bébé. Un jour, à force de si peu servir, ils vont se mettre à rapetisser. J'ai lu quelque part qu'un organe qui ne servait à rien finissait toujours par disparaître.

Le jeune homme eut un rire gêné. Le regard de Nathalie lui donnait mauvaise conscience. Le chien grondait sourdement. Jean-Pierre, lui, continuait à sonder les murs, traquant les lézardes. David en eut brusquement assez. La maison l'étouffait. Il eut envie d'espace, de forêts, de marches harassantes. Le délire chuchoté de Nathalie lui communiquait des bouffées claustrophobes. Il s'avança vers les tortues. Elles dormaient, rétractées, inébranlables.

« Qu'est-ce que je fais ici ? pensa-t-il. Rien ne justifie ce voyage. Santäl est inutilisable, aucun club de vacances ne pourra jamais s'y installer. Je le sais et pourtant je persévère, je m'obstine. Judi a un but, Saba aussi, moi je m'abandonne au vent. Je ricoche au hasard. J'ai attrapé la maladie du vent. C'est ça ! Je cours sans aller nulle part... Comme si l'important était de courir, et seulement de courir. Peut-être faudrait-il demander à Jean-Pierre d'installer un quatrième treuil à mon intention ? Santäl est la seule planète où chacun dépense une énergie folle pour rester à la même place, au milieu de tous ces gens je suis presque un hérétique, un malade. Mais peut-être Nathalie est-elle contagieuse ? »

## CHAPITRE VIII

La forêt était encerclée. La forêt livrait bataille de tous côtés. Assaillie par la terre et le ciel, il lui avait fallu apprendre à survivre. Ici, les hommes s'étaient faits les complices du vent. Armée fourmillante, ils soutenaient un combat obscur et tenace. La forêt les voyait grouiller comme des poux entre ses piliers d'écorce, entre ses pattes de bois dur. Ils attaquaient au ras du sol, tels ces soldats de jadis qui venaient au plus fort de la bataille trancher les jarrets des chevaux supportant le poids des chevaliers. Bête feuillue aux mille pieds, la forêt se sentait grignotée. Parfois elle aurait aimé pouvoir soulever l'une de ses jambes de chêne et s'en servir pour piétiner ses ennemis. Mais elle était enracinée, condamnée à l'immobilité, et cet enracinement était la condition même de sa survie.

Les hommes l'avaient bien compris. Porteurs de longues scies, ils ne se gênaient pas pour attaquer les troncs, les entamant profondément sans aller toutefois jusqu'à provoquer la chute des arbres. C'était un travail de sape, une besogne sournoise d'affaiblissement progressif. Les scies chantaient en mordant le bois. Les scies étaient autant de mâchoires longilignes et plates, armées de centaines de dents tranchantes et voraces. Elles rongeaient en crachant une salive de sciure blonde. Elles sabraient les troncs d'une seule entaille, balafrant l'aubier avec une science consommée, ne mordant jamais jusqu'au cœur. Le duel restait inégal, perdu d'avance.

David, lui, ne pouvait s'empêcher de détailler le manège de ces curieux bûcherons au travail toujours inachevé. Il les suivait à distance ces saboteurs sylvestres, ces vandales des sous-bois. On devinait dans leurs gestes une fébrilité inquiète. Une hâte qui fleurait la louche entreprise. Ils allaient et venaient sous le couvert, entamant tous les arbres mais n'en abattant jamais aucun. L'imagination de David se plaisait à les comparer à

d'étranges maquisards sciant les piles d'un pont gigantesque en prélude à une catastrophe méthodiquement organisée.

C'est au cours de l'une de ces errances qu'il remarqua la longueur inhabituelle des racines affleurant à la surface du sol. Chaque tronc semblait avoir développé un réseau hypertrophié de ramifications souterraines. Comme ces icebergs dont la partie immergée est dix fois plus importante que celle qui se dresse au-dessus des vagues ; les arbres avaient plus de racines que de branches ! Un fouillis de tentacules d'écorce noueuse les ancrant au sol, tressant un véritable entrelacs de liens végétaux. Pour résister aux secousses des tornades, aux déracinements, les chênes avaient planté leurs griffes en terre. De leur base rayonnait une toile d'araignée courant aux quatre points cardinaux. Se chevauchant les unes les autres, les racines des arbres mutants avaient fini par se nouer en un filet souterrain aux entrecroisements inextricables. Des maillons prodigieux jaillissaient des touffes d'herbe, étreintes d'écorces plus savantes que le plus compliqué des nœuds marins.

La forêt s'était adaptée aux tempêtes, lasse de voir ses arbres arrachés les uns après les autres comme de vulgaires légumes, elle avait développé une riposte invisible, jeté ses amarres au sein de l'humus, opposé à l'aspiration des vents un socle inébranlable. Un piédestal géant.

Cela ne semblait pas plaire aux hommes. La résistance des bois faussait leurs plans. Voilà pourquoi ils s'appliquaient à saboter les troncs jour après jour, annulant en quelques coups de scie le patient travail des racines.

Un après-midi, n'en pouvant plus de perplexité, David profita d'une pause des bûcherons pour solliciter des explications. On le regarda d'abord de travers, les visages se firent ironiques puis rapidement dédaigneux. Un vieil homme se décida enfin à prendre la parole :

— C'est une forêt prédécoupée, grommela-t-il en une bouillie de mots grumeleux à peine articulés. Vous savez ? Comme ces ampoules de médicament prélimées... Il suffit d'une pression du pouce pour que leurs pointes cassent. Nous sommes les auxiliaires du vent. Nous lui facilitons la besogne. Grâce à nous, les racines géantes ne constituent plus une protection

suffisante, les troncs cassent au-dessus du sol et s'envolent avec la trombe. Mais il faut sans cesse recommencer car la sève suture les blessures des coups de scie. Les entailles se referment au bout de quelques jours et les troncs redeviennent comme neufs.

— Vous voulez que la forêt soit emportée, dévastée par la trombe ? s'étonna David. C'est ça ?

— Bien sûr, s'esclaffa le vieillard, et le plus vite possible ! Tout ce qui entre dans la bouche du volcan réchauffe le ventre de Santäl. Nous ne sommes pas de simples bûcherons mais les prêtres d'une confrérie pyrophile.

— Pyrophile ?

— Si vous préférez, disons que nous sommes partisans d'accélérer le réchauffement de Santäl en favorisant son travail de nutrition. Lorsque la faim qui lui dévore l'estomac sera calmée, la bouche du volcan se fermera pour longtemps... Cela relève de la simple logique, non ?

— Pourquoi alors ne pas abattre tout simplement les arbres ?

— Parce que nous avons nos ennemis. Il est inutile de signaler notre présence de manière trop appuyée. Et puis la trombe peut très bien ne jamais passer par ici, dans ce cas nous aurions déboisé pour rien. Mieux vaut laisser une chance de survie à la forêt, c'est plus équitable. Comme je vous l'ai dit, les entailles cicatrisent très bien...

Sur ces mots il donna le signal du départ et le petit groupe se remit en marche, remorquant ses lames dentées et ses cognées. David resta seul, criblé de points d'interrogation.

Le soir même il eut beaucoup de mal à obtenir de Judi qu'elle l'éclaire sur cette curieuse croyance.

— C'est une idée très répandue, dit-elle avec une certaine lassitude. Beaucoup de gens pensent que Santäl se refroidit de l'intérieur. Que le feu central qui brûle au cœur de la planète s'éteint doucement comme une chaudière dont le combustible s'épuise. Depuis plusieurs années la température ne cesse de chuter, les étés sont inexistants. On ne connaît plus la canicule, le ciel est perpétuellement gris. Des sectes diverses ont commencé à prétendre que la planète « mourait de l'intérieur », que dans son ventre ne brasillaient plus que des brandons noyés

dans un océan de cendres. À la même époque sont apparus ces étranges phénomènes d'aspiration. On a dit que ce souffle, ces véritables trous d'air émanaient du grand volcan du désert de verre, que le cratère était la bouche de Santäl, et que cette gueule béante aspirait littéralement tout ce qui se trouvait à la surface de la planète pour fournir du combustible au noyau à demi éteint. En résumé, disons que Santäl se dévore elle-même pour ranimer son feu central ! Tout ce que les courants aériens précipitent dans le cratère va nourrir le foyer qui couve sous les différentes couches de l'écorce santälienne. Certains sectateurs comme ces prêtres-bûcherons préconisent une activation radicale du brasier. Ils sont prêts à tout brûler pour remplir la chaudière. C'est pourquoi ils se font complices du vent et se réjouissent du déboisement accéléré de la région.

Mais déjà David n'écoutait plus. Un flot d'images le submergeait. Il voyait un homme affamé se dévorant les deux mains pour survivre. Il voyait un train lancé à pleine vitesse sur une voie ferrée interminable. Le charbon venait à manquer, alors – sans même ralentir – on démantelait les wagons pour les brûler dans le ventre de la locomotive... Il voyait...

Santäl inventait l'auto-anthropophagie ! Elle créait des forêts puis les engloutissait pour stimuler son métabolisme basai défaillant. Le volcan palpitait, grosse bouche de poisson aux lèvres goulues. Il happait l'air, faisant le vide autour de lui. Ses spasmes perturbaient l'atmosphère, occasionnaient des dépressions. Des masses chaudes et froides s'entrechoquaient, des couloirs s'ouvraient çà et là, véritables puits d'aspiration. Des cyclones nourriciers s'en allaient faire le marché à la surface de la planète ! Les vents chassaient, rabattant vers la gueule du volcan un gibier pêle-mêle aux propriétés essentiellement combustibles. Le cratère déglutissait à la hâte. Ses proies riches en carbone dégringolaient le long d'un œsophage-cheminée galvanisé à la lave refroidie. Au bout de la chute il y avait le four, la chaudière sphérique du centre planétaire. Le noyau d'ordinaire en fusion, grosse orange de lave liquide à la mousse incandescente. Mais ici rien de tout cela, plutôt un ventre froid, croûteux, un vieux fourneau noirci tapissé de cendres argentées où brillent encore quelques braises clignotantes. Les forêts,

cueillies ici ou là, entassaient leurs bûchettes centaines dans ce poêle endormi. Alors les flammes crépitaient à nouveau, jetaient des étincelles, le feu léchait les parois du four, les parois du monde, et les glaces des pôles reculaient de quinze centimètres...

Le volcan rotait quelques nuages de contentement, les peuples de Santäl avaient à nouveau chaud aux pieds. La bonne chaleur montait à travers les différentes couches de l'écorce, activant les échanges chimiques de l'humus, favorisant l'évaporation des mers et les précipitations. D'autres champs dressaient leurs épis, d'autres arbres déployaient leurs ramures... Jusqu'à la prochaine fois, jusqu'à ce que la lumière baisse encore au cœur de la planète, jusqu'à ce que les flammes se fassent lumignons et la cendre plus épaisse... plus grise.

Cette géologie poétique ravissait le jeune homme.

Un soir, au cours du repas, Jean-Pierre entreprit de développer les principaux théorèmes régissant la maladie de Santäl.

— Souvenez-vous des paroles de la Bible, attaqua-t-il en levant sa fourchette, il est dit aux versets 15 et 16 du chapitre 3 de l'Apocalypse : « Je connais tes œuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant, puisses-tu être froid ou bouillant. Ainsi parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche... » Santäl est très précisément une planète qui tiédit, c'est pour cette raison que certains la considèrent comme maudite. La tiédeur du noyau, c'est le symptôme même de l'état d'impureté. Seuls les extrêmes peuvent être admis. Le cœur de Santäl doit redevenir brûlant ou bien s'éteindre définitivement. La planète doit renaître ou mourir, mais en aucun cas s'obstiner dans la tiédeur. Si beaucoup tentent de se préserver de l'aspiration, quelques-uns la favorisent au contraire, tels les moines-bûcherons qui sapent la forêt. Pour ma part je ne crois pas que l'affaire se résume à un simple problème de chaleur. Le ventre de Santäl n'est pas seulement une chaudière qu'il s'agit de ranimer au moyen de quelques pelletées de combustible. Non. Le volcan est la grande bouche menant au melting-pot central. Le ventre de Santäl n'est pas un banal four crématoire

mais un creuset alchimique où s'élabore quelque chose de nouveau... Personne n'a encore véritablement réalisé ce qui se passe autour de nous. La terre, mécontente de ses créations, est tout simplement en train de les effacer ! Elle gomme tout ce qui se trouve à sa surface pour recommencer autre chose !

« Imaginez un enfant façonnant des animaux et des personnages avec de la pâte à modeler. Soudain il prend du recul, considère son œuvre et la juge laide, alors il écrase toutes les figurines, les amalgame en une seule et même boule qu'il roule sous sa paume. Santäl n'agit pas différemment ! Elle récupère au moyen du souffle tout ce qu'elle avait distribué ! Elle aspirera tout : hommes, forêts, océans, animaux, entassant un monde dans sa poche ventrale, dans son creuset. Ce creuset n'est pas un foyer à demi éteint, c'est une matrice, une caverne énorme conçue pour une gestation titanesque ! Une chose neuve s'y forme déjà... *Quelque chose qui dort sous la cendre !* Quelque chose qui s'alimente du feu central, qui se chauffe à la lave de cette couveuse démentielle.

« Oui, Santäl est en train de fabriquer une nouvelle humanité, d'élaborer de nouvelles races, et cette tâche réclame toute son énergie. Désormais elle économisera de plus en plus sa chaleur, la concentrant sur sa couvée. Elle se moque de ce qui peut se passer en surface. Elle agit comme un alchimiste qui brûle ses meubles, ses parquets, pour alimenter le foyer qui fait bouillonner ses cornues, et tant pis si sa femme et ses enfants meurent de froid ! En ce moment même c'est le futur qui bourgeonne au sein de ce volcan. Le futur de Santäl... Personne ne l'a compris. Nous sommes périmés, archaïques, désuets, frappés d'adolescence ! Déjà Santäl cuisine une autre genèse. Le futur c'est ce qui dort en ce moment sous la cendre et les braises. Ce qui mijote, fermente. Ce ragoût de cellules qui s'accouplent en dehors des habituelles lois biologiques.

« La tiédeur de ce monde n'est qu'apparente, nous avons tort de la vomir car, en définitive, c'est Santäl qui vomira par la bouche du volcan une nouvelle création destinée à nous remplacer. Rappelez-vous les paroles de l'Écriture. Le chapitre 6 de l'Apocalypse au verset 17 : « Car le grand jour de sa colère est venu et qui peut subsister ? » Et ces mots, encore, du verset 12 :

« Je regardai quand il ouvrit le sixième sceau ; et il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang. » Quant au verset 14, il ne peut être plus explicite : « Le ciel se retira comme un livre qu'on roule ; et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leurs places. » Santäl va nous gommer, nous, nos villes, nos terres. Elle va broyer les hommes, les hacher, concasser les montagnes. Tout sera *remué de sa place* ! Une civilisation, une humanité va se retirer comme un livre qu'on ferme – l'histoire lue – et qui appartient désormais au passé...

« Nous sommes le passé ! Notre présent refuse l'évidence des phénomènes. L'aspiration est un coup d'éponge au tableau noir. Si nous n'étions pas si lâches, nous devrions courir sur l'heure nous jeter dans la gueule du volcan ! En nous cramponnant nous retardons l'évolution d'une planète. Nous sommes des criminels, des dinosaures qui refusent d'admettre que leur tour de manège est fini. Nous falsifions le processus évolutif en nous racontant des fables, des contes à dormir debout au sujet de chaudières qui s'éteignent ! Si nous voulons participer à l'élaboration du futur, payons l'impôt de nos vies, jetons nos masses cellulaires dans le creuset de Santäl ! Ce ventre a besoin de matière première. Il faut passer la main, casser nos tirelires d'A.D.N., se dissoudre dans la soupe qui bouillonne au fond de la grande marmite du magma...

Il s'interrompit, haletant. Des perles de sueur roulaient sur son front, crevaient dans ses sourcils. Autour de la table un grand silence avait figé les gestes et les visages. Seule Nathalie continuait à manger, les yeux morts et la bouche avide.

— Mais nous sommes lâches, répéta Jean-Pierre ; si lâches...

Il paraissait au bord de la syncope tel un médium au sortir d'une transe. David était troublé. De jour en jour la maladie de Santäl devenait plus subtile. D'ailleurs s'agissait-il vraiment d'une maladie ? Le portrait brossé par Jean-Pierre le séduisait. Couvereuse sournoise, la planète économisait sa chaleur. Noyau de feu recroquevillé sur un fœtus inidentifiable, elle était enceinte du futur et cachait sa grossesse sous le masque d'un refroidissement généralisé...

Le jeune homme rêva un instant sur l'imagerie somptueuse qu'un tel mythe aurait pu faire naître entre les mains d'habiles enlumineurs. Santäl enceinte d'elle-même ! L'hypothèse (le dogme ?) naviguait entre le sublime et le grotesque. David imaginait une mère, déçue par son rejeton à peine né, et s'appliquant à réintroduire le bébé dans son sexe encore dilaté et sanglant en vue d'une révision générale. Mais un autre théorème excitait sa réflexion : Santäl était à la fois la mort et la vie. Le passé et le futur. Non pas la résurrection mais la transformation, la transmutation d'une ébauche en œuvre achevée...

Santäl n'était pas une carcasse refroidie, Santäl était un œuf...

Un œuf couvé par la lave de mille volcans.

## CHAPITRE IX

Saba prit la direction de la mer. Dans son esprit la notion de plage restait associée à celle d'ensoleillement, de lumière, de brûlure. Le ciel continuellement gris la désespérait. Elle avait moins peur du vent que de cette avarice du soleil qui allait la condamner à poursuivre le voyage jusqu'à son terme. Elle ne voulait voler que des miettes de futur, grappiller quelques oracles et rentrer au plus vite. Or, depuis un moment elle détectait chez ses compagnons de course d'étranges changements. Judi s'obstinait à tenter de vendre ses produits « obésifiants » alors qu'on ne croisait plus aucun Pesant.

« — Je dois faire de nouveaux adeptes, déclarait-elle, il me faut étendre le marché, trouver des débouchés dans les autres cercles. Il n'y a que de cette façon que l'opération peut devenir rentable. Je ne commencerai à gagner de l'argent qu'au moment où l'on se convertira en masse à l'obésité. »

Elle arpentait la campagne tout le jour durant, tenant des conférences sur les places des villages, prêchant les avantages de sa méthode, invitant les masses à profiter de la chance qui leur était offerte de tripler leur poids en quelques semaines. Généralement elle revenait bredouille. Pourtant on ne décelait chez elle aucun signe de découragement.

« — J'aurais plus de chance un peu plus loin ! » soupirait-elle avec philosophie.

*Un peu plus loin...* Saba en était à se demander si la vente des ampoules miraculeuses, l'extension du marché, ne constituaient pas en fait un simple alibi, une fausse bonne raison pour poursuivre le voyage.

David, lui, ne prenait aucune note, aucune photo. Progressivement il avait cessé de rédiger les rapports journaliers auxquels il s'astreignait au début de la course. Il déambulait, l'air un peu hagard, comme sous l'emprise d'une

force inconnue. On sentait chez lui un émerveillement trouble pour les maléfices de Santäl. La planète convulsionnaire le fascinait beaucoup trop. Il était passé de la banale curiosité à une sorte d'avidité inquiétante. Le paradoxe de ce monde qui s'autodétruisait pour survivre avait éveillé en lui des résonances symboliques dont l'écho lui faisait perdre le sens des réalités. Saba devinait chez chacun de ses compagnons de route un besoin obscur de remonter à la source des turbulences, à la bouche du chaos. Rien ne les y contraignait, ils subissaient passivement l'aimantation maligne du volcan, oubliant les dangers, comme des gosses qui, chaque jour, se rapprochent un peu plus du gouffre dont on leur a interdit les abords. Ils inventeraient les meilleurs prétextes pour continuer le voyage, elle le savait. Par moments elle avait envie de leur crier : « Mais faites demi-tour ! Pourquoi prenez-vous tous ces risques ? Rien ne vous oblige à poursuivre ! Tournez les talons tant que vous en êtes encore capables. Si j'étais à votre place... »

Eh oui, c'était là le paradoxe ! Elle, qui n'avait aucune envie de se risquer dans les parages du cratère, se voyait contrainte d'avancer, de grignoter chaque jour un peu plus sa marge de sécurité.

Elle se jura que si elle parvenait à bronzer un tant soit peu elle rebrousseait chemin sans tarder. C'était d'ailleurs dans ce but qu'elle se rendait à la plage.

La route descendait en pente vive. La lande sablonneuse s'achevait au bord des vagues en un croissant gris. Plus loin, sur la mer, on distinguait une flottille de grosses barges chargées de caillasses qui déversaient dans les flots des tonnes de pierres broyées. À la buvette où elle s'était un moment arrêtée, la jeune fille avait appris qu'il s'agissait d'une secte de « colmateurs ». Leur enseignement avait pour but d'attirer l'attention du public sur les risques que les failles sillonnant le fond de l'océan faisaient courir au feu central déjà défaillant.

« — Ils disent que l'eau de mer va s'engouffrer dans les lézardes et descendre jusqu'au noyau, avait marmonné le serveur. D'après eux, les infiltrations vont s'insinuer au centre de la terre et étouffer ce qui reste du magma. Comme on jette un seau d'eau sur un feu de camp. Pour empêcher ça ils bouchent

les failles de l'écorce en les remplissant de caillasse. Vous les verrez tout au long de la côte. Leurs bombardements ont fait fuir tout le poisson, mais peut-être qu'il y a du vrai dans ce qu'ils racontent ! »

Saba n'avait pas jugé utile de prendre parti. Elle songea que c'était encore là une image susceptible de séduire David : cette mer gouttant par les fissures de l'écorce sur le feu central bouillonnant des milliers de kilomètres plus bas. Comme une vulgaire baignoire dont les débordements ont traversé le plancher et inondé l'appartement du dessous !

Elle imagina le fond des océans, percé tel un évier, et elle étouffa un éclat de rire. Tout cela était idiot, et pourtant, sur Santäl, l'hypothèse la plus saugrenue prenait aussitôt un curieux fond de crédibilité. Si le premier mouvement était de hausser les épaules, on se mettait très vite à hésiter, à supputer... Santäl semblait capable des pires tours de passe-passe.

Elle quitta la gargote, un peu agacée par la crédulité des autochtones. Dans son sac brinquebalaient une serviette-éponge et deux flacons d'huile solaire « superbronzante ». Elle leva le nez vers les nuages. Quelques pâles rayons tombaient sur la mer, égayant cette immensité d'un gris désespérant. Les barges faisaient la navette, tombereaux de fer sans grâce vomissant des tonnes de pierrailles dans une salve d'éclaboussures. Saba choisit de ne pas leur accorder une minute d'attention.

C'est en posant le pied sur la plage qu'elle vit les moules gigantesques, un peu plus bas, dans les rochers. Chacune d'entre elles mesurait aisément deux mètres de long. Elles brillaient, noires et béantes, valves entrouvertes. La coquille supérieure relevée amenait à l'esprit l'image d'un couvercle de piano de concert ou encore celle d'un capot de voiture de course... « Les moules sont en panne », pensa un peu stupidement Saba. Elle s'avança, s'attendant presque à trouver un mécanicien à demi immergé sous la valve rebondie. Les coquillages avaient sécrété d'immenses filaments adhésifs qui serpentaient sur les rochers. Cette chevelure gluante rayonnait autour du pied comme un réseau de câbles d'acier. La colonie

comptait une cinquantaine de moules disséminées au long du rivage.

« On dirait des cercueils en attente de client », songea la jeune fille impressionnée. L'odeur de vase était terriblement forte et d'étranges gargouillis montaient des organes exposés sous la nacre des coquilles.

Saba risqua un œil... Cela ressemblait à des matelas de viscères palpitants. On entr'apercevait des couches successives, des replis, un véritable mille-feuille de muqueuses frangées de branchies. De l'eau stagnait dans la partie inférieure, saumâtre, trouble, chargée de débris divers. Saba s'écarta, dégoûtée. Pourtant la grosse coquille noire, luisante, lui plaisait. Elle continuait à penser « capot de voiture ».

Elle tendit la main, toucha la surface nervurée. C'était dur et froid. Comme du métal. Cela paraissait aussi solide qu'une porte de coffre-fort, pourtant il ne devait s'agir que du résultat d'une sécrétion calcaire recouvert de l'habituel vernis noir du périostracum.

Avançant le pied, elle posa le talon sur les filaments d'ancrage. Elle eut l'impression de buter sur un câble d'acier. C'était à croire que le mollusque filait une toile d'araignée inoxydable.

Interdite, elle choisit de s'éloigner. L'odeur de vase lui chavirait l'estomac. Elle remonta vers le milieu de la plage et se dévêtit, ne conservant sur elle qu'un minuscule cache-sexe. Après quoi elle s'enduisit largement d'huile solaire et s'allongea sur le dos.

Au bout de quelques minutes elle entendit des clapotis et des appels. Se redressant sur un coude elle vit un groupe d'hommes et de femmes entièrement nus qui avançaient entre les rochers, immergés jusqu'à mi-cuisses. Ils portaient des poissons piqués sur des perches ou des paniers de petits coquillages. Ils s'installèrent à l'écart sans s'occuper de Saba et ramassèrent du bois dans l'intention évidente de dresser un bivouac. Ils parlaient peu, se concentrant sur leurs gestes et ne bougeant qu'avec économie. La jeune fille compta trente personnes, vingt femmes et dix hommes d'âges mêlés. Certains très jeunes, d'autres très vieux. Ils vidèrent les poissons, les firent griller

pendant que les enfants rassemblaient les entrailles et allaient les jeter à l'intérieur des moules géantes, comme pour les nourrir...

À leur façon de procéder, on comprenait qu'il s'agissait là d'une tâche souvent répétée. En les regardant avec plus d'attention, Saba remarqua qu'ils portaient tous autour du cou un petit flacon de terre cuite retenu par un lacet de cuir. C'était leur seul ornement.

Ils se mirent à manger en prenant leur temps, mâchant longuement chaque bouchée comme des gens qui n'ont rien d'autre à faire.

Un peu plus tard ils se levèrent dans un ensemble parfait et se dirigèrent vers de grands rochers plats où ils prirent place, assis en tailleur, pour s'attaquer à une étrange besogne. Les plus jeunes, enfants et adolescents, allaient puiser sur la plage des kilos de petits galets gros comme l'ongle du pouce et les ramenaient aux adultes, après les avoir rapidement lavés de la vase qui les souillait. Ceux-ci les triaient, les répartissant par couleurs, et s'en servaient pour agencer de curieuses mosaïques faites d'une juxtaposition de cailloux et de gravillons que ne retenait entre eux aucun ciment. Des fresques aux arabesques très compliquées s'étiraient ainsi au long des roches. Saba estima que chacune d'elles représentait des dizaines d'heures de travail.

— La prochaine trombe les balaira, fit une voix fraîche derrière elle. C'est un art éphémère, un art de sursis, qui n'en est que plus beau.

Elle se retourna. Une jeune fille nue, à la peau décolorée par un trop long séjour dans l'eau, l'observait, les mains sur les hanches. Elle ne devait pas être beaucoup plus âgée que Saba, mais elle avait déjà des seins lourds et une abondante toison pubienne. Son visage était agréable, un peu épais, d'une beauté saine et campagnarde. Ses cheveux roux, poissés par le sel.

— Je suis Mytila, dit-elle en fixant la Cythonnienne, Mytila du clan des Parasites humains. Tu as entendu parler de nous ?

— Non. Je viens d'arriver sur Santäl.

— Tu regardais les moules, je t'ai vue. C'est la première fois que tu en approches de pareilles, non ?

Saba hochâ la tête.

— Tu sais à quoi elles servent ? demanda la fille. Non, bien sûr. Tu veux l'apprendre ?

Sans trop savoir pourquoi Saba hésita, puis acquiesça d'un mouvement de menton mal assuré.

— Viens ! ordonna son interlocutrice.

Et elle l'entraîna vers la plage, au pied d'une moule dont la taille accentuait l'allure de barque échouée.

Mytila caressa la coquille avec ce geste familier que les coureurs automobiles ont pour le capot de leur voiture. Ses doigts glissaient sur les grosses nervures brillantes, souvenirs des différents stades de la sécrétion.

— Ce n'est pas du simple calcaire, murmura-t-elle. Tu essaierais en vain de la briser avec une pierre ou une pioche. Les valves des moules géantes santaliennes sont aussi dures que le métal. Jadis les guerriers les utilisaient comme bouclier. L'énergie qui dort sous cette protection est fabuleuse. Les muscles qui commandent l'ouverture et la fermeture des coquilles déploient une force de cent vingt kilos au centimètre carré et peuvent rester tétanisés un mois durant sans courir le moindre risque de relâchement. Lorsqu'une moule se ferme, elle ne forme plus qu'un bloc indissociable. Un coffre-fort inviolable. Les filaments sécrétés par le pied résistent à toutes les agressions. Quand une trombe passe par ici elle soulève les bateaux, éparpille les maisons, aspire les poissons, mais ne parvient jamais à déloger un coquillage ! C'est ainsi. Jamais on n'a vu une moule santalienne céder à l'aspiration, quitter son rocher et s'envoler comme tant d'autres objets. Elles sont filles de la roche, sœurs jumelles des récifs. Le cyclone s'acharne sur elles sans parvenir à autre chose qu'à les faire tanguer comme de gros berceaux. La chevelure du byssus se moque des secousses. Ses racines sont plus tenaces que celles d'un arbre trois fois centenaire. Leur surface de rayonnement est telle que la force de traction s'annule en courant au long des ramifications.

Saba avança la main, suivit d'un doigt hésitant l'ovale bleuâtre de la coquille. La moule avait la pesanteur d'un sarcophage. On s'attendait presque à y découvrir des séries

d'hiéroglyphes, des cartouches de symboles sacrés. La moule n'était qu'un prolongement des rocs, une verrue de pierre noire à la surface des plaques de granit. On avait beaucoup de mal à imaginer qu'un fouillis d'organes vivait d'une existence léthargique au sein de cette conque à la peau de météore refroidi. Cela paraissait aussi invraisemblable que de trouver subitement dix mètres d'intestins dans le ventre d'un menhir éclaté.

— Elles sont indélogeables, renchérit Mytila. Elles nous ont sauvé la vie des dizaines de fois. Sans elles, les rafales nous auraient tous emportés depuis longtemps...

Saba fronça les sourcils. Elle avait la sensation d'avoir sauté un maillon dans l'énoncé du problème. Elle ne réussissait pas à établir un lien logique satisfaisant entre les divers points de l'hypothèse.

— Elles vous ont sauvé la vie ? répéta-t-elle bêtement.

— Mais oui, confirma Mytila. Nous restons toujours à proximité de la colonie, de manière à pouvoir rejoindre les coquillages dès que les anémomètres commencent à siffler. Quand la trombe arrive, il suffit de se glisser à l'intérieur de la moule et de frapper du talon et du poing sur les muscles de fermeture à l'arrière et à l'avant. Aussitôt les fibres se contractent, les valves se soudent. La coquille supérieure se rabat et se verrouille comme un cockpit d'avion. Tu es à l'abri, la tourmente peut labourer la plage, tu n'as plus rien à craindre.

Saba eut un hoquet d'épouvante.

— Tu veux dire que... que vous vous couchez à l'intérieur des coquillages ?

— Parfaitement. C'est mou, caoutchouteux, gorgé d'eau. On s'habitue très vite. Il fait noir, on est hors d'atteinte. On sait qu'on ne risque rien. C'est comme si on s'installait dans une armure vivante. L'air rentre par l'orifice de ventilation. Il suffit d'attendre et d'écouter.

— Et pour sortir ?

— C'est là le seul point délicat. Tant que la muqueuse détecte le poids d'un corps étranger, elle contracte ses muscles pour le retenir prisonnier et tenter de le digérer. Heureusement le mécanisme de digestion est très lent, les substances sécrétées

n'agissent qu'au ralenti, et il faut trois à quatre heures avant qu'elles n'entament la peau de la proie. Le problème vient des muscles. Ils peuvent rester contractés un mois durant sans redouter les crampes. Cela veut dire qu'il sera totalement impossible à l'occupant de la moule de forcer le « couvercle » pendant trente jours d'affilée.

— Il sera mort de faim et de soif bien avant ! observa Saba, frissonnante de dégoût.

— Non, rectifia Mytila, car il aura été digéré avant d'avoir eu le temps de souffrir de l'un de ces maux.

— *Digéré ?*

— Oui, digéré par la moule. Les sucs dissociateurs deviennent très actifs à partir de la sixième heure d'emprisonnement. L'épiderme avalé, ils s'attaquent très vite aux muscles de l'occupant. Mais il ne sert à rien de bâtir de pareils scénarios d'épouvante. La trombe ne dure jamais plus d'une heure. Il suffit de sortir dès que l'écho du souffle ne retentit plus sous la coquille, et le tour est joué.

— Sortir ? Mais tu viens de me dire...

— Que les muscles de fermeture s'opposaient à toute tentative d'effraction ? C'est vrai. Mais tu vois ce flacon ?

Elle avait touché la petite boule de terre cuite pendant à son cou.

— Il contient un produit très puissant dont il suffit d'asperger les fibres musculaires contrôlant les valves. La contraction cesse aussitôt, le muscle devient mou et l'on peut rabattre la coquille comme un simple couvercle... C'est le seul moyen de forcer le système de verrouillage des moules.

— Au cas... au cas où ça ne marcherait pas, hasarda Saba, est-ce qu'on peut tuer le coquillage... à coups de couteau, par exemple ?

Mytila crispa les lèvres comme à l'énoncé d'un épouvantable blasphème.

— Non ! trancha-t-elle. La chair des moules géantes est très dure. La lame glisse à sa surface comme sur la peau d'une pieuvre. Et de toute manière un imprudent qui aurait commis une fausse manœuvre (perdu ou brisé son flacon) préférerait se laisser digérer que de détruire l'un des abris du clan. Ces moules

sont plusieurs fois centenaires et il en reste très peu. Il est hors de question de les tuer. Nous ne survivons que par leur présence, seule leur hospitalité nous préserve des trombes aspirantes.

Elle haussa les épaules et conclut :

— En vérité les accidents sont très rares. Le produit est fiable. Tu veux essayer ?

Joignant le geste à la parole elle fit passer le collier de cuir par-dessus sa tête et posa le flacon de terre cuite dans la main de Saba. Celle-ci grelotta de répulsion. Elle voulut d'abord secouer négativement la tête mais quelque chose l'en empêcha. Une attirance étrange la poussait vers cet entrebâillement nacré où clapotait une salive épaisse.

— Essaye ! répéta l'adolescente dans son dos. Ça peut se révéler utile, tu sais ? Qui te dit qu'une trombe ne va pas balayer la plage dans une heure ? Quand l'anémomètre se mettra à siffler tu ne disposeras que de dix minutes pour te trouver un abri...

Saba noua machinalement la lanière de cuir autour de son poignet.

— Nous ne sommes qu'une trentaine et il y a cinquante moules disponibles, expliqua Mytila, nous sommes parfaitement en mesure d'accueillir des adeptes. Tu pourrais te joindre à nous ?

Mais Saba n'écoutait pas, le sarcophage vivant la fascinait. « Il faut que je parte ! songea-t-elle. Que je me mette à courir. Il faut... »

Au lieu de cela elle s'assit sur le pourtour de la coquille inférieure comme on pose une fesse au bord d'une baignoire. Une odeur puissante montait des replis organiques. Cela sentait l'iode, la vase, le sexe mal lavé.

— Allonge-toi et frappe les muscles avec ton poing et ton talon, fit Mytila avec l'assurance d'une monitrice sportive, ce sont ces deux grosses colonnes roses qui relient les coquilles entre elles comme des piliers. Quand tu voudras sortir il te suffira de les frictionner avec le produit.

Saba se sentait en état second, déchirée entre l'horreur et le ravissement. Prenant appui sur une fesse, elle leva les jambes,

se laissa glisser dans la caverne de nacre. Elle tomba sur une surface élastique et humide, aux replis tourmentés. Les muqueuses bouchonnaient dans son dos comme des draps chiffonnés. Ce n'était pas gluant, mais caoutchouteux, avec une consistance de chambre à air à demi dégonflée. Son arrivée provoqua des turbulences, des borborygmes. Sans même s'en rendre compte, elle heurta les troncs rosâtres des muscles obturateurs. Aussitôt la coquille supérieure s'abaissa, la plongeant dans l'obscurité.

Elle ne put retenir un cri d'angoisse et tendit les bras pour repousser ce couvercle de cercueil qui la condamnait à la nuit. Mais ses mains ne pouvaient s'opposer à la force prodigieuse des fibres musculaires du mollusque. Les coquilles se rejoignirent, s'emboîtant rigoureusement, ne laissant subsister qu'une série de petits orifices de ventilations destinés à la circulation de l'air, de l'eau et des déchets.

Maintenant elle était couchée dans une eau tiède et stagnante, comme au fond d'une baignoire mal vidée. Elle n'osait explorer cet habitacle, découvrir le relief du manteau, les branchies, le pied. Cela évoquait un amoncellement de grosses langues superposées, de la chair répartie en strates inégales. Cela palpitait, frissonnait au rythme d'échanges mystérieux. Des organes puisaient au sein de ce matelas pneumatique vivant. La moule enregistrait la présence d'un corps étranger, d'une proie capturée. Des mécanismes d'une extrême lenteur s'amorçaient.

Saba se redressa sur un coude, provoquant un concert de gargouillis, sa tête heurta la coquille et elle retomba étourdie. Les odeurs étaient encore plus vives, le confinement les exaltait, leur donnant une épaisseur sucrée. La jeune fille suffoqua puis se laissa gagner par une étrange torpeur. Les premières sécrétions digestives anesthésiaient ses terminaisons nerveuses, abolissant les limites de son corps. Elle baignait dans du chlorure d'éthyle, engourdie, l'épiderme somnolent. Toutes les parties immergées : nuque, dos, fesses, cuisses, mollets, avaient perdu la notion de contact. Elles ne reposaient plus sur rien. Abolies, elles flottaient dans l'espace. Saba dérivait, en lévitation. Ses doigts ne touchaient plus rien. L'anesthésie avait repoussé les limites du coquillage. C'était un univers clos et

infini. Un écrin où la peur de l'enfermement et celle des grands espaces se rejoignaient bizarrement. Le coquillage se fit matrice et Saba, obéissante, se recroquevilla en position fœtale. Elle était bien, bébé intouchable à l'abri d'un ventre de métal. Le monde pouvait marteler à la surface de la coquille, ses horreurs ricocheraient sur le beau capot bleu nuit du berceau blindé.

Elle ferma les yeux. La membrane élastique se moulait autour d'elle, épousant les formes de son corps, lui disant : « Je suis là... »

Elle somnola un moment, les oreilles pleines d'eau, la tête emplie de vibrations sourdes et lointaines. Elle oublia le volcan, les tatouages, le futur... *Elle se moquait de l'avenir*. Le sarcophage de nacre réduisait tout à un éternel présent. Les trémulations des muqueuses la berçaient. Elle était bien. Elle s'enfonça un peu plus dans le terrier d'organes, creusant sa place comme on fore son nid au creux des couvertures pour affronter la nuit.

*Et la nuit vint...*

Elle reprit soudain conscience, la peau parcourue de démangeaisons, voulut se redresser et s'assomma contre le plafond de nacre. Elle avait perdu la notion du temps.

Fébrilement, elle chercha le petit flacon, le déboucha à tâtons et en versa un peu au creux de sa paume. Ramassée dans l'obscurité, elle tâtonna pour trouver le muscle postérieur. Ses doigts gourds touchèrent enfin un nœud de fibres rétractées, dures comme la pierre. Elle y frotta sa paume et rampa pour répéter l'opération sur l'autre pilier. Quelques minutes s'écoulèrent, puis le jour se mit à filtrer sur le pourtour du coquillage. Les valves se séparaient comme deux paupières.

Un cri de soulagement fusa de l'extérieur. Enfin deux bras plongèrent dans l'entrebâillement et saisirent les chevilles de Saba. On la tirait dehors sans ménagements. Elle cligna des yeux, éblouie.

— Mais qu'est-ce que tu faisais ? haleta Mytila. Il y a deux heures que tu es là-dedans ! Regarde, tu as la peau irritée par les sucs gastriques ! Va vite te laver dans la mer sinon demain tu pèleras sur tout le corps.

Saba tituba jusqu'à la limite des vagues, se laissa tomber dans l'écume. Mytila l'avait suivie et la rinçait en l'éclaboussant à deux mains.

— Tu es folle ! criait-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu avais perdu la bouteille ?

— Non... Non. Je crois que je me suis endormie. Je ne sentais plus mon corps, je flottais.

— Ce sont les sucs gastriques. Ils anesthésient légèrement. Tu n'es pas habituée, j'aurais dû y penser. Tu m'as fait peur, j'ai cru que la moule allait te digérer complètement et ne se rouvrir que dans un mois pour cracher tes os...

Saba s'ébroua. L'eau était glacée mais elle la sentait à peine.

— Tu vas peler, diagnostiqua Mytila. C'est comme si on t'avait vaporisé un acide dilué sur la peau. Viens t'allonger.

Elle la soutint et l'aïda à s'étendre sur le sable sec.

— Je n'ai pas mal, constata la jeune Cythonnienne.

— Non, espérons que ce sera léger, que ça ne dépassera pas le stade du coup de soleil.

Saba retint un sourire de dérision. De curieuses associations se formaient dans sa tête : « Tatouages, futur, soleil », auxquelles répondaient en écho contradictoire : « Présent, nuit, coquillage... »

Elle les chassa d'un haussement d'épaules et voulut rendre le flacon.

— Non, fit Mytila, garde-le. J'en prendrai un autre dans la réserve au fond de la grotte. Tu as été initiée, maintenant si tu le veux tu peux profiter de la protection des moules. La seule véritable sur tout Santäl. Nous sommes une tribu de parasites mais nous veillons sur elles. Le niveau de la mer a beaucoup baissé, les marées ont moins d'ampleur. Sans nous les coquillages resteraient le plus souvent au sec, isolés, et mourraient. C'est nous qui les arrosons, les nourrissons, veillons à maintenir leur taux d'humidité. Les gens ont peur de nous, nous les dégoûtons. Il nous a fallu cesser tout commerce avec eux. Ils aimeraient bien détruire les moules, mais ce n'est pas possible. Les coquilles ne craignent ni les barres de fer ni les explosions, et à la moindre vibration trop appuyée, elles se verrouillent... Tu m'as étonnée, tu es la première étrangère à

accepter l'initiation. J'ai trouvé ça bizarre, et comme tu ne ressortais pas j'ai cru un instant que tu voulais te suicider. C'est idiot, hein ?

Saba battit des cils. Troublée. Elle ne parvenait pas à démêler ce qu'elle avait ressenti au cœur du coquillage, dans cette nuit foétale et salée. Un sentiment de bonheur et d'anéantissement parfaitement insolite. Quelque chose de puissant qui n'était pas exempt d'un certain parfum de destruction. Un plaisir pervers et cosmique qui la faisait trembler de façon rétrospective. Elle avait rencontré quelque chose au fond du cercueil de nacre... Quelque chose ou quelqu'un... *Peut-être sa propre image inversée. Sa face de nuit... Son vrai visage ?*

Elles passèrent le reste de la journée à regarder le manège des barges déversant leurs caillasses au large de la côte. L'orage couvait dans la tête de Saba.

Pressentant son angoisse, Mytila la força à se lever et l'emmena voir deux artistes de l'éphémère. L'un vaporisait sa peinture sur le sable, se servant de la plage comme d'une toile. Le second, grimpé sur une échelle, peignait des miniatures sur les feuilles d'un arbre.

Toutes ces œuvres seraient bien sûr emportées à la prochaine bourrasque.

— Elles n'en ont que plus de prix ! conclut Mytila avec une sombre joie.

## CHAPITRE X

Lorsque Saba quitta la plage, les anémomètres fredonnaient une chanson excessivement aiguë. Tout au long de la route du retour elle ne croisa que des gens affolés, sangle à la main, qui couraient pour s'amarrer à la plus proche borne d'ancrage. On se bousculait autour des poteaux de ciment, et il était visible que les anneaux surchargés céderaient à la première traction, mais la peur de la bourrasque ôtait toute intelligence aux plus réfléchis. La panique devenant contagieuse, l'adolescente pressa le pas. Irritée par les sucs digestifs de la moule, sa peau lui faisait mal. Son épiderme était déjà rouge, gonflé, et se marbrait de taches blanches quand on y posait les doigts. La chair elle-même avait perdu sa douceur satinée pour prendre une consistance écailleuse annonciatrice de desquamation. Malgré cela elle ne ralentit pas. L'air vibrait autour d'elle et la poussière de la route se soulevait en bouffées comme pour marquer le passage d'une troupe de chevaux fantômes. Dans peu de temps – c'était sûr – Santäl s'emplirait les poumons, tel un nageur qui va plonger, et cette aspiration ne laisserait rien subsister derrière elle.

Un instant Saba fut tentée de faire demi-tour, de rejoindre la tribu des parasites, mais elle lutta contre ce désir comme s'il recelait quelque chose de malsain.

Le ciel bouillonnait, brassant les nuages en crème grise. La bouillie des nuées cloquait, prenait l'aspect d'une soupe trop épaisse qui va bientôt déborder. Saba se mit à courir, dévalant le sentier menant à la plaine. Dans la forêt les bûcherons haletaient en prodiguant quelques derniers coups de scie. Des moines novices les suivaient, badigeonnant à la hâte les troncs prédécoupés au moyen d'un enduit empestant le phosphore. Ainsi les arbres scalpés par la tempête n'en seraient-ils que plus inflammables !

Elle leur tourna le dos et tituba en direction de la maison. David se tenait sur le seuil, guettant anxieusement les alentours. Lorsqu'il la repéra, il lui fit signe de se dépêcher. Elle essaya d'obéir, mais plier les genoux lui faisait de plus en plus mal.

— Nous étions inquiets ! dit le jeune homme en l'aidant à escalader les marches du perron. La tempête va éclater d'une minute à l'autre.

Haletante, Saba se laissa tomber sur les carreaux du hall. Elle vit que Jean-Pierre se précipitait pour verrouiller la porte et tirer les barres de sûreté. Nathalie se tenait assise sur l'un des treuils, Cedric à ses pieds. Judi se mordillait nerveusement l'ongle du pouce.

— Maintenant chacun va regagner sa chambre, ordonna Jean-Pierre sur le ton d'un capitaine qui préside à un naufrage, nous allons être terriblement secoués. Allongez-vous sur vos lits et sanglez-vous au plus juste. Surtout ne restez pas debout, dès que la maison va être aspirée nous serons comme au centre d'un shaker. Restez attachés quoi qu'il arrive si vous ne voulez pas être projetés sur le coin d'un meuble ou vous briser les reins en dévalant un escalier...

Puis il tira une clef de sa poche et débloqua la ceinture de cuir enchaînant Nathalie au treuil.

— Tout le monde en haut ! aboya-t-il. Je dois rejoindre le cockpit du grenier et m'installer aux commandes du parachute.

La petite troupe s'ébranla, David aida Saba à se relever et remarqua que la peau de la jeune Cythonnienne était brûlante de fièvre. Il dut la soutenir jusqu'à sa chambre et l'allonger sur le lit.

— Elle a l'air malade, constata Judi qui les avait suivis. Vous avez vu comme elle est rouge ?

Le jeune homme acquiesça d'un mouvement de tête et promena ses doigts sur la chair de l'adolescente.

— Vous l'examinerez plus tard, s'impatienta Judi. Sanglez-la et allez vous mettre à l'abri. Elle a dû attraper un coup de soleil. Depuis le temps qu'elle se badigeonne d'huile bronzante, c'était à prévoir !

David s'exécuta à regret, bouclant des lanières de cuir autour du torse et de la taille de Saba qui avait fermé les yeux. Lorsqu'il

se redressa, Judi était déjà partie. Il haussa les épaules et regagna sa chambre. Il s'allongea sur sa couche, noua l'un des ceinturons sur sa poitrine et attendit, les yeux au plafond. Un silence d'embuscade régnait dans la maison et sur la plaine. Cela dura un long moment, puis Cedric demeuré dans le hall commença à émettre des jappements de chiot apeuré. Un bruissement énorme emplit tout l'espace, le ciel se lacéra, explosant comme la toile d'un aérostat. David eut l'impression qu'une ventouse colossale venait d'être appliquée sur le monde, suçant tout l'air environnant pour ne laisser subsister qu'un vide effroyable qui vous amenait le sang à fleur de peau, faisait éclater mille vaisseaux sur tout votre corps et vous aspirait les yeux hors de la tête...

Tout de suite après, la maison s'ébranla et sa façade-étrave mordit dans la terre grasse de la lande, crachant de part et d'autre du rez-de-chaussée des éclaboussures d'humus mêlées de cailloux et de mulots broyés. Elle chargeait, inclinée à quarante-cinq degrés, pendant que mille projectiles bombardaient ses murs. Des explosions sèches crépitaient dans le lointain et David comprit qu'il s'agissait des arbres prédécoupés qui craquaient dans la tourmente.

Ne pouvant plus résister au besoin d'assister à ce prélude d'apocalypse il se détacha et, s'agrippant aux meubles, se traîna vers la fenêtre grillagée au treillis de laquelle il se cramponna comme un singe fou. Au sommet des collines, les troncs s'élevaient en tourbillonnant tels des hélicoptères de bois, leurs branches trapues jouant le rôle de rotor. La forêt aux pieds coupés prenait son vol, drainée par les courants ascensionnels. Les chênes sabotés par les prêtres-bûcherons grimpaient au ciel en escadrille compacte et ronflante. La maison elle-même dérivait en zigzag, donnant des coups de boutoir de charrue folle, ou de taureau vicieux. Des choses inidentifiables la giflaient au passage : débris d'écorce, pierres, mitraille de branches pulvérisées que la vitesse réduisait à des hachures d'ombre.

Puis soudain, venue de plus loin encore, une armée hétéroclite s'avança en terrain découvert. Ses bataillons chaotiques avaient été recrutés par un vent éventreur de

chaumières, piller de logis, et qui faisait charger côte à côte armoires, bahuts, tables, chaises. Tout cela roulait au son d'une fanfare de casseroles et de marmites, sous des étendards faits de draps tire-bouchonnés et de caleçons gonflés comme des outres. Cela titubait d'une démarche de béquillards. Les armoires dont les portes s'ouvraient et se fermaient semblaient battre des ailes, les chaises s'entrechoquaient, perdaient pieds et dossiers. Les bahuts entraient en collision, se volatilisaient en explosions de tiroirs. Toute cette armée déferlait en vagues serrées, vomie par les villes rasées des alentours. Et cette mer de débris convergeait vers la maison, marée bien décidée à se briser sur la bâtisse-falaise...

La façade encaissa le premier choc. Des éclaboussures métalliques montèrent jusqu'à la fenêtre de David : cuillères, fourchettes, couteaux, qui se fichèrent dans le grillage de protection. La maison-navire résonna sous le coup de boutoir de la cavalerie domestique. Des tables de ferme, volant en rase-mottes, écornèrent son crépi, arrachant à ses parois quelques giclées de plâtre. En bas, dans le hall, Cedric hurlait à la mort avec des coups de glotte de loup rendu fou par la lune.

David écarquillait les yeux mais ne voyait plus rien. La tourmente dépeçait le paysage. Le ciel était plein de forêts en vol, de collines déracinées, de champs réduits en poudre. Des épis de blé criblaient les nuages, les mares aspirées se faisaient pluies, averses, et leurs ondées mêlaient grenouilles et nénuphars... Tout cela voyageait à mille mètres au-dessus du sol, planant dans les trombes avant de piquer dans la gueule du volcan. Le ciel de Santäl s'embouteillait de panoramas fracassés, de sites réduits à l'état de puzzles éparpillés.

Horrifié, David songea qu'au moment où cesserait la formidable aspiration, tout ce bric-à-brac retomberait en désordre. Les arbres, comme les montagnes, se ficheraient la pointe en bas. Toutes ces bribes de campagne écartelée, de relief disloqué, se réuniraient pour composer des pays de bazar, des contrées illogiques. Il lui sembla qu'il voyait des navires plantés verticalement au milieu des forêts, des pics enneigés reposant en équilibre sur leur plus haute cime telles des pyramides renversées sur la pointe. Il lui sembla que la neige volée aux

sommets emplissait les lacs asséchés. Il lui sembla qu'il perdait la tête et il serra les mailles du grillage jusqu'à ce que le fil de fer lui entre dans la peau et le fasse saigner.

Une pieuvre allait sortir du volcan, une pieuvre dont les huit tentacules seraient autant de typhons... Il cria, ajoutant ses vociférations aux ululements de Cedric. La maison dérivait toujours ; bulldozer obstiné, elle rabotait la plaine. Si Jean-Pierre tardait à larguer le parachute aérofrein, la bâtisse prendrait bientôt le chemin des plages, la route de la mer... Elle s'enfoncerait dans les flots pour ne plus remonter.

Un arbre qui volait bas percuta l'arrière du bâtiment. Ce coup de boutoir jeta David sur le sol. Immédiatement il commença à glisser sur le plancher en direction du couloir et de l'escalier. S'arrachant les ongles il tenta de s'agripper aux pieds des meubles.

Enfin un choc à la fois sec et mou redressa la construction. La corolle, larguée du grenier, venait de s'ouvrir à l'arrière, freinant la dérive de la villa.

David parvint à se hisser sur son lit. Déjà la succion externe se faisait moins forte. Les troncs perdaient de l'altitude, atterrissaient au petit bonheur. La tempête mourait en même temps que les tympanes se débouchaient.

David ferma les yeux. Le cerveau en miettes.

Alors qu'il se croyait sauvé, un nouveau spasme fit suffoquer le ciel et la maison piqua de l'étrave, déchirant dix mètres de prairie. Le parachute boursoufflé tirait sur ses rênes comme un cocher de fiacre arc-bouté sur son siège. Deux kilomètres encore et ce serait le sable, la mer, l'engloutissement, le naufrage.

Les objets enfermés dans les placards frappaient aux portes, condamnés qui savent la prison en feu et supplient qu'on les délivre. David avait le mal de mer. Cedric vomissait dans le hall. Les arbres brisés qui venaient d'atterrir reprenaient de l'élan, se cabraient, décollaient à nouveau. Trois d'entre eux s'écrasèrent sur l'étrave du bâtiment, le faisant dévier de sa dangereuse trajectoire. Le parachute faseya.

Comme toujours, alors que tout semblait empirer, l'aspiration cessa brutalement. La pesanteur un instant détrônée reprit ses droits et la maison cala tandis que la corolle

de l'aérofrein se fripait au bout du faisceau des suspentes. Il n'y eut plus que des bruits de chutes, d'empilements désordonnés, d'écrasements hasardeux.

David claquait des dents. Inquiet, il tâta son entre-jambe pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu le contrôle de ses sphincters sous l'effet de la peur. Le monde réapprenait l'immobilité. Les prisonniers des placards avaient cessé leur tapage. Cedric s'était tu.

Un temps inappréciable s'écoula sans que personne ne prenne l'initiative de se remettre sur pied. David avait peur de bouger, comme si le plus petit mouvement risquait de ranimer le sinistre. Le garçon songea que Santäl était semblable à ces boîtes à musique dont on croit le ressort détendu et qu'un léger choc suffit à relancer pour un hoquet d'une dizaine de notes. Enfin, un trottement venu du couloir lui annonça que Nathalie avait abandonné sa couche. Il décida que le danger était passé et défit la sangle qui lui meurtrissait la poitrine. La fille s'immobilisa au seuil de la chambre.

— C'est maintenant qu'il faut aller se promener, dit-elle rêveusement, dans la minute qui suit le grand bazar. Quand tout est encore pêle-mêle et que les brocanteurs n'ont pas nettoyé la plaine. C'est comme un marché en plein air, un magasin sens dessus dessous. C'est beau, très beau.

Jean-Pierre apparut, l'air inquiet.

— Vous avez senti ce coup de fouet quand la bourrasque a repris du poil de la bête ? attaqua-t-il sans préambule. J'ai peur que le parachute en ait souffert ; il faut que j'aille voir. Il n'y a plus de danger, les anémomètres sont tombés à zéro.

Il s'engagea dans l'escalier sans trop de peine car la maison ne penchait presque pas et courut aux treuils. Son premier geste fut de prendre la clef qui pendait à son cou et de boucler à sa taille la ceinture de l'un des cordons ombilicaux. Ce fut ensuite au tour de Nathalie. Cedric, lui, était resté à l'attache pendant toute la durée de la tempête. Le déverrouillage de la porte fut plus long car la terre soufflée par le vent s'était accumulée dans les glissières. David dut prêter main-forte.

Une odeur étrange régnait à l'extérieur. Une odeur de tourbe, de racines broyées, de pulpe de bois fraîchement

hachée. C'était acide comme l'herbe un jour de pluie. Jean-Pierre courut au milieu des débris vers le parachute affaissé. Nathalie glissa sa main entre les doigts du jeune homme.

— Laisse-le, dit-elle. De toute manière, parachute ou pas, la maison finira par plonger dans la mer, ce n'est pas une voiture dont on peut corriger la trajectoire. Chaque nouvelle tempête nous pousse un peu plus vers le rivage. Ce n'est que l'affaire de deux ou trois mois.

Ils descendirent les marches du perron et s'avancèrent dans le champ d'épaves. La marée du vent avait totalement transformé la physionomie de la lande. Entre les troncs abattus s'entassaient maintenant des monceaux de meubles fracassés ou miraculeusement intacts. Des ustensiles de cuisine bruissaient sous la semelle comme les galets d'une plage après le reflux. David aperçut un buffet criblé de fourchettes, une poêle à frire dont le manche était fiché dans le tronc d'un arbre fendu.

— Dans quelques heures les brocanteurs récupéreront tout ça, fit Nathalie, le bazar du vent est le seul magasin gratis que je connaisse. Il faut surtout visiter les armoires... Essaie d'en trouver une !

David interloqué regarda autour de lui, finit par repérer les restes d'un meuble-penderie.

— Non ! grogna Nathalie, pas celle-là, tu vois bien qu'elle est vide. Tiens ! Là-bas ! Celle qui est fermée...

Elle tira sur son câble pour avancer plus vite. David la suivit.

Ils s'arrêtèrent au-dessus d'une grosse armoire aux glaces brisées mais dont les battants étaient restés clos.

— Ouvre-la ! commanda la fillette d'un ton étrangement exalté. Force-la, il y a une barre de fer là-bas.

David se saisit du pied-de-biche improvisé et pesa de tout son poids sur la tige d'acier. Le battant où s'accrochaient encore quelques morceaux de miroir se gondola sous la traction, s'arqua et craqua dans une déflagration d'échardes. L'intérieur du meuble était tapissé de matelas et de coussins qui en faisaient une sorte de grand écrin. Un jeune homme reposait sur le dos au milieu de cette étrange cellule capitonnée. Sa tête penchait sur son épaule et son cou très étiré trahissait une rupture des vertèbres cervicales. Du sang coulait en minces

filets par son nez et ses oreilles. David remarqua qu'on avait inversé la serrure du meuble de façon à ce que les battants puissent se fermer de l'intérieur.

— On les surnomme « les voyageurs du vent », haleta Nathalie, les lèvres blanches ; ils sont nombreux.

On en trouve après chaque ouragan. Ils s'enferment dans des armoires, des réfrigérateurs ou des coffres-forts rembourrés. Ils espèrent profiter de l'aspiration pour voyager dans les airs mais le choc de l'atterrissage les tue le plus souvent. C'est dommage mais c'est beau. Ce sont les passagers clandestins de la tempête ! Presque uniquement des enfants, des fugueurs qui en ont assez de vivre tapis au fond du terrier familial. Alors, un jour, ils se bricolent un « véhicule » avec une armoire trouvée dans le grenier, quelques vieux matelas pisseux, une poignée de clous. Ils appellent ça faire un tapis volant... Certains se contentent d'un tonneau. En cherchant bien on en trouvera d'autres !

David laissa tomber la barre de fer qui lui avait servi à forcer le meuble. La grosse armoire, ouverte, faisait songer à un cercueil capitonné. Un cercueil à deux portes, bien trop grand pour son occupant. Comment ce gosse avait-il pu sérieusement espérer sortir indemne des tourbillons du cyclone ? Le seul fait que le meuble n'ait pas éclaté en plein vol relevait déjà du miracle.

Nathalie s'impatientait. Déjà elle pointait le doigt sur un réfrigérateur démodé. David se détourna. La fillette grogna de dépit.

— Ça te fait peur ? cria-t-elle soudain d'une voix terriblement stridente. Pas moi ! Je les envie, si tu veux savoir ! Je voudrais être à leur place ! Couchée dans une boîte qui s'envole, une malle ou même une pendule !

L'arrivée de Judi coupa net cet éclat. Nathalie choisit de boudier en donnant des coups de pied dans les casseroles cabossées qui jonchaient le sol.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette gamine ? interrogea la marchande de produits chimiques. Vous la rendez hystérique ou quoi ?

David haussa les épaules. Judi le saisit par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Je ne sais pas si vous avez vu, dit-elle sèchement, mais cette tempête nous a fait perdre les tortues ! Le vent les a tout bonnement emportées ! De plus Saba est malade, elle a quarante de fièvre et la peau rouge coquelicot ! Je lui ai fait une injection d'aspirine en solution. Il faudrait soigner ses brûlures, j'ignore ce qu'elle a fichu sur cette plage mais elle a pris un sacré coup de soleil... Venez m'aider, j'ai une pommade qui la soulagera peut-être. Ensuite nous la banderons.

Ils réintégrèrent la maison, croisant Cedric qui grogna à leur passage et découvrit les crocs. Au premier, Saba était étendue nue sur son lit. Judi l'avait libérée de l'étreinte des sangles et son corps paraissait curieusement rouge sur la blancheur des draps. Depuis le début du voyage, l'adolescente avait cessé de se raser selon la coutume cythonnienne, et ses cheveux ainsi que ses poils pubiens commençaient à repousser, piquetant sa tête et son bas-ventre de minuscules points noirs.

— Si c'est un coup de soleil, c'est curieux que les tatouages ne soient pas apparus, non ? hasarda David.

Judi leva les yeux au ciel.

— Parce que vous croyez toujours à cette histoire de tatouages prophétiques ? Vous êtes d'une naïveté, mon pauvre David ! Aidez-moi plutôt à l'enduire de baume.

Elle saisit un pot empli d'une gelée huileuse qui traînait sur la table de chevet et le présenta au jeune homme pour qu'il y trempe les doigts.

— Massez en tournant mais n'appuyez pas trop, conseilla-t-elle, et n'en profitez pas pour la tripoter.

Dès qu'ils l'effleurèrent, Saba gémit et remua la tête en une mimique de refus inconscient. Malgré la fièvre, elle ne transpirait pas. Sa peau était affreusement sèche et de fines craquelures se formaient déjà aux plis des membres.

— S'il n'y a pas assez de pansements, nous déchirerons des draps, décida Judi. Je n'aime pas beaucoup ces crevasses, si le plasma se met à suinter c'est que l'attaque est sérieuse. Les microbes vont pulluler à la surface de son corps et une infection

se déclarera à brève échéance. Il faut qu'elle boive. Allez préparer de l'eau additionnée de bicarbonate ou de sel, à défaut.

David courut à la cuisine mais les placards verrouillés refusèrent de lui livrer le moindre récipient. Il dut aller chercher Jean-Pierre qui se débattait toujours au milieu de son parachute.

Quand il put enfin revenir, porteur d'une carafe d'eau recyclée, Saba était emmaillotée comme une momie.

— J'ai eu assez de bandes, observa Judi, ce sont des pansements traités pour demeurer stériles durant soixante-douze heures. J'espère que ça suffira. Donnez-moi cette bouteille...

— Elle n'a rien dit ? s'enquit le garçon.

— Si, elle délire. Elle parle de coquillage géant, de présent, de futur... Rien de très cohérent. J'ai fait ce que je pouvais, maintenant il faut attendre et tenter de retrouver l'une de nos tortues.

— Nous sommes encore loin du troisième cercle ?

— Non, si j'en juge par l'aspiration de tout à l'heure.

— De combien de temps disposons-nous avant une nouvelle convulsion ?

Judi fit la moue, indécise.

— Aux grands spasmes succèdent généralement de longues accalmies, dit-elle, mais il ne faut pas en faire une généralité.

Ils se retirèrent, abandonnant Saba dont seules la bouche et les paupières étaient encore apparentes sous l'entrecroisement des bandages.

## CHAPITRE XI

Au début de l'après-midi, David décida de faire preuve de bonne volonté et partit en reconnaissance à travers la forêt dévastée à la recherche des tortues enlevées par l'ouragan. Il ne lui fallut pas plus d'une demi-heure pour découvrir la dépouille de l'un des trois reptiles au milieu des moignons d'arbres. L'animal, après avoir été soulevé à une hauteur de plusieurs centaines de mètres, était retombé comme une pierre au moment où la trombe avait perdu toute portance. L'impact avait fait éclater l'énorme carapace comme une vulgaire potiche, et une bouillie de viscères s'écoulait maintenant des fissures ouvertes dans le dôme d'écaille.

Cette trouvaille macabre eut raison du zèle du jeune homme qui rebroussa chemin sans attendre. Dans la plaine, les brocanteurs étaient déjà au travail, chargeant tous les objets récupérables sur des charrettes. David les vit extirper de plusieurs armoires capitonnées les corps flasques de passagers clandestins brisés par la tourmente. Mais son attention fut plus particulièrement retenue par un frêle vieillard poussant une petite brouette, et qui, au milieu de ce monstrueux capharnaüm mêlant mobiliers et troncs d'arbres, ne s'attachait qu'à ramasser les livres et leurs feuillets épars. Il procédait sans hâte, prélevant chaque page isolée avec une grande douceur, chaussant ses lunettes pour identifier la provenance des chapitres en rupture de volume. David marcha négligemment dans sa direction. La brouette était déjà pleine d'ouvrages malmenés par la bourrasque et dont les reliures avaient cédé, abandonnant leurs cahiers aux caprices du vent. En guise d'entrée en matière le jeune homme se baissa, cueillit un feuillet écorné, et le tendit au vieillard.

— Merci, fit celui-ci avec un sourire qui se perdit au milieu du faisceau de rides encadrant sa bouche. Je me présente :

Charles-Henri Hannafosse, bibliothécaire. Fondateur et unique membre de la Société Protectrice des Livres.

— Vous récupérez tous les livres emportés par le vent ? s'étonna David. C'est ça ?

— À peu près, oui. Vous savez, les bibliothèques ont été les premières victimes des ouragans, personne ne s'est jamais soucié de protéger les livres. Il aurait fallu bien sûr imaginer des couvertures plombées, peut-être même des ouvrages enchaînés à des boulets de fonte, vous savez, comme les bagnards dans les bandes dessinées. Il aurait fallu concevoir des romans à reliure de marbre. Des choses très lourdes, si peu maniables qu'on aurait hésité à les ouvrir. Les libraires, les bibliophiles se seraient musclés en les transportant de table en étagère. Les lecteurs assidus auraient concurrencé les plus beaux haltérophiles, on se serait développé le corps et l'esprit par la seule pratique de la lecture... Oui, c'est ce qu'il aurait fallu faire au lieu de multiplier les collections de poche, les éditions brochées... Regardez ! Tous ces livres trop légers sont des proies rêvées pour le vent qui fracasse les boutiques, les bibliothèques municipales. Des livres ça ? À peine quelques centaines de grammes qui s'éparpillent à la première bouffée ! Il me faut ensuite les traquer, les recomposer, boucher les trous, chercher une année durant telle ou telle page manquante... Savez-vous qu'il m'a fallu rassembler jusqu'à dix exemplaires d'une même œuvre pour réussir enfin à reconstituer un seul ouvrage complet ?

La brouette grinçait, couvrant parfois le monologue du vieux fou, et David devait tendre l'oreille pour comprendre le marmonnement égrené par les lèvres plissées.

— La colle, reprit le bibliothécaire, je patauge dans la colle. J'en ai même contracté une maladie de peau. Mais comment faire autrement ? Vous avez une idée, vous ? Il faut bien combattre cet éparpillement, ce morcellement, sinon il ne restera rien. Rien ! Oh ! je sais, vous allez me parler des enregistrements magnétiques, des microfilms, mais pardonnez-moi l'expression : tout ça c'est de la merde ! Ça ne remplacera jamais l'odeur d'un livre, le toucher du papier, le grain de la reliure, le parfum du cuir, de la colle de poisson, du feuillet

« pur chiffon » ! Non, il faut bien que quelqu'un préserve tout cela. Je ne tiens pas une bibliothèque mais un hôpital, je suis un médecin pour corps éparpillés. Je fais de la chirurgie sur chapitres ! Je greffe des paragraphes, je couds des préfaces. Mon ennemie c'est l'amputation, l'ablation, la déchirure qui me vole dix pages, quinze lignes. Quinze lignes que je mettrais peut-être six mois à retrouver dans le capharnaüm d'une nouvelle tempête.

Poussant toujours sa brouette, il avait repris le chemin du village. David le suivit, tant par curiosité que par désœuvrement. Ils arrivèrent ainsi au seuil d'une casemate sans fenêtre encombrée de rayonnages et empestant le papier moisi.

— Entrez ! Entrez ! commanda Charles-Henri Hannafosse. Voilà mon hôpital, ma salle de grande urgence, mon unité de soins intensifs.

David pénétra dans l'abri. Comme il s'y attendait, des légions de livres rapiécés occupaient tout l'espace. Sur une grande table, des restes de sandwiches voisinaient avec une bouteille de colle liquide, un pot de pinceaux et des ciseaux.

— J'ai des centaines de malades en attente, geignit le vieil homme, des cas très graves : des œuvres capitales réduites à deux chapitres... Si l'on m'avait écouté ! Quand Santäl est devenue la planète convulsionnaire que vous connaissez, j'ai rédigé un manifeste prônant l'alourdissement général du livre. Vous croyez qu'on m'a pris au sérieux ? Bien sûr que non !

David s'assit sur le bras d'un fauteuil encombré d'in-quarto. Des gravures avaient été punaisées sur un tableau de liège. Des estampes anonymes. Deux d'entre elles représentaient un volcan jaillissant d'une plaine blanche. C'était un cratère haut et droit que sa base étroite faisait ressembler à une tour.

— Vous regardez l'image du maudit ? lança Charles-Henri en surprenant le coup d'œil du jeune homme. On dirait plus un donjon qu'un volcan, n'est-ce pas ? Mauvais lieu. Voyez ces flancs pleins d'arrogance, pas de pentes molles, non. Un beau fût en colonne, comme une tour de guet. Et cette bouche... Regardez ces ourlets, ils évoquent bien des créneaux, non ? C'est le mal qui nous guette derrière ces remparts-là, monsieur ! Le mal déguisé en naufrageur... Vous avez entendu parler de cette

sale engeance, n'est-ce pas. Une bonne tempête et hop ! on attire tout le monde au bon endroit ! C'est ce qui est en train de se passer. Santäl sombre, monsieur, victime des monstres des tréfonds ! Ce volcan on l'appelle *le rempart des naufrageurs*... À mon avis on ne lui trouvera pas de plus beau nom. Tous les vents s'y engouffrent, toutes les tempêtes y plongent, et nous à leur suite... L'émiettement nous gagne ! Un jour il ne restera plus rien, plus une herbe, plus une pincée de terre. Rien qu'un beau roc nu, blanc comme un os. Les naufrageurs invisibles auront tout volé. Tout. C'est un sacré butin qu'ils entassent dans le ventre de Santäl, oui, un fameux trésor de pillage...

Il s'interrompt pour décharger le contenu de sa brouette. Il plaçait les pages isolées sous un gros presse-papiers de marbre noir, alignait les volumes disloqués comme des blessés sur le bord d'une route.

— N'allez jamais de ce côté, reprit-il en jetant un bref regard sur l'estampe, le souffle y est terrifiant. Cent fois supérieur à ce que nous connaissons ici. Tout ce qui est enfoui dans le sol remonte à la surface ! Les cercueils sortent de terre comme des légumes. Les squelettes qui dorment sous les anciens champs de bataille suivent de près ! Et aussi les ossements fossiles. Tout est sucé, gobé. D'abord le naufrageur s'en est pris aux lacs : il aspirait les poissons, puis il a vidé ces mêmes lacs. Ensuite il a nettoyé tout ce qui se trouvait à la surface du pays, maintenant il cherche en profondeur... Le troisième cercle c'est l'enfer, ne vous y risquez pas ! Entre deux aspirations tout paraît normal, mais sitôt que le souffle creuse l'air c'est l'apocalypse ! Vos poumons et vos intestins vous jailliront par la bouche avant même que vos talons aient quitté le sol ! Le vent vous arrachera les cheveux, les doigts, les membres... Ceux qui s'obstinent à vivre là-bas ont dû apprendre à se cacher comme les taupes. Autour du volcan c'est le désert de verre. Une surface lisse poncée par l'érosion, une véritable patinoire de roche tellement polie qu'on a l'impression de se déplacer sur de la glace. Il y fait très chaud et la réverbération est intense. C'est un peu de la chaleur du ventre de Santäl qui suinte à cet endroit. On raconte que l'érosion est si puissante que les rochers fondent à vue d'œil comme un bonbon sucé par un gamin. La moindre bourrasque

charrie une chevrotine de cailloux ou de graviers, la brise est papier de verre, une caresse et vous voilà changé en écorché vif ! J'ai rencontré des gens qui s'étaient risqués là-bas par « temps calme », ils étaient couturés de cicatrices, scalpés, mutilés. Des épaves. Un conseil, jeune homme : n'allez pas en direction des remparts de lave. Les naufrageurs du magma n'aiment pas les curieux.

David s'agita, mal à l'aise. Les propos du vieux fou l'inquiétaient tout en exacerbant sa curiosité. Dans la bouche édentée du vieillard, le troisième cercle prenait des allures de contrée mythique, de pays de légende. Il décida d'échapper à ce poison insidieux et se leva pour prendre congé.

## CHAPITRE XII

Durant les deux jours qui suivirent, David connut le plus parfait désœuvrement. Profitant de l'accalmie, Judi avait décidé d'aller prêcher chaque matin au village voisin. Les habitants, encore sous le coup de la tempête, lui prêtaient une oreille favorable, et une bonne dizaine d'entre eux avaient accepté de se convertir au culte de l'obésité salvatrice. La marchande de produits chimiques était aux anges. Nathalie boudait, assise sur la troisième marche du perron, l'œil vide, tandis que Jean-Pierre étudiait le terrain, prenait des repères, s'épuisant à échafauder une stratégie susceptible de faire dévier la maison de son inexorable progression sur le chemin de la mer.

David arpentait donc les couloirs de la bâtisse, montait jusqu'au grenier pour examiner le gros paquet mou du parachute soigneusement plié près du diaphragme à iris obturant l'œil-de-bœuf, puis redescendait pour s'asseoir au chevet de Saba dont la fièvre baissait doucement.

L'adolescente s'agitait, malgré les calmants administrés par Judi. Parfois même elle ouvrait les yeux et tentait d'arracher les bandages recouvrant son corps. David s'efforçait de lui immobiliser les mains, mais ce n'était guère facile. Les pansements desserrés laissaient voir des plages de peau desquamée. Sur les cuisses, l'épiderme avait pris l'aspect d'une mue de serpent. Il se décollait progressivement, pendant qu'apparaissait sous sa pellicule mince et translucide une peau blanche et malade, d'une extrême fragilité.

Le jeune homme ne connaissait pas grand-chose à la physiologie cythonnienne, mais il était certain que de telles brûlures se seraient soldées chez un Terrien par la mort ou la mutilation. Saba, elle, ne serait pas défigurée. Elle pelait, tout simplement. Sous la couche d'épiderme détruit une autre se formait déjà, exempte de toute cicatrice rétractile. Saba perdait

sa chair malade comme un reptile se dépouille de sa vieille peau. Ces fragments de pelade, de la dimension d'un livre de poche, glissaient entre les bandages pour tomber sur le lit. David, embarrassé et ne sachant que faire, les recueillait du bout des doigts pour les empiler dans le tiroir de la table de nuit. Les grandes écailles avaient la consistance du parchemin ou du papier huilé. Leur grain délicat semblait les prédisposer à la peinture d'estampes ou aux enluminures savantes. Au fur et à mesure que Saba pelait, le jeune homme ramassait ces bribes de tissu cicatriciel en s'efforçant de les classer par ordre anatomique. Il ignorait totalement si la besogne qu'il entreprenait avait ou non une quelconque importance, mais il en était peu à peu arrivé à se demander si les précieux tatouages prophétiques constellant le corps de l'adolescente n'étaient pas en train de quitter la surface de leur propriétaire à la faveur de la rénovation tissulaire engendrée par les brûlures...

Le troisième jour il dénuda la jeune fille, la libérant de l'entortillement des bandelettes. Puis, la couchant sur le ventre, il entreprit de récupérer les lambeaux parcheminés qui pendaient sur les omoplates, les reins et les fesses...

Saba était à présent d'une blancheur crayeuse un peu irréelle, et sa peau toute neuve se marbrait de taches rouges dès qu'on la pressait.

Vers le milieu de l'après-midi, elle se dressa sur un coude et réclama à boire d'une voix ensommeillée. David lui fit absorber un verre d'eau additionné de sel et l'interrogea pour savoir comment elle se sentait, mais la jeune fille retomba sur sa couche, victime des analgésiques. Le garçon la couvrit d'un drap, vida le contenu du tiroir de la table de chevet dans une serviette et quitta la maison pour se rendre au village. Il n'eut pas de mal à retrouver la demeure de Charles-Henri Hannafosse, le bibliothécaire fou, et après une brève hésitation frappa à la porte, juste au-dessous de la plaque de cuivre terni qui annonçait : « Société Protectrice du Livre. Direction et ateliers de conservation. »

Le vieillard tarda à venir ouvrir puis dévisagea David avec méfiance ; finalement il le reconnut et le pria d'entrer. Il tenait un pinceau enduit de colle à la main.

— Je suis en pleine opération, marmonna-t-il, je n'ai pas le temps de faire des civilités. Je ne vous offre rien mais vous pouvez parler, ça ne me gêne pas.

Le jeune homme s'installa au sommet d'un tabouret et posa sur la table le baluchon formé par la serviette nouée.

— Pourriez-vous exécuter un travail de commande ? interrogea-t-il. Un travail un peu... spécial ?

Charles-Henri Hannafosse fronça les sourcils.

— En rapport avec mes activités ?

— Oui, bien sûr. Il s'agira de livre et de protection. Le tout rémunéré.

Le vieillard haussa les épaules.

— La rémunération m'indiffère, dit-il, la sauvegarde m'intéresse. De quoi s'agit-il ?

David dénoua les quatre coins de la serviette.

— Il me faudrait une sorte de reliure-coffret, commença-t-il, un livre muni d'un fermoir pour y enfermer ces... documents.

Charles-Henri abandonna son ouvrage pour se pencher sur les lambeaux de tissu cicatriciel qu'il effleura du bout de l'index.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il. On dirait du parchemin. Un parchemin extraordinairement fin...

— C'est de la peau, lâcha David ; de la peau de Cythonnienne. Le bibliothécaire eut un sursaut.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous vous moquez de moi ?

Le jeune homme s'efforça de lui exposer aussi clairement que possible la façon dont les débris étaient entrés en sa possession. Le vieil homme hochait longuement la tête, vissa dans son orbite une loupe d'horloger et éleva l'un des fragments dans la lumière.

— Vous craignez que les tatouages aient été victimes de la pelade, et que le corps de cette fille soit à présent vierge de toute inscription, murmura-t-il, c'est ça ?

— Oui. Pensez-vous que les tatouages aient pu se détacher de l'épiderme de Saba ? Sur Terre cela ne se passerait pas ainsi, il faudrait entamer profondément la chair pour réussir à gommer le dessin, mais ici nous avons affaire à une Cythonnienne...

— Exact. Je ne sais pas. Elle seule pourrait vous répondre. Mais il est fort possible que les inscriptions soient bel et bien

parties avec la mue. Touchez ces fragments. Ils sont relativement épais. Si l'encre sympathique n'est injectée que superficiellement, on peut effectivement penser que votre amie vient de perdre son horoscope anatomique.

— Mais l'encre ? Pas moyen de la discerner ?

— Vous voulez rire ? Les Cythonniens eux-mêmes n'ont jamais rien compris au mystère de ce pigment. Seul le soleil de Santäl peut faire brunir ces chromatophores. Et vous savez comme moi qu'il n'y a plus guère de soleil depuis que l'aspiration draine ses nuages au-dessus de nos têtes... Ainsi vous voudriez que je relie ces lambeaux en volume, et que je leur confectionne une couverture ?

— Oui. Ce sont des peaux mortes mais l'encre qui les imprègne a peut-être conservé tout son pouvoir... C'est possible, non ?

— Pourquoi pas ? Que savons-nous des mécanismes physiologiques de ces peuplades ? Une chose est sûre : si les tatouages sont morts comme est morte cette chair, votre amie traversera une épreuve terrible ! Ce sera comme si on l'avait dépouillée de son futur. Les Cythonniens sont tellement habitués à ce déterminisme que la disparition de l'horoscope tatoué sur leur peau doit les plonger dans l'égarement le plus complet... Je vais faire ce que vous voulez. Votre amie pourra toujours tenter d'offrir les pages de ce volume au soleil de Santäl.

Il s'interrompt, ôta la loupe, chaussa ses lunettes.

— Du soleil, souffla-t-il, vous n'en trouverez qu'autour du rempart des naufrageurs, là où l'aspiration est si forte qu'elle crève le plafond nuageux... Le vrai soleil est là, il éclaire le désert de verre. Si cette fille veut faire bronzer son recueil de prophéties, il faudra qu'elle s'avance en territoire mortel à la faveur d'une accalmie. C'est extrêmement risqué.

Il haussa les épaules et commença à rassembler les fragments de tissu cicatriciel.

— Je vais faire de mon mieux, conclut-il. Repassez demain. C'est le travail le plus original que j'aie jamais accompli.

David le remercia et sortit, le front plissé. La réaction de Saba, lorsqu'elle apprendrait la vérité, l'inquiétait par

anticipation. N'allait-elle pas se laisser aller à quelque geste désespéré ? Cette perspective assombrit son humeur et il se prit à envier les certitudes dynamiques qui commandaient aux actions de Judi. Il prit le chemin de la maison. Jean-Pierre arpentait toujours la plaine, autant que son cordon ombilical le lui permettait, et reportait des indications sur une carte.

— J'essaye de prévoir un ricochet, dit-il lorsque David fut à sa hauteur ; je voudrais que l'étrave bute sur un obstacle qui modifie sa trajectoire.

— Vous avez peur de la mer ? interrogea David. Il faut dire que vous foncez droit dessus. Si rien ne vous fait dévier, vous atteindrez la plage d'ici deux ou trois mois.

— Je sais, siffla l'homme aux longs cheveux gris, j'y pense toutes les nuits.

— Quand vous toucherez le sable, il vous faudra abandonner très vite le bâtiment, observa David. Vous avez envisagé une position de repli ?

— Non, cracha Jean-Pierre, je ne quitterai pas la maison. Je ne veux pas devenir un errant, une larve recroquevillée au fond de son terrier comme ces pauvres types du troisième cercle...

— Il faudra bien..., commença David.

— Non ! trancha Jean-Pierre. Je n'abandonnerai pas Nathalie au vent. Nous coulerons avec la maison, nous nous suiciderons tous ensemble. Je la tuerai dans la nuit, avec mon fusil. Elle ne sentira rien. Après ce sera le tour de Cedric, puis le mien... C'est mieux comme ça. Je ne veux pas que la tourmente l'emporte dans la bouche du volcan. Nos corps sombreront dans la vase du littoral, protégés des poissons par le cercueil de la maison.

David frissonna, la nuque hérissée.

— Allons ! lança Jean-Pierre en se secouant, nous n'en sommes pas encore là. La trajectoire peut encore se modifier, n'est-ce pas ?

— Sans doute, bégaya David en s'éloignant au plus vite, sans doute...

Il retourna prendre sa place de garde-malade, espérant et redoutant tout à la fois le réveil de Saba. Pour l'heure elle

reposait écartelée, offrant au regard une chair crayeuse de nouveau-né. Une chair neuve, vierge d'agression.

— Elle est effacée, hein ? fit Nathalie qui se tenait au seuil de la chambre. La brûlure lui a passé sa gomme sur le corps, elle est comme un bout de papier blanc.

— Il ne faut pas dire ça, protesta David. Ces inscriptions invisibles, c'est très important pour elle, tu sais ?

La fillette siffla entre ses dents avec une grimace de mépris et s'éloigna en sautillant. Le câble d'amarrage sinuait derrière elle comme un serpent apprivoisé.

David trompa sa nervosité en faisant les cent pas à travers la pièce, indifférent aux craquements du parquet. En passant près de la fenêtre il vit Judi qui rentrait, remorquant l'une des tortues emportées par la tempête. Il en fut mécontent. Décidément cette femme devenait insupportable à force d'efficacité. Quand la lumière baissa il n'alluma pas l'électricité. Au moment où le soleil se couchait, Saba ouvrit enfin les yeux et s'assit sur le lit avec un air hébété.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança-t-elle en se passant la main sur le visage. J'ai l'impression d'avoir dormi un mois...

David s'assit près d'elle, ne sachant par où commencer.

— Il vous est arrivé un accident, dit-il lentement ; vous ne vous rappelez pas ? Vous êtes rentrée de la plage brûlée sur tout le corps. Il y a trois jours que vous êtes inconsciente.

— Brûlée ? répéta-t-elle.

— Oui, votre peau était... rouge. Boursouflée. Vous avez eu beaucoup de fièvre, et vous êtes tombée dans le coma.

Saba examina la chair de ses bras, fit la moue.

— Je ne vois rien, constata-t-elle, ça ne devait pas être très grave.

David se racla la gorge, maintenant il ne pouvait plus reculer.

— C'est que votre épiderme s'est reconstitué, attaqua-t-il, *tout* votre épiderme...

## CHAPITRE XIII

Saba avançait précautionneusement au milieu de la lande. Sa peau neuve ne supportant plus aucun vêtement sans irritation immédiate, elle était nue. Frêle et blanche entre les collines hérissées de moignons d'écorce. Elle marchait à petits pas, sans trajet précis, abîmée dans une déambulation de convalescente. La brise ténue qui soufflait sur son ventre et ses épaules devenait rapidement douloureuse tant la chair crayeuse qu'elle effleurait était encore désarmée devant les agressions. Saba marchait au hasard, un gros livre dans la main droite. La tête emplie d'un enchevêtrement d'idées palpitantes comme des anguilles. Depuis que David lui avait donné tous les détails sur la maladie qui l'avait tenue alitée trois jours durant, elle se sentait égarée, perdue sans espoir de repères. *Elle savait.*

Elle savait que les tatouages l'avaient quittée en même temps que les fragments de peau morte car l'encre sympathique des sorcières cythonniennes n'était jamais profondément injectée, cette opération s'accomplissant sur des nouveau-nés. Les Cythonniens connaissaient *tous* cette particularité et s'efforçaient bien entendu de protéger leur épiderme tant que le contenu de l'horoscope anatomique ne leur avait pas été révélé.

Saba se toucha du bout des doigts. Désormais elle était vierge, gommée. *Effacée !* Cette évidence l'emplissait d'une sourde épouvante. Sa nouvelle chair ne portait plus aucun secret, c'était une page fade et absurde dans un livre imprimé en grains de beauté et taches de son. C'était une peau banale, désacralisée, un simple papier d'emballage...

Elle étouffa un sanglot et se moucha d'un revers de main. Dieu sait pourtant qu'elle avait redouté la révélation du bronzage ! Qu'elle avait eu peur de lire d'horribles sanctions à venir sur ses membres et son ventre ! Oui... mais à présent qu'elle se savait blanche, c'était pire encore ! L'effacement la

condamnait à la vacuité, à l'indéterminé ! Désormais elle n'avait plus de voie tracée, plus d'itinéraire défini... Les paroles d'une chanson qu'elle fredonnait lorsqu'elle était encore une enfant lui vinrent aux lèvres : *Sans rails, la locomotive déraile...*

Elle frissonna, gagnée par la panique. Jusqu'à cette minute, elle avait été victime de pulsions contradictoires, mais aujourd'hui elle voyait clair. Les tatouages invisibles qui lui faisaient si peur *la rassuraient* d'une manière tout à fait paradoxale, et sans qu'elle en ait conscience. Oui... C'était exactement cela ! On avait peur de savoir, mais – en même temps – cette possibilité offerte de connaître l'avenir était sécurisante. Ainsi le futur ne s'apparentait plus à un gouffre insondable, à un trou noir. C'était au contraire quelque chose d'arpenté, de mesurable. Une géographie dont on avait fait tous les relevés. On portait son futur comme un vêtement. On pouvait refuser de le lire, de le connaître, mais le savoir là était un réconfort, un soulagement.

Beaucoup d'adultes, qui n'avaient jamais accompli leur voyage d'initiation sur Santäl, avaient coutume de déclarer : « Je n'ai pas eu le courage d'aller bronzer au-delà des étoiles, mais je sais que si un jour j'en ai envie je pourrai m'y rendre. Je sais que si demain je le désire, je peux connaître l'avenir. Et cette éventualité me suffit... » De nombreux Cythonniens se contentaient de cet horoscope invisible, de ces réponses capitales mais indéchiffrables qu'ils savaient inscrites sur leur anatomie. Certains laissaient mûrir leurs interrogations une vie durant. Lorsque les questions se faisaient trop angoissantes à l'occasion d'une maladie, d'un bouleversement, il leur restait la possibilité de sauter dans un vaisseau spatial pour aller en chercher la réponse sur Santäl. « Savoir qu'on peut savoir, là est le réconfort », disait la devise inscrite au fronton du temple des magiciennes. Ce déterminisme qui vous prenait par la main et marchait à vos côtés, telle une divinité invisible, avait peu à peu remplacé toute religion.

Saba haletait, une boule de peur dans la gorge, le plexus noué. Effacée, blanchie, elle se retrouvait condamnée à la multiplicité des possibles. Elle était condamnée au présent ! Condamnée à fabriquer elle-même son propre futur !

Elle gémit sans s'en apercevoir. Elle n'avait plus d'itinéraire défini, elle ne pourrait plus lancer de coups de sonde dans l'inconnu pour y pêcher des bribes de révélation... *Savoir qu'on peut savoir, là est le réconfort*. Mon Dieu ! Comme c'était vrai ! Aujourd'hui elle aurait voulu *tout* savoir, même l'heure exacte et le jour précis de sa mort ! *Tout* était préférable à l'ignorance, à l'aveuglement dans lequel croupissaient les autres races de l'Univers. Ne plus jouir de la faculté de réponse lui apparaissait comme véritablement insupportable. Son esprit se déchirait à cette seule idée. Son intelligence rapetissait, glissait sur la pente de la folie. Elle porta les paumes à ses tempes, lâchant le livre offert par David le matin même, le gros volume tomba sur ses pieds nus et la douleur la ramena à la réalité. Elle se pencha pour le ramasser. C'était un livre à la couverture épaisse et lourde munie d'un fermoir de cuivre dont les charnières, trop neuves, grinçaient encore. Saba le caressa d'une main tremblante. Tout ce qui lui restait d'espoir dormait là, sous la forme d'un cahier aux pages de peau sèche que l'artisan avait cousues sans chercher à les massicoter. Elle fit jouer la boucle du fermoir, souleva la couverture confectionnée à l'aide d'une fine planche de bois gainée de cuir. L'empilement des morceaux de chair morte formait un tas inégal. Un mille-feuille de parchemin aux découpes fantaisistes. Toutes ces pages étaient apparemment vierges et leur aspect rappelait celui du papier huilé.

Saba grelotta et ses dents s'entrechoquèrent. Ainsi les tatouages étaient là ! Prisonniers de ces lambeaux inanimés, secs et craquants comme ces poissons-vessies qui pendent au plafond des boutiques de brocante... Son futur émietté dormait, accroché à cette reliure enjolivée d'impressions au fer chaud. Dormait ? Elle n'en savait rien ! La théorie de David sur la survie des tatouages relevait de la spéculation échevelée. Saba n'avait jamais entendu parler d'un cas semblable autour d'elle, mais il n'était pas impossible que le jeune homme eût raison. Et d'ailleurs elle voulait croire de toutes ses forces à l'éventualité d'une telle sauvegarde. Oui, elle voulait croire que le livre était encore capable de bronzer, que l'encre sympathique imprégnant

les déchets tissulaires avait bien conservé son pouvoir d'obscurcissement. Elle voulait...

Elle s'assit sur une souche, posa sur ses cuisses le volume qui sentait la colle fraîche et feuilleta le manuscrit aux pages translucides.

Une infirme. Les sucs gastriques de la moule géante avaient fait d'elle une infirme ! Un instant elle fut tentée de retourner sa colère contre Mytila, la fille rousse du clan des Parasites humains, mais elle se domina, consciente de l'injustice de sa réaction. Mytila l'avait invitée à visiter la moule, pas à y dormir pendant plus de deux heures ! De plus la rouquine aux seins lourds ne pouvait pas deviner l'importance d'une simple pelade chez une Cythonnienne. Peut-être même n'avait-elle jamais entendu parler de Cythonnia ?

Elle se pencha à nouveau sur le livre, le palpa. Désormais elle allait vivre dans l'angoisse de le perdre ou de le voir détruit. Il suffisait de peu de chose. Que le vent le lui arrache, par exemple !

Elle réprima un sursaut de terreur. De plus le classement approximatif effectué par David ne lui permettait plus de choisir dans l'éventail des révélations. Si elle connaissait la localisation anatomique des réponses sur son corps, elle ignorait en revanche où se cachaient ces mêmes réponses dans ce tas de pages dentelées. Il lui faudrait compter avec l'imprécision d'un classement hasardeux et s'en remettre à la chance.

Elle ferma le livre avec délicatesse et rabattit le fermoir qui claqua. La moule avait mangé son futur en même temps que sa peau... Si la théorie de David s'avérait fausse, elle se retrouverait condamnée – elle, Saba – au présent sans recours. Sans espoir. Condamnée à l'ignorance perpétuelle par un mollusque imbécile ! L'aventure aurait pu faire rire si elle n'avait été aussi tragique.

La jeune fille se redressa. Des taches rouges marbraient ses cuisses, là où elle avait posé le volume, trahissant la fragilité de cet épiderme blême et sans secret.

La brise qui soufflait de par-delà les collines lui apporta le cliquetis des sabots aimantés sur la plaine de fer. Les chevaux électriques galopaient en cercle, martelant le sol, effaçant les

plaques de rouille dans un jaillissement d'étincelles. Elle se sentait fatiguée ; elle envia leur énergie et les centaines de volts stockés dans leurs glandes. Elle reprit le chemin de la maison devant laquelle paissait tranquillement la tortue ramenée par Judi.

Malgré sa lassitude, Saba était pressée de se remettre en route ; elle avait hâte de connaître le contenu du livre, de l'ouvrir au-dessus de sa tête et d'offrir ses pages aspergées d'huile bronzante au soleil de Santäl.

Quand elle arriva au bas du perron, Judi émergea de l'habitable percé dans le dos de la tortue. Elle était torse nu et ruisselait de sueur. Saba vit qu'elle manipulait des outils munis de lames courbes et tranchantes.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle.

La grande femme brune essuya les gouttes de transpiration qui s'accumulaient dans ses sourcils.

— Je rabote le cockpit, grommela-t-elle. Personne ne semble se préoccuper outre mesure de savoir comment nous allons continuer ce voyage ! Je vais essayer d'agrandir l'habitable, de manière à ce que nous puissions y tenir tous les trois. Il suffira de changer le couvercle, je me suis entendue avec le forgeron du village. Si vous croisez David, envoyez-le-moi, j'aimerais bien souffler deux minutes.

Saba hocha la tête et gravit les marches qui menaient au grand hall. Pour une fois elle était d'accord avec Judi : il était temps de repartir. La halte n'avait que trop duré. Elle chercha David, le trouva en train de rêver et lui ordonna assez sèchement d'aller prêter main-forte à la marchande de produits chimiques. Après quoi elle gagna sa chambre et entreprit de rassembler ses affaires.

En vidant son sac, elle fit rouler la gourde de terre cuite offerte par Mytila. Une seconde elle fut sur le point de l'écraser à coups de talon, mais quelque chose l'en empêcha. Les sensations qu'elle avait connues au cœur du coquillage éveillaient encore en elle de curieux échos. Brusquement quelque chose se clarifia dans son esprit et elle pensa : « La moule est aux antipodes du livre ! »

Cette réflexion l'abasourdit. Elle tituba, comme ébranlée par le recul d'un fusil trop lourd pour elle.

« La moule c'est le temps aboli, songea-t-elle à nouveau, le livre c'est le futur... » Elle avait la bouche sèche et le front brûlant. Elle murmura comme une prière : « La moule c'est l'éternel *présent*. »

Cette phrase lui fit l'effet d'un blasphème. Elle avait été élevée dans le culte du futur. Un culte naïf mais dont elle ne pouvait se détacher. L'espace limbique que lui avait laissé entr'apercevoir sa brève claustration au sein du coquillage prenait à présent des allures d'hérésie. Elle ramassa le flacon, le posa sur le livre lourd de prophéties en gestation, et contempla un long moment la réunion de ces deux pôles contradictoires. Il y avait là quelque chose qui lui faisait signe mais qu'elle ne réussissait pas à décrypter. Le monde de Santäl était trop compliqué pour elle. Personne ne semblait savoir si la planète était en train de mourir ou de renaître ! Personne n'était capable de décider si le ventre de ce monde était bien une boule de cendre froide ou, au contraire, un fœtus de magma presque à terme... Santäl réchauffait-elle ses vieux os comme un vieillard qui tisonne son poêle, ou couvait-elle une impossible progéniture telle une femelle soucieuse de sa maternité ?

Cette imprécision, cette indétermination, ne pouvait convenir à une Cythonnienne. Pourquoi cela n'était-il pas écrit quelque part ? Comment pouvait-on vivre sans connaître la réponse à une question si impérieuse ? L'univers des hommes sans horoscope l'effrayait au plus haut point. Elle entassa ses vêtements dans le sac en compagnie du livre et de la fiole, avant d'en attacher la lanière à son poignet. Désormais elle ne s'en séparerait plus, quoi qu'il advienne.

Légèrement soulagée elle s'approcha de la fenêtre. David et Judi se tenaient au sommet de la tortue, arrachant à la carapace de larges copeaux de corne.

Saba soupira. L'imminence du départ calmait son angoisse.

— Alors vous partez ? fit Nathalie qui venait d'entrer, Cedric sur les talons.

— Oui. Il faut profiter de l'accalmie. C'est ce que prétend Judi.

— Vous allez chez les taupes ! ricana la fillette. Vous allez vous enfoncer dans le grand terrier. Papa dit que c'est le foutoir, le bazar de la Création. Tu espères faire bronzer ton bouquin ?

— Oui.

— C'est dégueulasse, ce truc ! renchérit Nathalie. Des bouts de peau dans une couverture. Judi raconte que c'est de la superstition, que vos sorcières vous écrivent n'importe quoi sur le dos.

Saba frémit d'indignation.

— Tais-toi, coupa-t-elle, tu es mauvaise ! Les prophéties se sont toujours vérifiées ! La divination est une science, sur Cythonnia, pas une pratique de charlatans comme chez vous.

— Tu as de la chance que David t'ait épluchée bout par bout ! siffla l'enfant. Moi, j'aurais foutu ta sale peau morte au feu, ça t'aurait peut-être rendue moins idiote !

Cedric, percevant l'agressivité qui émanait des deux femmes, se mit à gronder en découvrant les crocs. Nathalie le tira par le collier et quitta la pièce. Saba demeura une minute immobile, le sac de cuir serré contre ses seins, vibrante de rage. Elle étouffait dans cette maison condamnée au naufrage. Elle décida d'aller aider David et Judi, malgré sa faiblesse. Elle aurait ainsi l'impression d'écourter le temps qui lui restait à passer entre les murs de cette bâtisse à la dérive, et dont chaque ouragan raccourcissait l'espérance de vie. Elle se rua dans l'escalier.

En bas, David tenta de la dissuader de prendre part aux travaux mais elle ne voulut rien savoir et se hissa, en soufflant, sur la pente de la carapace.

— Laissez-la si c'est son idée, haleta Judi, nous ne serons pas trop de trois. Le forgeron viendra poser le nouveau couvercle ce soir. Il faut avoir terminé d'ici là.

David haussa les épaules et replongea les mains dans les copeaux de corne qui tapissaient le fond du trou.

Indifférente à ce qui se tramait sur son échine, la tortue rêvait, l'œil glauque, le cerveau tout entier occupé par les brumes de la digestion.

## CHAPITRE XIV

Ils partirent le lendemain à l'aube. Jean-Pierre les salua sans grande effusion. On le sentait préoccupé par l'avenir de la maison. Au moment où il s'avancait sur le perron, David se tourna vers Nathalie et lui tendit un sac en papier de soie portant l'emblème de la pâtisserie du village.

— Pour toi, dit-il simplement, une brioche. Une brioche à ne consommer qu'en cas d'urgence.

La fillette leva vers lui des yeux incrédules et saisit le gros gâteau doré. Cedric voulut aussitôt le flairer mais elle le repoussa avec impatience. La brioche, très lourde, avait laissé des auréoles grasses sur le sac d'emballage. David hésita, les bras ballants, l'air un peu stupide.

— Bon appétit ! fit-il en descendant les trois marches qui le séparaient du sol.

— Bon voyage, coupa Jean-Pierre visiblement désireux d'abréger une cérémonie qui ne pourrait que donner de mauvaises idées à sa fille.

Le jeune homme empoigna la main que lui tendait Judi et se hissa sur le dôme d'écaille. Saba était déjà assise au bord de l'habitable agrandi, son sac de cuir serré contre ses seins. Judi s'installa au fond du cockpit et tira une capsule urticante au centre de la tortue. Le chélonien réagit au bout d'une minute et se mit à rouler bord sur bord en prenant son allure de croisière.

— Ne vous retournez pas, David, ricana la grande femme brune. Sentimental comme vous l'êtes, vous allez nous faire un gros chagrin ! Ce cher Jean-Pierre a d'ailleurs l'air bien pressé de faire rentrer sa petite famille.

David haussa les épaules et prêta l'oreille aux bruits qui montaient dans son dos. Il entendit l'aboiement étranglé de Cedric qu'on tirait par le collier, le raclement de la porte à glissière.

— Ça y est, confirma Saba, ils sont rentrés.

— Ça n'avait rien d'une cérémonie avec mouchoirs et serments d'amitié, gloussa Judi. Plutôt bref, comme adieu ! Qu'est-ce que vous avez donné à la gosse, David ?

— Une brioche, dit doucement le garçon. Une brioche avec une lime.

— *Une lime ?* Dedans ?

— Oui. Elle en a parlé le premier jour, rappelez-vous. Elle disait qu'ainsi elle ne s'évaderait qu'après le petit déjeuner.

Judi fit la moue.

— Vous avez sûrement bien fait, lâcha-t-elle enfin, ça lui évitera peut-être de finir noyée dans la vase du littoral.

Ils ne dirent plus rien jusqu'à ce que la maison soit sortie de leur champ de vision. La tortue se traînait pesamment et son ventre frottait sur les pierres. Lorsqu'elle eut contourné la dernière colline elle déboucha dans une vaste plaine où l'herbe et la végétation allaient en s'éclaircissant. David plissa les yeux. L'étendue verte devenait grise, puis blanche, au fur et à mesure qu'on laissait filer le regard vers la ligne d'horizon.

— De l'herbe, commenta sombrement Judi, puis de la terre, et tout au bout : le roc. Le roc nu, décortiqué comme un os trois fois sucé.

— Vous savez où commence le troisième cercle ? s'enquit David.

— Non, mais nous ne tarderons sûrement pas à voir la fameuse croix qui fait office de poteau-frontière.

— Comment résiste-t-elle au vent ? interrogea Saba.

— Elle ne résiste pas, répondit Judi d'une voix neutre. On en dresse une nouvelle après chaque ouragan. On trouve toujours des volontaires pour ce genre d'exhibition, le troisième cercle ne manque pas de mystiques.

Le paysage changeait déjà. On devinait sans mal que les courants aériens avaient creusé le terrain comme un fleuve creuse son lit. L'érosion avait poli les pierres, arrondi les angles des rochers, émietté les souches. La plaine sentait l'usure, le ponçage quotidien. Aucun arbre n'avait plus l'audace de se dresser au-dessus du sol et les gros blocs de granit solidement enracinés portaient les traces de millions de griffures.

— Un pays passé au papier de verre, murmura David en songeant aux paroles de Charles-Henri Hannafosse, le bibliothécaire fou.

La lande s'étalait, scarifiée par les lapidations incessantes des tourbillons éoliens ; crâne scalpé depuis longtemps, et qui jaunit au soleil, dépourvu de son toupet végétal.

— On ne voit pas le volcan, observa le jeune homme.

— C'est à cause de la brume de chaleur, répondit Judi. Regardez devant vous : l'air vibre. Vous ne sentez pas qu'il fait déjà plus chaud ? Vous l'apercevrez dès que nous aurons passé la frontière, on ne peut le manquer.

— Où se cachent les habitants ? demanda Saba en regardant autour d'elle.

— Sous terre, comme des taupes. Ici il n'y a pas d'autre solution. Nous les rejoindrons à la première bouche d'accès. J'espère que vous n'êtes pas claustrophobe.

— Mais je ne veux pas m'enterrer ! protesta la Cythonnienne. Je veux aller au pied du volcan ! Mon livre ne bronzer pas sous terre !

Judi eut un claquement de langue agacé.

— Vous irez jusqu'au volcan ! siffla-t-elle. Calmez-vous ! Vous emprunterez les galeries, à l'abri du vent. Ensuite, à la faveur d'une accalmie vous pourrez remonter à la surface par un puits d'aération qui vous amènera à deux kilomètres du cratère. Mais je vous préviens, personne ne vous indiquera le chemin, et si vous vous éternisez à l'extérieur, l'aspiration vous avalera.

— Je sais tout cela, fit Saba avec lassitude, mais maintenant plus que jamais je dois connaître le contenu des prédictions. Ce livre est trop fragile, et une Cythonnienne ne peut vivre dans l'indéterminé.

— Rentrez donc chez vous et demandez qu'on vous tatoue un autre horoscope ! rugit la marchande de produits chimiques. Au moins ainsi vous retarderez de quelques mois l'échéance de votre suicide.

— Un Cythonnien n'a droit qu'à un seul horoscope, objecta la jeune fille, celui qu'on lui grave sur la peau le jour de sa naissance. Les magiciennes ne peuvent entrer en transe qu'au contact d'un nouveau-né.

— Dans ce cas il est évident que vous ne pouvez faire autrement, ironisa Judi, mais je vous aurais prévenue.

— Parlez-nous plutôt de ces types enterrés, lança David pour enrayer une dispute qu'il sentait toute proche.

— Les taupes ? fit la grande femme brune. Certains vivent depuis si longtemps au fond des galeries qu'ils ont perdu l'usage de leurs yeux. C'est un monde noir, un labyrinthe de boyaux. Les clans qui le peuplent creusent de façon anarchique, et à de nombreux endroits le sous-sol n'est plus qu'un morceau de gruyère. Il est difficile de s'habituer au troisième cercle. Je n'y ai fait que de brefs séjours. Avec un peu de chance nous rencontrerons le professeur Mikofsky ; il vivait dans cette zone lors de mon dernier passage.

— Mikofsky ? releva David. Ce nom ne m'est pas inconnu.

— C'est celui d'un scientifique qui fut célèbre sur la planète Fanghs. On lui doit la découverte du virus migratoire<sup>1</sup>. Mais de sombres luttes d'influence l'ont écarté des laboratoires. On l'a condamné pour faute professionnelle et même expédié dans un camp de rééducation. Il s'en est échappé et a trouvé refuge dans cet enfer où la police se gardera bien de venir le chercher.

Deux heures s'écoulèrent, puis trois. Puis quatre...

La tortue griffait maintenant le roc nu, s'émoussant les ongles et le ventre sur la pierre polie. Un piédestal se dressa soudain en travers de la route. C'était en fait un rocher qu'on avait taillé en forme de socle et percé d'un trou dans lequel on enfonçait la poutre verticale de la croix. Celle-ci manquait. Sur la droite on distinguait un bâtiment plat dont l'érosion avait haché les arêtes et arrondi les angles. Une porte s'ouvrait sur la façade basse curieusement inclinée vers l'arrière pour offrir moins de prise au vent.

— C'est la « gare », expliqua Judi en désignant le blockhaus raboté.

— La gare ? répéta David.

— On appelle comme ça toutes les bouches d'accès au monde des tunnels. Nous allons descendre ici, inutile de prendre des risques, l'accalmie ne durera plus très longtemps.

---

<sup>1</sup> Voir Les lutteurs immobiles.

Elle enfonça un bouton sur la poignée de commande. Une capsule anesthésiante partit en chuintant vers le centre de la tortue. Dix minutes passèrent puis le chélonien se mit à zigzaguer en raclant fortement le sol, comme si la carapace devenait trop lourde pour lui.

David sauta à terre. Ses talons sonnèrent désagréablement sur le roc, éveillant un bruit creux sous ses pieds. La lande résonnait comme une caisse vide...

Un homme chauve et blême apparut sur le seuil de la « gare ». Il avait un teint maladif de prisonnier et portait des lunettes de soleil à verres violets.

En s'approchant de lui, David renifla une odeur de terre et de moisissure. Un relent de champignonnière... ou de cercueil exhumé. L'homme était vêtu comme un fonctionnaire du siècle passé, arborant un gilet et des manches de lustrine noire. Il salua les voyageurs d'un bref signe de tête et recula à l'intérieur du bâtiment. David le suivit. Il faisait très sombre dans le hall et l'odeur de terre remuée y était terriblement forte.

Le garçon s'immobilisa attendant que ses yeux s'habituent à la demi-obscurité. Il distingua enfin un comptoir avec des étagères où s'empilaient des casques de mineurs, des lampes à acétylène, des pelles et des pioches. Au centre de la salle un trou s'ouvrait, béant, tel un cratère de bombe. Une échelle de quinze mètres avait été plantée dans cette excavation qui donnait sans aucun doute accès au tunnel principal.

— Visiteurs ou futurs résidents ? nasilla le préposé d'un ton péremptoire.

— Heu ? Visiteurs, bégaya David.

— Attention ! coupa l'homme aux lunettes violettes. Ne vous engagez pas à la légère. On se croit toujours en visite, et puis on est amené à creuser sa propre galerie et on devient résident. Si vous voulez forer, il faut prendre une licence de résident, sinon vous serez en infraction et n'importe qui pourra vous expulser du tunnel que vous viendrez de tailler. Pensez-y !

— Oui, bien sûr. C'est important... ?

— Extrêmement important ! Je ne vends pas d'outils aux visiteurs puisqu'ils sont censés se déplacer dans les galeries répertoriées, et donc entretenues. Par contre si vous voulez

sortir du réseau en ouvrant un prolongement, il vous faudra des pioches, des lampes... donc une licence de résident.

David capitula d'un hochement de tête. Par bonheur Judi entra pour prendre le relais. Elle paya sans discuter trois licences « résidentielles » et réclama des outils pour chacun. Le préposé s'affaira, alignant pioches et pelles avec une vigueur que ne laissait pas soupçonner sa carrure étriquée. Saba s'était arrêtée au bord du trou et considérait l'échelle, une expression de dégoût sur le visage.

— Ça sent le cimetière, dit-elle tout bas, je ne veux pas descendre là-dedans !

— Allons, chuchota le jeune homme, soyez réaliste ! Vous savez bien que c'est le seul moyen d'arriver au pied du volcan.

— Vous avez vu ce type ? Il a un teint de cadavre...

— C'est normal s'il vit dans l'obscurité depuis des années.

Il feignait l'assurance mais il était lui-même angoissé à l'idée de s'enfoncer dans le monde sombre et sinueux du troisième cercle. Judi avait réglé les formalités, elle vint vers eux.

— Déchargeons les derniers coffrets d'ampoules et partageons-nous les outils, dit-elle, et ne faites pas ces têtes ! Je me suis renseignée, Mikofsky est toujours dans le secteur. Avec lui nous aurons un bon guide.

— Vous avez un plan du sous-sol ? s'enquit David.

— Il n'y a pas vraiment de plan puisque tout le monde creuse où il en a envie. La morphologie du réseau est sans cesse modifiée car toujours en extension. Vous n'avez pas entendu comme la plaine sonne le creux ?

— Si. Hélas.

— Allons, secouez-vous ! lança Judi. Ne virez pas claustrophobes avant même d'être en bas.

Ils la suivirent pour l'aider à décharger la tortue.

— Que va-t-elle devenir ? interrogea Saba en touchant la tête cornée de la bête endormie.

— Je l'ai vendue au chef de gare, répondit Judi, elle vient de payer notre équipement.

— Qu'en feront-ils ?

— Ils la mangeront, tiens ! Les fonctionnaires qui veillent sur les accès sont habilités à négocier des achats de vivres avec les gens de l'extérieur.

Saba fit la grimace, saisit une caisse et la porta dans le hall. En quelques minutes ils eurent débarrassé le chélonien. Ils se répartirent ensuite casques et outils.

— Maintenant il faut descendre, lâcha Judi ; je vais passer la première.

Sans hésiter elle empoigna les barreaux de l'échelle et tâtonna du bout de la semelle pour trouver les barreaux. David la vit disparaître dans le puits d'obscurité, le ventre étreint par l'appréhension. Quand vint son tour, il emplit ses poumons d'air, comme un nageur qui s'apprête à plonger, et se laissa manger par la nuit, échelon après échelon.

Il posa enfin le pied dans une galerie de mine soigneusement étayée. Le couloir mesurait environ quatre mètres de large pour trois de haut. Des racines blanches sortaient des parois de terre et du plafond. La lumière, assez faible, provenait d'ampoules nues accrochées aux étais tous les dix pas. Il faisait chaud, l'air qui stagnait dans les boyaux était moite et comme saturé par toutes les respirations qui s'y abreuvaient. L'odeur de terre remuée, de moisissure, agressait véritablement les narines et David fut tenté de se masquer le visage avec son mouchoir. Des couloirs annexes s'ouvraient de part et d'autre du tunnel principal. On les devinait plus étroits et moins bien entretenus. Ces couloirs ne tardaient pas d'ailleurs à donner eux-mêmes naissance à des boyaux, les boyaux se subdivisant à leur tour en terriers... Des rails couraient sur le sol de la grande galerie et l'on entendait un wagonnet grincer dans le lointain. Des enfants surgirent des couloirs annexes, curieux, dévisageant les étrangers. Ils portaient tous de petits casques bosselés barbouillés de dessins naïfs. Leur habillement se réduisait à un short de grosse toile ou à un pantalon troué aux genoux. Leurs mères les rappelèrent en les gourmandant. La plupart d'entre elles allaient seins nus, la tête coiffée d'un casque jaune. Leurs cheveux pendaient en mèches terreuses sur leurs épaules grises. Elles n'eurent pas un regard pour les nouveaux venus.

— J'ai laissé les caisses en consigne à la « gare », murmura Judi, je n'emporte qu'une centaine d'échantillons, ainsi nous ne serons pas ralentis. Si Saba veut bien se décider à descendre nous pourrons aller de l'avant.

Dès que la Cythonnienne les eut rejoints, ils se placèrent en file indienne et longèrent la paroi de droite. Ils marchaient lentement, haletant dans l'atmosphère raréfiée. Ils croisèrent trois hommes torse nu qui poussaient un wagonnet rempli de déblais, mais aucun d'eux ne leur adressa la parole. David vit avec stupeur des oiseaux qui voletaient au ras du plafond et s'accrochaient aux racines sortant des parois pour déloger les vers cachés dans la terre noire. Il y avait des pigeons, mais aussi des perdrix, des corbeaux, des bécasses.

— Les animaux des environs ont adopté la même stratégie que les humains, expliqua Judi, il y avait quelques exploitations minières dans la forêt. Ils se sont tous engouffrés dans les galeries désaffectées pour échapper au vent. Les oiseaux, mais aussi les renards, les sangliers, les lièvres... Maintenant ils errent dans les tunnels, se dévorant entre eux ou se nourrissant de lichens et de champignons. Certains prédateurs n'hésitent pas à s'en prendre aux hommes. Les lapins prolifèrent et emplissent des tunnels entiers. Ils rongent les racines, les végétaux qui poussent sans lumière. Les cochons sauvages sont plus dangereux. Certaines races ont pu s'acclimater à la demi-obscurité, d'autres sont devenues aveugles et ont perdu jusqu'à la couleur de leur pelage. Les oiseaux, eux, ont préféré côtoyer les hommes pour bénéficier de la lumière des groupes électrogènes.

Elle se tut car la galerie aboutissait à un carrefour. Des mineurs, penchés sur une carte, s'absorbaient dans des relevés minutieux. Judi alla leur demander s'ils savaient où demeurerait présentement Mikofsky. L'un d'eux leva la main sans proférer un mot, désignant l'un des couloirs. C'était une voie secondaire et l'éclairage s'y réduisait à une ampoule tous les quarante pas, ce qui diminuait considérablement la visibilité. Des caillots de nuit engorgeaient le souterrain. De place en place, des ampoules avaient grillé, plongeant dans les ténèbres des sections entières de tunnel. Les voyageurs n'avançaient plus qu'à petits pas.

Une lueur dansante empestant le pétrole vint enfin à leur rencontre. La lampe-tempête était brandie par un homme de haute taille au ventre proéminent. Il était chauve et une énorme moustache noire mangeait sa lèvre supérieure.

Lorsqu'il fut près d'eux David s'aperçut que l'inconnu portait un tatouage au milieu du front. Une phrase calligraphiée à l'encre noire, illisible dans la pénombre. Il lui manquait aussi la première phalange de deux ou trois doigts.

— Mathias ? appela Judi. C'est vous ? Vous me reconnaissez ?

— Van Schul ! tonitrua le gros homme. Sale empoisonneuse ! Le vent ne vous emportera donc jamais ?

— Je vous présente Mathias Grégori Mikofsky ! lança la grande femme brune en se tournant vers ses compagnons. Un scientifique de haute valeur...

— Une Taupe ! corrigea son interlocuteur, une simple Taupe, obèse et moustachue, et qui n'a pas besoin de vos produits, chère Judi ! Si je n'avais pas eu si peur de la police j'aurais pu rester chez les Pesants, personne n'y aurait vu que du feu !

David et Saba se présentèrent rapidement.

— Allons chez moi, coupa Mikofsky, nous aurons plus de lumière. Et puis ce tunnel n'est pas très sûr, je crois qu'il y rôde un sanglier albinos.

Ils se laissèrent guider. Le scientifique se déplaçait vite malgré son embonpoint, et ses yeux habitués aux ténèbres décelaient tous les pièges du sol. Les trois voyageurs trébuchèrent quelques minutes sur les racines qui sortaient de terre puis Mikofsky bifurqua à plusieurs reprises, s'engageant dans des galeries de plus en plus étroites. David avait l'impression de s'enfoncer dans le labyrinthe défensif d'une tombe égyptienne.

Ils arrivèrent enfin dans une salle parfaitement étayée et où brûlaient trois grosses ampoules électriques. Des livres et des dossiers avaient été placés sur des pierres plates. Trois corbeaux se lissaient les plumes sur un perchoir improvisé. Des pigeons picoraient entre les feuilles de papier.

— Les oiseaux aiment la lumière, dit simplement le professeur, ils sont prêts à pactiser avec les humains pour jouir

de l'éclat des lampes. Ce sont les bêtes les plus malheureuses que vous rencontrerez dans le monde des tunnels.

Il s'assit lourdement et invita le petit groupe à en faire autant. David et Saba ruisselaient de sueur.

— Je n'ai pas grand-chose à vous offrir, observa le savant, ici on ne distille que du jus de racines roses. C'est une liqueur assez ignoble mais qui fait passer le temps. Vous en voulez ? C'est presque aussi dangereux que le venin vendu par notre amie Van Schul !

Sans attendre de réponse il saisit un flacon de terre cuite par l'anse et remplit quatre coupelles qu'il distribua en commençant par Saba.

— D'ordinaire nous récupérons l'eau de pluie qui s'infiltre dans le sol, fit-il, elle goutte sur nos têtes en suivant le trajet des racines. Les averses sont dangereuses car elles ramollissent la terre. Le plafond et les parois des tunnels deviennent meubles, quand ils ne se changent pas tout bonnement en boue. Ces jours-là il faut s'abstenir de bouger car il est facile de traverser le plancher et de se retrouver à l'étage du dessous...

— L'étage du dessous ? releva Saba.

— Oui, expliqua patiemment Mikofsky. Gardez toujours à l'esprit que le monde des Taupes n'est en fait qu'un empilement de galeries très rapprochées. En ce moment vous surplombez un couloir qui serpente à moins de deux mètres sous vos pieds. Ce boyau en surplombe lui-même un autre qui..., etc. Personne ne sait exactement combien de tunnels s'entrecroisent ainsi. Une chose est sûre cependant : leur multiplication affaiblit la solidité du terrier. À certains endroits le « plancher » ne mesure plus que cinquante centimètres d'épaisseur ! On a dû réglementer la circulation et interdire de nombreuses galeries aux gens pesant plus de soixante kilos ! Je connais des itinéraires aussi solides qu'un pont de papier mouillé. Portez-y la semelle et vous traverserez cinq ou six galeries en chute libre !

— Mais pourquoi creusent-ils ? s'étonna David. Ils n'ont pas conscience du danger ?

— Si, mais personne ne peut les en empêcher. C'est en quelque sorte une réaction contre la claustrophobie. Cet univers limité les rend fous, alors ils se donnent l'illusion du

déplacement en agrandissant perpétuellement leur terrier d'habitation. Un jour toutes les galeries s'effondreront les unes sur les autres et la plaine s'abaissera de trente ou quarante mètres !

Il porta le godet d'alcool à ses lèvres et grimaça en clignant des paupières.

— Ici la prolifération des racines maintient un semblant de cohésion, reprit-il après s'être essuyé la moustache, les plantes refoulées par le vent poussent maintenant la tête en bas. C'est un processus compensatoire. Ce réseau de radicelles a fini par tisser un filet qui donne de l'assise aux parois. Cela fait un peu penser à ces tiges d'acier ou à ces fils de fer qu'on noie dans le béton armé. Les trois premières galeries jouissent des avantages de cette armature naturelle, mais les ramifications ne descendent pas plus bas. Le monde des Taupes est dangereusement instable. La pluie nous donne l'eau mais détruit lentement notre assise. De plus on ne rencontre aucune cohésion civique. Les gens d'ici entretiennent peu de relations, chacun vit replié dans sa zone de fouissage, dans sa « concession ». Il y a très peu de lois, chaque clan pratique sa propre « juridiction ». Les aberrations foisonnent, favorisant les pratiques expéditives.

— Comment se nourrit-on ? interrogea Saba.

— On peut tirer les oiseaux ou dénicher leurs œufs. Généralement on essaye de localiser une galerie occupée par des animaux et on y fait de brèves incursions. Si cette galerie est située à un étage inférieur, on creuse un trou et on descend un chasseur au bout d'une corde. On mange beaucoup de viande, beaucoup de champignons aussi. Mais attention ! Même sous terre ils ne sont pas tous comestibles. Il existe des variétés hallucinogènes très nocives.

Il fit une pause, dévisagea Saba et dit :

— Vous êtes cythonnienne, n'est-ce pas ? Je suppose que vous désirez traverser toute l'étendue du labyrinthe pour sortir au pied du volcan ?

— Comment le savez-vous ? balbutia la jeune fille.

— J'ai eu l'occasion d'accompagner plusieurs de vos congénères. Certains ne sont jamais redescendus. Il vous faudra être très prudente.

Il se saisit à nouveau de la cruche et se versa une autre rasade d'alcool de racines roses. Aucun des trois voyageurs n'avait encore osé y porter les lèvres.

— Nous sommes dans la première galerie ? s'enquit David.

— Non, il y a déjà deux étages de tunnels au-dessus de nous. Cela représente pas mal d'hommes et d'animaux mêlés. En fait nous sommes à dix mètres sous terre. On considère, peut-être à tort, que ces zones sont privilégiées à cause du soutien des racines. Nous sommes les seuls à entretenir un semblant de vie collective. Nous avons quelques règles de sauvegarde, une milice... La civilisation, quoi !

Il éclata d'un rire tonitruant.

— Combien de temps faut-il pour rejoindre par les souterrains la cheminée d'aération qui s'ouvre au pied du volcan ? dit Saba, coupant court à l'hilarité factice du savant.

— Je ne sais pas exactement, cela dépend de l'état des tunnels. Deux jours, si tout va bien. Beaucoup plus s'il nous faut faire des détours à cause des écoulements ou de la fragilité du sol. Je suppose que vous voulez partir le plus tôt possible ?

Saba eut un hochement de tête affirmatif.

— Okay, murmura pensivement Mikofsky, je vous conduirai à travers le dédale, mais ne vous attendez pas à un voyage d'agrément.

## CHAPITRE XV

C'était une arche de Noé souterraine, un abri antiaérien. Un réseau de catacombes mixtes où s'entassaient hommes et bêtes. C'était un labyrinthe aux superpositions de H.L.M., un terrier évolutif bourgeonnant en incessantes métamorphoses...

David déambulait prudemment dans cette mine sans pépite ni charbon. Il apprenait le monde des Taupes, grattait la terre des parois pour mettre à nu l'entrelacs des racines foisonnantes, nouées de tétanie blême, et immobiles comme un grouillement de vers congelés. Il avançait sur ce sol pulvérulent, d'une mollesse suspecte, moquette de tourbe qui mangeait les bruits. Parfois son pied s'enfonçait brusquement de plusieurs centimètres et il faisait un bond en arrière, le cœur battant. À d'autres moments des averses de terre noire tombaient du plafond, saupoudrant sa peau d'une poussière grasse à l'odeur de fumier frais. Il levait alors la tête, essayant de deviner ce qui – à l'étage supérieur – provoquait cet ébranlement, et il lui semblait voir des courses collectives et animales. Des troupeaux de biches galopant au long des couloirs pour échapper aux griffes d'un lynx décoloré. Cette faune qu'il se plaisait à imaginer albinos, uniformément blanche aux yeux rouges, le passionnait. Il eût aimé toucher les bêtes de légendes rassemblées ici comme pour un séminaire de réflexion sur « Le mythe des Animaux Immaculés à travers le cosmos ». Il eût aimé se mêler à leur course, se frotter à leur fourrure et – pourquoi pas ? – perdre lui aussi ses couleurs. Arborer des cheveux et une toison pubienne d'un blanc laiteux. En même temps il avait peur. Peur de voir crever le plafond et jaillir dans une cascade de pierrailles un prédateur parachuté par accident ou un affaissement de terrain. Un lion des montagnes, par exemple.

« — Faites attention, lui répétait plusieurs fois par jour Mikofsky, un sanglier tombé du tunnel supérieur rôde à ce niveau, ne vous écartez pas du maître-couloir ! »

David opinait, puis oubliait régulièrement. Les galeries étaient illuminées selon leur importance. Cette discrimination se repérait à l'espacement des boîtiers d'éclairage. Si les voies principales bénéficiaient d'une ampoule tous les dix mètres, ce privilège s'amenuisait très vite pour aboutir, dans les boyaux, à une distribution avare n'autorisant qu'une lampe tous les soixante pas. Cet espacement beaucoup trop grand condamnait les portions de couloirs situées dans l'intervalle à la plus opaque des nuits. S'y hasarder c'était plonger dans un fleuve d'encre de Chine ponctué, de loin en loin, d'un mince îlot de lumière. David surnommait ces taches jaunes les « oasis électriques ».

Elles lui donnaient l'impression de se déplacer dans le tunnel d'un métro rudimentaire et de déboucher brutalement entre les rives illuminées d'une station au nom familier.

Judi ne semblait guère sensible au charme des souterrains. Sans perdre de temps elle avait commencé son habituel et opiniâtre porte-à-porte. La sacoche d'échantillons en bandoulière, un sourire de commande aux lèvres.

« — Prenez garde, Van Schul, lui avait dit Mikofsky, la situation s'est beaucoup dégradée depuis votre dernier passage. J'ai peur qu'on n'apprécie guère vos propositions d'alourdissement.

« — Pas de panique, avait objecté la grande femme brune, je veux seulement leur faire miroiter les bienfaits de l'obésité volontaire en leur expliquant qu'accepter de grossir c'est pouvoir rejoindre le clan des Pesants... donc quitter l'enfer du terrier, C.Q.F.D. !

« — Okay, mais essayez d'être claire. La moindre équivoque peut tourner à la tragédie. »

Cela n'avait pas découragé la marchande de potion miracle et elle s'était vaillamment lancée à l'assaut des galeries d'habitation tandis que Saba restait recroquevillée au fond de la tanière du savant déchu, son livre de prédictions plaqué sur le ventre. S'aidant d'une carte rudimentaire, David en avait profité pour explorer les abords du maître-couloir. Certains tronçons

s'annonçaient par des panneaux métalliques portant des inscriptions lapidaires du genre : « Interdit aux plus de soixante kilos », ou des rappels comme on en voit à l'entrée des autoroutes : « Ne marchez pas côte à côte », « File indienne obligatoire, espacement de 6 mètres entre chaque marcheur », « Rassemblements interdits, ne vous groupez pas pour parler ou manger. Répartissez les poids sur une grande distance... ».

Des balances rouillées étaient disposées à l'entrée des couloirs fragiles. David s'y pesa et nota avec inquiétude que ses soixante-quinze kilos lui interdisaient nombre de voies. En examinant les rares « résidents » qu'il put croiser, il réalisa qu'ils étaient tous de petite taille et fort maigres. Le régime à base de racines bouillies, de viande mal cuite, et le maniement incessant de la pioche, ne devait pas – il est vrai – favoriser les surcharges adipeuses. Il se sentit en infraction. Anormal. Le terrier était une architecture de trous à l'équilibre précaire. Un pont confectionné à l'aide de mouchoirs en papier collés bout à bout, et jeté sur un abîme insondable. Seuls les oiseaux y paraissaient en sécurité. Ils volaient, se cognant aux étais, semant leurs plumes, s'agglutinant autour des ampoules électriques. Plus d'une fois leurs ailes frôlèrent les cheveux de David qui rentra instinctivement la tête dans les épaules. Il observa cependant que les oiseaux volaient peu. Réduits à l'état d'animaux de basse-cour, ils fouillaient la terre de leur bec, en extrayant d'interminables vers qu'ils avalaient en une demi-douzaine de déglutitions gloutonnes.

Un soir, saisi d'une impulsion, il demanda à Mikofsky ce qu'on faisait des morts. Le savant eut une moue indécise.

« — Ça dépend des clans, commença-t-il. Certains les enterrent dans l'épaisseur des murs afin que les racines s'en nourrissent, d'autres creusent un trou dans le sol d'une galerie répertoriée "fragile" et font basculer le cadavre à l'étage du dessous. Tant pis pour ceux qui le reçoivent sur la tête si ce sont des hommes, tant mieux si ce sont des animaux (des carnassiers de préférence) car alors ils n'en font qu'une bouchée. »

Quelques heures après cette conversation, David fut pris dans une avalanche de lapins... Il explorait un couloir annexe quand le plafond s'émietta brusquement, faisant pleuvoir sur lui

un déluge de terre humide et de racines. Avant qu'il ait pu esquisser un mouvement de fuite une avalanche chaude et soyeuse l'enveloppa. C'était comme si on cherchait à l'étouffer sous un millier de pull-overs vivants. Cela tombait, roulait. Cascade de boules laineuses aux spasmes élastiques. Les lapins blancs rebondissaient sur ses épaules, secouaient leurs oreilles et s'enfuyaient en zigzaguant. Le jeune homme se débattit, des poils plein la bouche, étourdi par ce bombardement qui semblait jaillir d'un haut-de-forme d'illusionniste soudain promu corne d'abondance.

Quand l'éboulement eut cessé il se redressa. Tous les animaux s'étaient dispersés au hasard des galeries, il ne subsistait qu'un trou noir au-dessus de sa tête. Un trou ouvert comme une blessure sur un grenier peuplé de bêtes décolorées pour la plupart aveugles, et ne se fiant plus qu'à leur odorat ou à leur ouïe. Il fut tenté d'improviser une échelle pour se hisser à l'étage supérieur, mais la crainte des loups-cerviers et autres prédateurs l'en dissuada.

Après s'être épousseté, il regagna l'ancre du savant et raconta son aventure.

— Vous avez eu de la chance, commenta le professeur, des lapins c'est plutôt sympathique ! Vous auriez pu tout aussi bien vous retrouver en face d'un lynx ou d'un cochon sauvage. Ne prenez plus de risques inutiles. De toute façon nous allons partir. Je suis allé consulter les capteurs artisanaux que j'ai installés. Aucune vibration n'a été enregistrée. Le volcan semble décidé à rester calme. C'est une sage décision, et qui favorise nos entreprises. Quand l'aspiration se déchaîne, les troncs arrachés et autres débris qui heurtent la plaine en courant se jeter dans la gueule du cratère ont tendance à provoquer des effondrements à l'intérieur des galeries. J'ai établi un itinéraire qui devrait nous amener en douze heures au pied du volcan. C'est la voie la plus courte. Si l'un de ces axes a été comblé, nous serons malheureusement obligés d'effectuer des détours. Et cela peut tripler la durée du voyage. Nous avancerons en colonne espacée afin de répartir la charge au niveau du sol. Ne cherchez pas à marcher côte à côte. Dans certains couloirs cela vous

condamnerait à passer à l'étage du dessous, et j'ignore tout de l'accueil qu'on vous y ferait.

« Si la tempête éclate, gardez votre calme, ne cédez pas à la panique. Il se peut que des étais s'écroulent, que des animaux dégringolent sur nos têtes mais généralement cela ne dure pas. Nous éviterons les contacts avec les résidents. Ils détestent les étrangers qu'ils assimilent à une surcharge inutile. Je ne suis moi-même toléré que parce que je leur rends service en cas de maladie ou d'accident, mais je n'ai jamais pu m'intégrer. Aussi ne cherchez pas à fraterniser de cette manière un peu puérile qu'adoptent les touristes en vacances dès qu'ils viennent à croiser un autochtone. Maintenant il faut rassembler les provisions. J'ai l'habitude de calculer large en prévision des pépins éventuels. C'est plus prudent.

Le savant leur distribua des sacs à dos plutôt rudimentaires et dépourvus d'armature dans lesquels il avait entassé de la viande séchée, des champignons déshydratés. Il y avait aussi des gourdes patiemment remplies au goutte-à-goutte des ruisselets d'infiltrations. Il leur recommanda une dernière fois d'être économes avec le gaz alimentant la veilleuse de leur casque puis donna le signal du départ.

Ils marchaient en file indienne, à cinq ou six mètres les uns des autres, ce qui rendait la conversation difficile, personne n'ayant envie de crier pour se faire entendre. Le monde des tunnels était voué aux murmures, aux chuchotis de confessionnal. Il oppressait comme une église ou le dédale intérieur d'une pyramide. Les résidents s'écartaient à leur approche, le regard fuyant sous la visière bosselée du casque. David comprit que le terrier, loin d'être une société clairement édifiée, faisait cohabiter une infinité de minuscules tribus n'entretenant aucun lien entre elles. Le labyrinthe favorisait l'autarcie, les groupuscules autonomes. La collectivité s'y dissolvait, réduisant les clans à leur plus simple expression : la famille. Il émanait de ces replis furtifs une pénible impression d'hostilité. L'absence de contact créait peu à peu un climat d'embuscade.

Après une heure de marche, Mikofsky buta sur un panneau n'autorisant la voie la plus courte qu'aux « moins de soixante-

cinq kilos ». Seules Judi et Saba auraient pu passer. Sans guide, ce privilège ne servait hélas pas à grand-chose. Il fallut emprunter une première déviation pour décrire un large crochet. Le détour se solda par une déambulation de trois heures dans un boyau à demi envahi par les racines.

Quand ils rejoignirent le maître-couloir, ils avaient tous les nerfs noués. Mikofsky leur proposa de faire une pause et de se restaurer. Ils mangèrent sans grand enthousiasme, l'oreille obnubilée par les craquements de la nuit, et repartirent sans avoir échangé un mot.

Cette fois ils piétinèrent quatre-vingt-dix minutes avant de se heurter à une muraille de tourbe obstruant le passage. Mikofsky jura grossièrement.

— Pas question de déblayer, dit-il en s'essuyant le visage, le plafond pourrait nous tomber sur la tête.

— Alors ? s'impativa Judi, qu'est-ce qu'on fait ?

— On retourne sur nos pas jusqu'à la case départ et on change complètement d'itinéraire. Il n'y a pas d'autre solution. La géographie des tunnels est capricieuse, je vous avais avertis !

Ils serrèrent tous les dents à l'annonce du programme de repli.

— Sept heures ! s'insurgea Saba. On en a pour sept heures à rebrousser chemin ! Vous voulez dire que nous avons fait tout ce trajet pour rien ?

— Exactement, ma petite, lâcha Mikofsky sans se départir de son calme. Et demain la même mésaventure se reproduira peut-être. Évidemment, si vous jugez ma prudence excessive, vous pouvez foncer tête basse où bon vous semble, mais vous risquez de tourner indéfiniment en passant d'un cul-de-sac à un autre. Dans le terrier il faut apprendre à être patient. Nous allons camper un peu plus loin, nous effectuerons le trajet de retour demain, ainsi vous ménagerez vos forces.

Ils firent demi-tour et retrouvèrent le couloir aux racines, où ils dressèrent un bivouac rudimentaire. Ils mangèrent encore un peu et s'allongèrent dans la poussière noire du sol pour essayer d'oublier la fatigue. David s'endormit presque aussitôt mais sombra dans un sommeil fiévreux troué de cauchemars. Il rêva notamment que le terrier se changeait en nécropole, en cité

fantôme. Il rêva aussi que les tunnels serpentaient dans le sous-sol d'un cimetière et que des cercueils en rupture de caveau crevaient plafonds et planchers, traversant les galeries de part en part telles des bombes d'acajou à poignées d'argent.

Comme il s'agitait trop, Mikofsky le secoua pour lui demander de prendre le quart. Hébété, le jeune homme s'adossa à la paroi, le cœur battant et la tête débordant d'une bouillie d'images. Au bout d'un temps inappréciable Judi le remplaça, et il put à nouveau sombrer dans l'épouvante silencieuse des mauvais chemins d'inconscience...

Lorsqu'ils furent à peu près réveillés, Mikofsky donna l'ordre de lever le camp. Son ton n'admettait pas la contestation. Il leur fallut six heures et trente-cinq minutes pour retourner au point de départ. Ce fut une épreuve harassante qui les déprima profondément.

Le professeur le comprit sans peine et tenta de leur remonter le moral en faisant circuler un bidon d'alcool de racines roses. Cette fois ils burent tous, sans exception. David crut qu'il avalait de l'acide pur et faillit suffoquer. Saba partit d'une longue quinte de toux. Seuls Judi et le savant firent bonne figure.

D'un commun accord ils décidèrent de se reposer pendant que Mikofsky établirait les coordonnées d'un nouvel itinéraire.

David était à la fois déçu et inquiet. Il avait pensé que l'approche du rempart des naufrageurs réclamerait moins d'énergie. De plus il partageait l'impatience de Saba. Il avait hâte lui aussi de voir bronzer le livre des prédictions mais le terrier semblait s'opposer à la réalisation de ce projet, comme si le futur qui – selon Jean-Pierre (!) – couvait au centre de la planète refusait tout avenir à la Cythonnienne. Cela sonnait comme un mauvais augure.

Il dormit encore mal cette nuit-là et fut la proie d'in vraisemblables rêveries érotiques qui, après l'avoir tenu en érection deux heures durant, l'amènèrent à éjaculer dans son pantalon. Il s'éveilla aussitôt, furieux et mal à l'aise, l'entrejambe poissé.

Alors qu'il s'évertuait à se nettoyer, une phrase lue dans un livre lui revint en mémoire : *Quand un soldat rêve qu'il fait*

*l'amour quelques heures avant de monter au combat, c'est que son corps sait déjà qu'il va mourir...*

Qui avait pu écrire une pareille ineptie ? Il se rallongea, mécontent et fâcheusement impressionné. Deux heures plus tard Mikofsky donnait le signal du départ.

## CHAPITRE XVI

La catastrophe qui devait décider du sort de l'expédition se produisit alors qu'ils remontaient une galerie assez peu éclairée. Depuis un moment déjà David avait remarqué que Mikofsky tendait l'oreille comme s'il cherchait à détecter un bruit suspect. Imitant le savant il s'était alors appliqué à passer au crible tous les sons environnants. Très vite il isola un écho qui semblait ne répondre à aucun de leurs mouvements, et dont le rythme ne correspondait pas à leur cadence de marche. C'était la cavalcade feutrée d'une troupe qui se prépare à l'encerclement, une charge à pas de loup qui sent l'attaque surprise et l'égorgement silencieux. David se sentit gagné par un mauvais pressentiment. On allait les agresser, il en était sûr. Cette formidable dérive à travers Santäl allait se terminer au fond d'un labyrinthe terreux, dans l'obscurité boueuse d'une galerie de troisième catégorie...

À l'instant où il se formulait ces paroles, trois hommes coiffés de casques de mineurs et brandissant des fusils jaillirent d'un couloir annexe pour leur barrer le passage. Ils avaient le torse nu et la peau grise.

La flamme d'acétylène qui grésillait au-dessus de leur visière de métal évoquait un gros œil cyclopéen ouvert dans un demi-crâne de fer. Ils s'immobilisèrent, l'arme pointée, les jambes fléchies.

— Ce sont eux ! glapit le plus grand des trois. Je reconnais la femme, la grande brune, là ! Ce sont les hérétiques ! Mikofsky, qu'est-ce que tu fous avec cette racaille ? C'est du mauvais monde, tu perds la tête ou quoi ?

Le scientifique se mouilla les lèvres, visiblement décontenancé.

— Des hérétiques ? répéta-t-il. Allons, Jonas... Tu dois te tromper...

— Pas du tout ! rugit son interlocuteur. Je les ai vus débarquer dans le maître-couloir. Je poussais un wagonnet vers la gare. D'abord il suffit de voir leur peau pour comprendre qu'ils viennent de l'extérieur. Ils ne sont pas blancs ! Écarte-toi, Mikofsky, tu t'es fait berner, tu vieillis.

— Mais qu'est-ce que tu leur reproches ? argumenta le professeur.

— De répandre des idées hérétiques dangereuses pour le monde des tunnels ! cracha le dénommé Jonas. Tu sais ce que la grande bringue aux cheveux noirs est venue raconter à ma fille ?

— Non ?

— Qu'il fallait qu'elle grossisse pour se libérer de la tyrannie du terrier ! Et elle s'est vantée d'être en possession d'une potion miraculeuse qui rend obèse en trois jours ! Tu te rends compte ! Si des tas de types, de filles, se mettent à grossir, ils crèveront le sol et dégringoleront à l'étage inférieur. Peut-être même traverseront-ils cinq ou six tunnels, comme des bombes, avant de s'arrêter ! Tu veux que nous étouffions sous les avalanches ? Les galeries sont bien assez fragiles comme ça ! Aller mettre de pareilles idées dans la tête des gens, faut être malade, non ? Et tu sais que ma fille – cette idiote de Martine – rêvassait déjà devant l'ampoule que lui a donnée cette salope ?

— Vous déformez les faits ! intervint Judi. J'ai expliqué à votre fille que l'obésité pouvait la dispenser de se cacher dans un terrier, que si elle acceptait l'alourdissement elle pourrait rejoindre le clan des Pesants, et donc vivre au grand air. Je ne lui ai jamais conseillé de grossir à l'intérieur du tunnel, à quoi cela servirait-il ?

— Tais-toi, maudite ! hurla l'homme. Tu cherches à m'embrouiller !

— Pas du tout ! riposta Judi. Je lui ai laissé cet échantillon pour lui prouver que je disais la vérité et...

— Tais-toi ou je te fusille toi et tes complices !

— Tire pas, Jonas, fit l'un des deux autres, les filles on en aura besoin pour la croix du poteau-frontière. Tu sais bien qu'on a de plus en plus de mal à trouver des volontaires.

— T'as raison, approuva le troisième, on crucifiera la brune en premier, la petite rasée ensuite.

— Hé ! lança Mikofsky, vous n'allez pas déconner ? Vous n'allez pas clouer ces deux femmes sur la croix ?

— On va se gêner, tiens ! ricana Jonas. Et j'espère que l'aigle qui leur tiendra compagnie leur bouffera les oreilles et la cervelle avant que ne se lève la tempête !

— Je ne peux pas vous laisser faire ça...

— Ta gueule, Mikofsky ! On te tolère, c'est déjà bien bon de notre part. T'es trop gros pour les tunnels. Si ça continue tu représenteras un danger, toi aussi, alors la ramène pas !

David se sentait glacé d'épouvante. Il savait que Judi était armée mais il voyait mal comment elle pourrait sortir le Colt de son sac et tirer avant que les trois hommes ne réagissent.

— D'abord il faut détruire les ferments de l'hérésie, déclara sentencieusement Jonas. Videz vos sacs et vos poches, vite ! Toi, Mikofsky, mets-toi de côté, t'es dans notre ligne de mire. T'as été con de chaperonner ces pourris mais on veut pas ta mort, tu peux encore rendre service.

Saba claquait des dents. Judi était figée, très pâle. La sueur luisait sur son front.

— Voilà les ampoules, dit-elle docilement.

Et elle déposa sur le sol le coffret antichoc de caoutchouc noir.

En apercevant les cylindres de verre emplis de liquide jaune, Jonas eut un mouvement de recul.

— Pourriture ! gronda-t-il. Tu voulais nous changer en porcs ! Nous faire crever le plancher ! Éparpille ces saloperies que je les écrase. Toi, la petite, vide ton sac ou je t'envoie un coup de crosse sur ton crâne tondu !

Saba secoua négativement la tête et ses ongles blanchirent sur le cuir de la sacoche.

— Simon ! commanda Jonas, vas-y, je te couvre.

L'un des deux hommes qui se tenaient en retrait s'avança et arracha brutalement le sac des mains de la jeune Cythonnienne. Des vêtements en tombèrent, ainsi qu'un flacon de terre cuite muni d'un lacet, et bien entendu... *le livre des prophéties invisibles*, dont le fermoir sauta.

— Un livre où y a rien d'écrit ! siffla Jonas. C'est pas naturel, ça, et ce flacon, là, encore un poison sûrement ! Simon, piétine-moi tout ça et mets-y le feu !

— Non !

Saba poussa un cri de bête touchée à mort et se jeta en avant pour récupérer le volume aux pages inégales. Simon la bloqua d'un coup de crosse dans le ventre. Elle tomba à genoux en vomissant. Jonas s'était avancé, les yeux luisants. En quelques martèlements il pulvérisa les ampoules pharmaceutiques et la petite bouteille d'argile.

— Le feu, chuchota-t-il avec une gourmandise obscène, vite ! Je veux que le feu mange tout ça.

Simon se baissa, arracha l'un des feuillets du livre, le roula et l'enflamma à l'aide d'un gros briquet charbonneux. Saba eut un râle d'agonie.

— Ça brûle bien, dit l'homme avec ravissement.

Et il promena la flamme qui crépitait sur la reliure du livre. Puis il confirma :

— Oui, ça brûle bien.

David serra les dents. Déjà le feu s'en prenait aux pages, les dévorait. Le parchemin se changeait en torchère, les prédictions en étincelles. Le futur tenta de protester en jetant des flammèches, puis se racornit dans un néant de carbone émietté. Saba s'était faite statue. Son corps avait maintenant la densité du marbre, ses yeux fixes semblaient peints. Sans vie. Sur le sol la couverture de bois se contorsionnait en craquant. La fumée du sacrifice stagnait sous les étais, empuantissant l'air raréfié des souterrains.

— Tout est purifié ! s'extasia Jonas. Le livre de recettes magiques, les produits du diable ! Tout à l'heure ce sera votre tour, mes mignonnes ! La grande brune d'abord. À poil, couchée sur la croix ! Et entre toi et les poutres : un aigle vivant qui te déchirera la chair des épaules, t'arrachera les oreilles avant de te fendre le crâne à coups de bec ! Tu prieras pour que la tempête se lève et t'emporte dans le ventre du volcan ! Sûr ! Tu tombes à pic, tu sais ? Nos filles ne veulent plus se porter volontaires, la religion se perd. D'ici peu on en sera réduit à tirer au sort...

— Écoutez, hasarda Mikofsky, vous vous trompez...

— Ta gueule, gros lard ! T'as l'air de bien l'aimer ta sorcière brune, tu serais pas un de ses disciples, des fois ?

Judi n'avait pas encore ouvert son sac. Très droite, elle paraissait indifférente. David se demanda ce qu'elle allait tenter. Une chose était sûre : elle n'aurait jamais le temps d'abattre les trois hommes avant que l'un d'eux ne réplique.

À terre, les débris du livre de peau brasillaient dans la pénombre. Déchets caramélisés piquetés de palpitations écarlates. Le trajet de Saba s'achevait là, sur ce bivouac de désespérance.

— Allez ! commanda Jonas, on va revenir doucement à la « gare ». Tournez les talons et gardez les mains sur la nuque.

David s'exécuta en maudissant Judi et ses poisons. Il avait besoin de la rage pour supporter la peur qui lui nouait les intestins. Saba se redressa, le corps raidi, la tête bizarrement inclinée, comme écrasée de souffrance.

— Marchez ! ordonna Jonas. Marchez ! Les gens tels que vous, le tunnel doit les expulser comme une méchante diarrhée. Vous n'êtes que des pets, des pets nauséabonds. Vous nous empuantissez !

La colonne s'ébranla. Le jeune homme décida qu'au premier carrefour il se jetterait dans un couloir annexe et ramperait dans les ténèbres. Peut-être cette pauvre ruse donnerait-elle à Judi le temps de dégainer ?

Jonas ricanait grassement, s'installant avec suffisance dans son rôle de justicier. Mikofsky essaya une nouvelle fois de parlementer mais ne réussit qu'à s'attirer un coup de crosse dans le creux des reins. L'air sentait la fumée, des miettes de feuillets carbonisés dansaient dans les vents coulis.

« Ça ne peut pas se terminer comme ça ! songea David, ce serait absurde ! »

Ils n'avaient pas déjoué les pièges de Santäl pour mourir aussi stupidement tout de même ? *Et pourquoi pas ?* Il n'y a que dans les romans que les explorateurs atteignent toujours le but qu'ils se sont fixé. Mais dans la réalité combien d'expéditions échouent tout près de la ligne d'arrivée à cause d'un accident stupide ?

À cause d'un enchaînement absurde ? « C'est fini, pensa-t-il, nous ne saurons jamais ce qui dormait dans le ventre de Santäl, ce qui s'élaborait sous la cendre. Jamais. »

Une résignation fataliste le gagnait peu à peu. Comme s'il avait toujours su que le voyage se terminerait sur un point d'interrogation. Comme si...

— Jonas ! Attention ! Derrière !

La voix de Simon venait de retentir, vibrante d'angoisse. Une seconde David crut que Judi avait sorti son Colt, mais lorsqu'il tourna la tête il vit que la grande femme brune avait encore les mains sur la nuque. Les trois geôliers regardaient vers le fond du tunnel. Ne songeant même plus à surveiller les prisonniers, ils avaient braqué leurs armes en direction des ténèbres. Un bruit sourd montait de ce puits d'ombre. Une cavalcade feutrée qui s'épaississait.

Brusquement quelque chose jaillit de la nuit. Une masse blanche, compacte, qui chargeait, le groin à ras de terre.

— Le sanglier albinos ! cria Mikofsky. Courez !

Jonas épaula avec une minute de retard, visant la bête, mais le cochon des profondeurs était déjà sur lui, le renversant d'un terrible coup de boutoir. Le fusil vola vers le plafond tandis que le casque roulait dans la boue et que sa veilleuse s'éteignait en grésillant. L'homme poussa un grognement de souffrance. Simon s'avança et déchargea son fusil dans le flanc de l'animal qui sauta sur place et retomba sur ses sabots en faisant front. La main de Mikofsky s'abattit sur l'épaule de David.

— Éteignez votre lampe et courez droit devant vous ! haleta le scientifique. C'est notre seule chance.

— Non ! rugit Judi, pas la seule !

Et tirant le .45 de son sac, elle fit feu à trois reprises vers le fond du tunnel.

— Courez ! hurla à nouveau Mikofsky. David, Saba, *courez* !

Le jeune homme coupa l'alimentation de sa lampe et se jeta en avant, dans une course folle et poussiéreuse qui lui mit dans la bouche un goût de terre et de champignons. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait derrière lui. Aux détonations lourdes des fusils répondaient les claquements secs du « Military Model ». Qui tirait sur qui ?

La nuit emplissait maintenant la galerie. Ceux qui n'avaient pas perdu leur casque en avaient coupé l'éclairage. Des grognements de colère et de souffrance se répercutaient au long des couloirs mais on ne savait s'il fallait les attribuer aux hommes ou à la bête. David trébucha, tomba à plat ventre. Quelqu'un le piétina sans s'arrêter. Peut-être Saba ? Il se plaqua contre la paroi. Des éclairs fulguraient loin en arrière.

Il sentit un déplacement d'air chaud contre sa joue. Un étau haché par le plomb fit voler une poignée d'échardes. Un pas lourd ébranla le sol. C'était la démarche d'un homme blessé. Instinctivement David chercha une pierre pour se défendre.

— David ? souffla Mikofsky. C'est moi ! Je suis touché au mollet. Aidez-moi, je vous guiderai. J'y vois mieux que vous dans ce labyrinthe.

David se redressa à tâtons. Le scientifique lui passa le bras autour du cou. Il sentait fort. Un mélange de sueur, de crasse et de peur.

— Restez contre la paroi, balbutia-t-il, les états nous protégeront des balles perdues.

En fait on ne tirait plus. Judi avait vidé son chargeur et les miliciens du tunnel ne donnaient plus signe de vie. David s'affaissa contre le mur de terre. Mikofsky pesait terriblement lourd. Il y eut un trottement sur la droite.

— C'est Judi, murmura le savant. Judi ! Nous sommes là.

La marchande de produits chimiques trébucha, les heurtant de plein fouet. Mikofsky gémit.

— Je n'ai plus de balles, dit la femme, les types sont morts mais je crois que le sanglier est toujours vivant. C'est lui qu'on entend grogner, il faut partir.

— Où est Saba ? demanda David.

— Je ne sais pas. Devant, peut-être.

Le garçon jura en se décollant de la paroi. Traînant le professeur, il avança de quelques mètres. Une faible lumière vacillait au bout du tunnel.

— C'est le carrefour, dit Mikofsky, nous sommes dans la bonne direction. Il ne faut pas rester ici, le clan de Jonas risque de nous donner la chasse. La vendetta est chose courante dans le monde des terriers.

— Qu'allons-nous faire ? s'enquit Judi Van Schul.

— Retourner à la gare ! décida David. C'est le seul endroit où nous avons une chance de retrouver Saba. Si nous restons ici ces dingues vont nous prendre pour cible ! Ah ! Judi ! Vous et vos fameux produits miracles !

Il s'appliqua à progresser vers la lumière. Dans leur dos les grognements s'affaiblissaient.

— Il est mort ou il s'est réfugié dans un autre couloir, observa Mikofsky. Excusez-moi, David, mais ma jambe est pratiquement morte, je ne sens plus le sol sous mon talon.

David maugréa. Il était furieux de ce handicap qui lui interdisait de se lancer à la poursuite de Saba. Il redoutait une chose par-dessus tout : que la Cythonnienne se soit perdue dans le dédale des couloirs en courant au hasard.

— Elle était en état de choc, pensa-t-il tout haut, elle a dû se jeter dans la première galerie venue !

— Je ne crois pas, intervint le professeur. À mon avis elle a instinctivement suivi la lumière. Elle doit nous précéder de quelques centaines de mètres tout au plus.

Ils s'arrêtèrent au carrefour et Judi s'appliqua à bander la jambe blessée du professeur à l'aide d'un morceau d'étoffe arraché à sa chemise. Le mollet haché par les plombs saignait beaucoup et le pansement improvisé devint immédiatement rouge. Les galeries restaient désertes.

— Ils ont peur, commenta le scientifique, mais ça ne va pas durer. Ils vont sortir de leurs trous tôt ou tard. S'ils découvrent que Jonas et ses acolytes ont été tués par une arme à feu et non par le sanglier, ce sera aussitôt la chasse à l'homme.

Il se remit sur pied et boitilla.

— Ne traînons pas, haleta-t-il, il faut sortir de là. La « gare » est dans cette direction, nous allons prendre un raccourci.

Ils repartirent, David soutenant toujours le gros homme blessé. Judi, elle, fouillait vainement dans son sac à la recherche d'un second chargeur. Ils cahotèrent ainsi une bonne demi-heure.

Quand ils rejoignirent le maître-couloir, des têtes casquées de femmes et d'enfants pointaient hors des terriers annexes.

— Rentrez chez vous ! leur cria Mikofsky. Le sanglier blanc est sur nos talons, il a encorné trois hommes. Cachez-vous !

Ses paroles firent sensation car la galerie se vida en une seconde. David trébucha enfin sur les rails du wagonnet. Au bout du tunnel il repéra l'échelle plantée dans le sol. Encore quelques minutes et ils seraient libres. Cette perspective lui redonna des forces et le savant accroché à ses épaules ne lui parut plus aussi pesant. Judi se rua la première, escaladant les barreaux terreux avec agilité. David, lui, dut peiner pour hisser le professeur qui ne pouvait prendre appui sur sa jambe déchirée. Quand ils émergèrent du trou, le jeune homme fut ébloui par la lumière en provenance de l'extérieur. Le fonctionnaire aux lunettes violettes se précipita vers eux.

— Des ennuis ? interrogea-t-il. Oh ! mais vous saignez !

— Une jeune fille, coupa David, avez-vous vu passer une jeune fille au crâne rasé ?

— Bien sûr, fit l'homme d'un ton pincé, elle m'a volé une bicyclette qu'un visiteur avait laissée en gage. Si vous la connaissez il faudra payer. C'était un très bon vélo, un Funnyway dix vitesses !

— Un vélo ? répéta David.

— Oui ! renchérit le chef de gare. Je me préparais à le rentrer quand elle a surgi, me l'a arraché des mains et s'est jetée dehors. Elle doit être loin à l'heure qu'il est. Pensez donc ! Un Funnyway ! Un vélo taillé pour les courses les plus dures ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

Mikofsky s'était installé sur un banc. Le sang séché faisait comme un bas rouge sous sa jambe de pantalon retroussée.

— Un sanglier, marmonna-t-il dans sa moustache, un sanglier blanc...

— Ah ! fit le préposé avec respect.

Judi tira David par le bras, l'entraînant jusqu'au seuil. La lumière leur fit mal à tous deux, et ils durent se protéger les yeux de leur paume tendue en visière au-dessus des sourcils.

— David, chuchota-t-elle, on ne peut pas rester là. Je suis sûre d'avoir abattu les deux sbires de Jonas. Quand on le découvrira on va nous lyncher. Il faut quitter la gare, retourner

chez Jean-Pierre. Les Taupes n'oseront pas nous poursuivre à l'extérieur.

— Je suis tout à fait d'accord, lâcha le jeune homme, je n'ai pas l'intention d'abandonner Saba. Essayez de nous trouver un moyen de locomotion. Ce type a peut-être d'autres vélos ?

La grande femme brune acquiesça et se lança dans un long palabre avec le préposé, mais le petit homme en manche de lustrine s'obstina à secouer négativement la tête.

— Je n'ai rien, se lamentait-il. Vous seriez remonté il y a deux jours, j'avais encore des chevaux, quatre beaux percherons, mais aujourd'hui on les a débités pour la distribution alimentaire des nécessiteux.

David s'impatiait. Mikofsky lui posa la main sur l'épaule.

— Allez plutôt près du trou, lui souffla-t-il à l'oreille, écoutez ce qui se passe dans le terrier. Ne nous laissons pas surprendre par un commando venu d'en bas.

Le garçon obéit, et, mine de rien, s'approcha de l'échelle. Un murmure confus lui parvint aussitôt. Une rumeur chargée de colère qui allait en grossissant. Il revint vers le professeur et le contraignit à se lever.

— On part ! cria-t-il à Judi. Nous n'avons plus le temps d'attendre. Vous venez ?

— Il y a trop de lumière ! se plaignit Mikofsky. Je vais être obligé de fermer les yeux. Ne m'en veuillez pas, cela fait deux ans que je vis dans la pénombre des souterrains.

Judi avait abandonné le chef de gare, en trois enjambées elle fut à côté des deux hommes.

— Ils viennent ! haleta David, je les ai entendus. Il faut quitter le bâtiment et nous réfugier à l'extérieur.

— Okay, soupira la jeune femme. Prof, baissez à demi les paupières et ne regardez que vos pieds ou vous allez vous aveugler en moins de dix minutes.

Ils franchirent le seuil et s'avancèrent sur la plaine sous l'œil éberlué du préposé. David larmoyait. Jamais le jour ne lui avait paru si cru, la lumière si blessante.

Manquant plusieurs fois de tomber, ils dépassèrent le socle de la croix pour retrouver la creusée du chemin. Maintenant ils pleuraient tous les trois d'abondance, les pupilles torturées par

l'épingle du soleil et David se sentait déjà assailli par les prémices d'une migraine ophtalmique. Ils piétinèrent dans la poussière blanche, l'oreille tendue vers ce qui se passait dans leur dos.

Deux minutes s'écoulèrent, puis trois, puis quatre.

— C'est gagné ! balbutia Judi. Nous sommes à plus de cent mètres de la gare, ils n'oseront jamais nous poursuivre aussi loin et les rochers nous protègent des fusils !

— Des fusils, oui, fit lugubrement Mikofsky, mais pas du vent ! Si le volcan se met à suffoquer nous serons les premiers aspirés. Les premiers !

## CHAPITRE XVII

Le retour fut un enfer. Aveugle et unijambiste, Mikofsky tombait tous les vingt mètres, entraînant ses compagnons dans sa chute. David avait cessé de pleurer mais sa cornée restait d'une extrême sensibilité et chaque battement de paupière lui faisait l'effet d'un coup de lime. Plus que tout, il se sentait nu, affreusement nu. Jamais il n'aurait pensé qu'il regretterait autant la tortue et son abri de corne.

Ils étaient seuls sur la lande râpée, vulnérables, insectes offerts à la prochaine bourrasque. Un petit vent menaçant dansait entre leurs jambes, les agaçant comme une invisible banderille. Une brume de poussière courait sur la plaine, charriant des particules de silice qui leur griffaient la peau, caresse au papier de verre toujours renouvelée.

— Ce n'est que le vent du soir, murmura Judi, il n'y a pas de raison de s'affoler...

Mais elle avait les traits tirés et des cernes violets sous les yeux. Malgré le froid relatif, ils étaient tous trois couverts de sueur et respiraient avec difficulté. Mikofsky haletait, trahissant son insuffisance bronchique par des sifflements stridents du plus mauvais effet.

— Mon Dieu ! balbutia soudain Judi, je ne pensais plus à la brioche !

— La brioche ? éructa le professeur stupéfait.

— Mais oui, reprit la jeune femme en regardant David, la brioche et la lime que vous avez données à Nathalie ! Si Jean-Pierre a découvert le stratagème, il nous accueillera à coups de fusil ! Votre initiative sentimentale risque de nous priver d'une excellente position de repli !

David faillit répliquer que les manœuvres mercantiles de Judi avaient, elles, provoqué la destruction de l'horoscope cythonnien, mais il jugea que l'heure n'était pas à la

chamaillerie. D'ailleurs, remorquer Mikofsky monopolisait tout son souffle. Ils mirent sept heures pour rejoindre la vallée et fouler à nouveau l'herbe. David frémit de soulagement en apercevant la maison, fichée de guingois dans la terre, entre les collines piquetées de moignons d'arbres et les niches des prêtres-bûcherons.

— La porte est ouverte ! glapit Judi en secouant nerveusement le bras du savant.

Ils étaient tous les trois épuisés et mouraient de soif. David ne sentait plus ses pieds et tous ses muscles, crispés par la tension nerveuse, lui faisaient mal.

— J'ai cru qu'on n'y arriverait jamais, dit Judi d'une voix mourante. Ce vent, ce foutu vent ! Je le devinais dans mon dos comme l'œil d'un voyeur ou la pointe d'une flèche.

David avait éprouvé la même chose tout au long du chemin. L'impression véritablement palpable qu'une main s'approchait de sa nuque. Une main étrangère, animée de mauvaises intentions, et — pourquoi pas ? — armée d'un pic à glace.

— Je ne vois pas Nathalie, remarqua la marchande de produits chimiques, c'est curieux que la porte soit encore ouverte alors que la nuit va tomber.

Le jeune homme pria pour que Saba ait eu la même idée qu'eux. « Elle est sûrement dans sa chambre, se força-t-il à penser, elle est étendue sur son lit et pleure son futur perdu. Que vais-je lui dire ? »

Tout le temps qu'ils mirent pour arriver au pied du bâtiment il développa mentalement une dizaine d'arguments susceptibles de consoler la Cythonnienne. Finalement il les rejeta, les jugeant tous plus mauvais les uns que les autres. Judi aida Mikofsky à s'installer sur la première marche du perron et bondit dans le hall, David sur les talons.

Ils se figèrent immédiatement à la vue de la lime posée près des treuils et des deux câbles sciés qui décrivaient une courbe molle sur le carrelage. Nathalie et Cedric avaient pris la fuite. Jean-Pierre s'était-il lancé à leur poursuite ? Son harnais pendait sur la rampe, là où il l'avait jeté après l'avoir débouclé. Judi grommela un juron.

— Vous et vos idées ! siffla-t-elle à l'adresse de David. Il a dû leur courir après. S'il revient, il nous fera la peau !

Le garçon haussa les épaules.

— Je regrette, dit-il en allant chercher Mikofsky, je ne pouvais pas laisser cette gosse se noyer sous prétexte que son père est terrifié par l'extérieur. Je suis d'ailleurs étonné qu'il ait osé quitter la maison, ça ne lui ressemble guère. J'aurais parié qu'il ne pourrait se résoudre à se défaire de son cordon ombilical.

Judi cracha une grossièreté.

— De toute manière on ne peut pas aller ailleurs, constata David, la nuit sera bientôt là et je suppose que vous n'avez pas envie de chercher un autre refuge ?

— Non, avoua-t-elle, mais je propose qu'on ferme la porte et qu'on organise un tour de garde, si Jean-Pierre et la gosse reviennent il faudra bien leur ouvrir... et parlementer. Il sera sans doute furieux. Nous serons peut-être contraints de le désarmer. Nous le menacerons avec mon Colt, il ne saura pas qu'il est vide.

— Okay ! approuva David, en attendant montons là-haut.

Ils dépensèrent beaucoup d'énergie pour hisser le professeur jusqu'au premier étage. Dès qu'ils furent dans la cuisine ils burent avidement l'eau recyclée débitée par le robinet surplombant l'évier. Elle leur parut délicieuse. David alla ensuite inspecter les différentes chambres mais elles se révélèrent vides. Saba n'avait visiblement pas choisi le même point de chute, il en fut décontenancé. Tout au long du voyage de retour il avait pensé au moment où il se retrouverait en face de l'adolescente, aux mots qu'il devrait alors prononcer pour alléger son désespoir.

— Elle n'est pas là, murmura-t-il en regagnant la cuisine. C'est bizarre, avec le vélo elle s'assurait une avance confortable. Elle aurait pu arriver ici bien avant nous...

— Jean-Pierre l'a peut-être entraînée à la poursuite de Nathalie, hasarda Judi. Ou bien elle est allée ailleurs.

— Où ça ?

— Je n'en sais rien ! Et ne me criez pas dans les oreilles ! Je ne suis pas responsable des névroses fétichistes de cette gamine ! Elle est probablement descendue au village.

— Pourquoi pas ici ?

— À cause de la brioche, tiens ! Elle ne tenait pas à recevoir un coup de fusil !

— Parce que vous pensez qu'elle était en état de se rappeler ce genre de chose ! Nous-mêmes n'y pensions plus !

Judi balaya l'air d'un geste impuissant.

— Je n'ai aucun talent d'extra-lucide, trancha-t-elle. Je vais refaire le pansement du professeur, manger et dormir. J'ai eu mon content de problèmes aujourd'hui. Prenez le premier tour de garde et réveillez-moi dans quatre heures. Et ne vous laissez pas surprendre par Jean-Pierre, il serait bien capable de vous fusiller à bout portant !

Elle fit comme elle avait dit, et banda tout d'abord la jambe de Mikofsky. Le scientifique avait perdu beaucoup de sang au cours du trajet de retour. Affaibli, il sommeillait au bout de la table, la tête dans les mains. David défonça un placard à coups de talon et réussit à s'approprier quelques provisions disparates. Ils s'installèrent, partageant ainsi un saucisson huileux, un pot d'olives, des oignons germés, du beurre de cacahuètes et du pain rassis. David mesurait à présent toute l'étendue de sa fatigue. Les petites boules vertes des olives pesaient deux kilos entre ses doigts, les mâcher relevait du travail d'Hercule. Judi ne valait pas mieux. L'épuisement marquait ses traits, et, pour la première fois depuis le début de leur périple, elle paraissait usée, amoindrie.

Le repas terminé, sans échanger un mot ils portèrent Mikofsky sur le lit de Saba. Judi fouilla dans son sac, en tira le .45 qu'elle tendit à David.

— Je vais prendre une douche, dit-elle d'une voix éteinte. Réveillez-moi dans quatre heures. Et bouclez bien la porte. Si ce dingue de Jean-Pierre nous surprend en plein sommeil il nous fera éclater la tête sur l'oreiller sans l'ombre d'un remords.

Et elle s'éloigna en traînant les pieds.

David descendit l'escalier, tira le battant blindé dont il rabattit le loquet principal. Il s'assit ensuite sur la première

marche et appuya sa tête contre le mur. Ses paupières étaient deux volets de plomb attirés par la pesanteur. Elles ne demandaient qu'à se fermer. Pour lutter contre la torpeur il se redressa et arpenta le hall. La pointe de sa chaussure accrocha la lime qui fila sur le carrelage avec un bruit de fourchette rayant la porcelaine. Curieux tout de même que Jean-Pierre soit parvenu à surmonter sa névrose pour se lancer à la poursuite de Nathalie... David l'aurait davantage imaginé gesticulant au bout de son cordon ombilical, enraciné sur son perron, loin derrière la fillette en fuite...

Le jeune homme oscillait sur place, les yeux clos. Le gros Colt lui échappa des mains, mais il ne fit rien pour le ramasser. Il tituba vers l'escalier, s'installa sur le paillason posé au pied de la volée de marches... et s'endormit. Il dormit mal, rêvant de Saba sur son vélo, puis de Nathalie chevauchant Cedric. Les deux filles galopaient côte à côte, poursuivies par un Jean-Pierre vociférant des imprécations à consonance biblique. Une crampe le réveilla enfin, le tirant de ce sommeil d'épouvante alors même qu'il allait crier.

Il réalisa avec une certaine honte qu'il avait sommeillé tout le temps de sa « garde ». Comme il allait monter pour se rafraîchir le visage, il avisa Judi debout en haut de l'escalier. Elle était nue et très pâle.

— Inutile d'attendre Jean-Pierre, murmura-t-elle dans un souffle presque inaudible, je viens de le trouver, il est au grenier...

— Au grenier ?

— Oui...

Elle désigna d'une main molle les dix marches qui menaient aux combles. Le ton de sa voix avait glacé David. Il se cramponna à la rampe, se halant vers la trappe que Judi n'avait pas rabattue. L'orifice d'accès dessinait un carré noir sur l'étendue du plafond. À bout de souffle, il passa les épaules dans l'ouverture, émergeant au ras du plancher sous l'ossature des poutres du toit. Il ne lui fallut que trois secondes pour localiser Jean-Pierre. Il était allongé sur le paquet mou du parachute, tout près de l'œil-de-bœuf. Il tenait son fusil à deux mains et il était visible qu'il avait cherché à en introduire le double canon

dans sa bouche. Au moment de tirer il avait eu cependant un mouvement de recul – peut-être un sursaut de conservation ? – et la décharge avait dévié, lui arrachant le crâne au-dessus des sourcils. Une grande quantité de sang et de matière cervicale avait souillé la toile de l'aérofrein avant de gicler sur les volets métalliques de l'iris obstruant l'œil-de-bœuf.

David descendit deux marches, cogna la trappe qui se referma brutalement, lui heurtant le front. Le choc lui fit perdre l'équilibre, il tomba en arrière, dévalant la volée d'escalier sur les reins avant de rouler aux pieds de Judi.

— Il s'est suicidé, fit celle-ci ; vous aviez raison : il n'a pas pu se résoudre à rattraper sa fille, il a préféré se faire sauter la tête. Ça paraît incroyable. Dire qu'il lui aurait sans doute suffi de battre les bois pour la retrouver...

— C'était trop loin, observa David, il aurait été obligé de déboucler son foutu cordon ombilical !

Il se prit le visage dans les paumes.

— Bon sang ! cracha-t-il, tout ça à cause d'une brioche !

Il déglutit avant de marteler avec véhémence :

— Mais il avait prévu de tuer Nathalie et de se laisser couler avec la maison ! Je ne pouvais tout de même pas accepter ça !

Judi haussa les épaules.

— Vous avez probablement raison, capitula-t-elle, c'est un monde de dingues, on ne sait plus vraiment ce qu'on doit faire ou ne pas faire. Ce qu'il faut prendre au sérieux ou tenir pour sans importance.

La petite Saba, par exemple, jamais je n'aurais cru qu'elle réagirait si mal à la destruction des tatouages.

— Où est-elle maintenant ? murmura David. Et Nathalie ? Elles doivent courir toutes les deux au milieu de la campagne, sans se préoccuper du vent. Et nous sommes là, inutiles...

— Allez prendre une douche, mon vieux, dit Judi après un long moment de silence, nous tâcherons de nous renseigner demain.

David se releva, jeta un bref coup d'œil sur la trappe rabattue.

— Il faudra l'enterrer, dit-il doucement.

Judi hocha la tête. Elle avait déjà récupéré. Son visage semblait plus lisse. Plus jeune. L'espace d'une seconde David la détesta de toutes ses forces.

Le lendemain le ciel était gris, menaçant, strié de ravines écumeuses et de nuages écartelés. Ils n'osèrent pas sortir. David s'installa dans l'embrasure d'une fenêtre et joua les sentinelles jusqu'au soir, s'usant les yeux à scruter la plaine et les abords de la forêt. Judi avait pris possession de la maison ; à l'aide des clefs récupérées sur le corps de Jean-Pierre, elle avait déverrouillé les placards et fait main basse sur tout un assortiment de conserves dont elle dressait présentement l'inventaire. Mikofsky, lui, récupérait lentement. Sa jambe labourée cicatrisait et ses yeux réapprenaient la lumière. N'ayant pu trouver de lunettes de soleil, il s'était noué un bandeau noir autour de la tête sans se rendre compte que ce chiffon macabre lui donnait l'allure d'un homme qu'on va fusiller. David lui avait raconté l'histoire du bâtiment et le savant l'avait écouté en se mâchonnant la moustache.

La journée s'écoula goutte à goutte, dans une lenteur maligne.

— Je comprends vos craintes, dit soudain Mikofsky alors que la nuit tombait. Les Cythonniens attachent une importance disproportionnée à l'horoscope anatomique. Le perdre est un drame qu'ils surmontent difficilement. J'ai connu l'un d'eux, un garçon d'une vingtaine d'années. Un coup de vent l'avait traîné sur la plaine, lui arrachant la peau çà et là. Il s'est réfugié dans les tunnels et j'ai pu le soigner. C'était spectaculaire mais pas trop grave. Des petits coups de meule qui lui avaient bouffé l'épiderme sans toucher aux fibres musculaires. Finalement, au bout d'un mois, il était guéri. Après il a fallu que je le conduise au pied du volcan. Je l'ai attendu. Deux jours. Quand il est revenu il était effondré. Les plaques de peau arrachée au cours de son accident étaient justement celles qui détenaient les réponses les plus importantes : durée de vie, réussite, amour, et tout le tremblement... À la place des tatouages primordiaux il n'y avait plus que des zones de peau neuve, fraîchement reconstituée. Des zones vierges. Il s'est pendu le soir même. À

un étau du maître-couloir. Il a préféré la mort à l'indétermination.

— Merci de si bien me rassurer ! ricana David, acerbe.

— Je ne cherche pas à vous rassurer mais à vous prévenir, corrigea Mikofsky. Je ne crois pas que vous reverrez Saba vivante. Cette jeune fille m'a paru très fragile, elle ne surmontera pas l'épreuve. Il faut que vous compreniez que ces gens sont conditionnés depuis l'enfance. La disparition des tatouages, c'est pour eux la fin du monde, la mort de Dieu. Sans guide, sans itinéraire calligraphié sur le ventre, ils sont condamnés à une liberté horrible. Inacceptable. Du jour au lendemain ils deviennent aveugles de leur propre futur... C'est une peur qu'on ne peut raisonner.

David serra les dents à s'en faire crisser l'email. Il avait envie d'insulter le professeur tout en sachant que ce dernier avait raison.

— David, reprit le savant en tâtonnant pour s'asseoir, ne pensez plus à Saba, croyez-en mon expérience. D'autres tâches réclament déjà votre énergie.

— Oui ? Et lesquelles ? ironisa le jeune homme.

— J'y pense depuis deux ans, murmura Mikofsky, et je ne vois pas d'autre solution...

— Mais de quoi parlez-vous ?

— *De Santäl*, David. Il faut que quelqu'un se décide enfin à aller voir ce qui se passe au cœur de cette foutue planète ! Une exploration nous donnerait sans aucun doute les réponses que nous attendons tous. Nous devons comprendre le pourquoi de ces phénomènes d'aspiration, savoir ce que deviennent tous les débris.

— Vous voulez entreprendre un voyage au centre de la terre ?

— En quelque sorte. J'ai pensé que vous aimeriez en être.

— Vous êtes fou !

— Peut-être. Mais si personne ne bouge, d'ici trois ans la surface de Santäl ne sera plus qu'un désert. Les tourbillons auront tout aspiré. Tout.

David enfonça ses doigts dans les trous du grillage masquant la fenêtre. Il avait la gorge nouée.

— Allons, fit la voix insidieuse du professeur, vous savez bien que vous ne vous êtes pas aventuré si loin pour rebrousser chemin au pied du volcan. Saba avait une bonne raison de venir ici, Judi aussi. *Vous pas*. Vous êtes comme moi, victime d'une fascination. J'aurais pu rester chez les Pesants, ma corpulence naturelle était un parfait déguisement, mais je me suis inventé mille prétextes pour me rapprocher du centre. La police notamment. Comme si les flics allaient venir me traquer ici ! J'ai quitté le second cercle pour m'enfouir au fond du terrier. Et là j'ai pris des repères pour descendre encore plus bas. Je sais qu'un réseau de grottes et de boyaux longe la cheminée du volcan, on y est à l'abri de l'aspiration et chaque mètre franchi nous rapproche du centre dynamique de Santäl.

— Du noyau ?

— Le noyau, le magma éteint, le ventre de cendre, c'est de la fable ! Non, *il y a autre chose*. Mais quoi ? Si vous m'aidez je pourrai peut-être le découvrir.

David secoua la tête et quitta la pièce sans répondre. Il était trop énervé pour manger ou même dormir. Il prit son harnais de sécurité et quitta la maison. La nuit tombait mais le vent ne se faisait plus sentir. Cédant à une impulsion, il prit la direction du village et alla frapper à la porte de Charles-Henri Hannafosse. Le vieil homme l'accueillit avec un plaisir évident et lui demanda aussitôt des nouvelles du livre de peau.

— Désolé, dit tristement David, il a brûlé avant même de remplir son office.

— Ah ! soupira Charles-Henri, c'est dommage. Un si beau travail de reliure.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Remarquez que je me suis douté de quelque chose quand j'ai vu passer cette fille au crâne rasé sur son vélo. Je me suis dit « On dirait une Cythonnienne qui vient de voir le diable ou de lire un mauvais horoscope ! »

David bondit sur ses pieds.

— Quoi ? Vous l'avez vue ? Quand ?

Le bibliothécaire recula d'un pas, effrayé par la virulence du jeune homme.

— Hier... Hier matin il me semble. Elle allait vers la plage, par la route.

— La plage ? s'étonna David. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Rien. La mer. Et une communauté... Une sorte de tribu de nudistes qui vit près des moules géantes. Ils s'y couchent parfois pour échapper à la bourrasque.

Devant l'air ahuri de son interlocuteur, il éprouva le besoin d'expliquer succinctement les étranges pratiques du clan des Parasites humains. David l'écouta en grimaçant.

— Vous pouvez peut-être la retrouver là-bas, observa le vieillard, je vous accompagne, j'ai un cheval encore solide, il nous portera bien tous les deux.

— Je ne veux pas vous faire prendre de risques, le temps...

— Tut ! Tut ! Le vent ne se lèvera pas ce soir, ne craignez rien, ici on a l'habitude. Et puis vous risquez de vous perdre dans les dunes.

Il paraissait heureux de cette diversion bousculant la monotonie d'une soirée qui s'annonçait semblable à toutes les autres. En quelques minutes il s'habilla, saisit une lanterne, boucla sa porte et contourna la maison pour accéder à un petit hangar faisant office d'écurie. David l'aida à harnacher le cheval. Un gros animal de race indéterminée, aux sabots énormes. Ils grimperent tous les deux sur l'échine de la bête. Une simple couverture tenait lieu de selle et le jeune homme dut saisir Charles-Henri aux épaules pour ne pas tomber. Le cheval se mit à trotter dans l'obscurité, habilement guidé par le bibliothécaire. Ils empruntèrent la route qui descendait vers la mer. La lanterne tressautait à chaque pas, projetant sur les alentours un halo au mouvement pendulaire.

Au bout d'un quart d'heure les sabots de leur monture s'enfoncèrent dans le sable. Un bruit mouillé montait des ténèbres. La mer était là, tout près, cachée sous la nuit. Charles-Henri tira sur les rênes et se laissa glisser à terre, la lanterne levée. Le cercle de lumière oscilla, accusant des reliefs mous, des courbes érodées. David crut entr'apercevoir une rangée de grands sarcophages bleutés légèrement béants. C'étaient des moules. Des moules d'une taille exceptionnelle. *Une seule était fermée.* Un vélo gisait tout près d'elle. Le garçon arracha la

lampe des mains du bibliothécaire et courut vers la machine. Il n'eut pas de mal à identifier un Funnyway de course à dix vitesses. La bicyclette volée par Saba. Le dégoût monta en lui. Un épanchement de fiel, chargé d'accablement et d'impuissance, qui lui poissa la langue.

Des pieds nus entrèrent dans la tache jaune de la lanterne. Suivit une fille aux gros seins, qui ne cherchait pas à dissimuler son pubis aux mèches rousses.

— Je m'appelle Mytila, dit-elle. Vous courez après Saba, non ? Je pensais bien qu'on tenterait de la retrouver.

— Où est-elle ? siffla David en faisant un effort pour ne pas hurler.

— Là, murmura la jeune fille, à l'intérieur de la moule. Elle est arrivée il y a deux jours. Elle n'avait plus le flacon qui permet de neutraliser la contraction des muscles reliant les coquilles. Elle a arraché ses vêtements et a enjambé le rebord de la valve. J'ai essayé de l'en empêcher mais elle m'a frappée. La seconde d'après elle avait sollicité les fibres de fermeture et je ne pouvais plus rien faire. Le coquillage était comme soudé.

— Mais enfin, protesta David, ce n'est pas possible ! On peut la sortir de là ! Il faut se procurer des outils, des leviers, des masses...

— Non, fit Charles-Henri, ça ne servirait à rien. Les moules résistent à tous les chocs. Même la tempête ne peut rien contre elles. Et puis il est trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, reprit Mytila, la... la digestion est trop avancée. À l'heure qu'il est les fibres musculaires sont entamées. On peut se cacher dans une moule, mais jamais plus d'une heure et demie, or elle est là-dedans depuis deux jours !

— Vous délirez ! On l'entendrait se plaindre, crier !

— Non, dit encore le bibliothécaire, car les sucs dissociateurs véhiculent un anesthésique très puissant. Venez, ne restons pas là...

— Ne restons pas là ! C'est tout ce que vous trouvez à me dire alors que ce... cette bête est en train de dévorer Saba après l'avoir endormie ?

Il bondit hors du cercle, courut dans les rochers en quête d'une pierre. Lorsqu'il l'eut ramassée il revint près du coquillage qu'il martela à coups redoublés. Il frappa longtemps, jusqu'à ce que le galet éclate entre ses mains, lui criblant les paumes de débris coupants. Alors il tomba à genoux. Désespéré. La valve n'affichait pas même une égratignure. Charles-Henri et Mytila le prirent aux aisselles et le tirèrent sur le sable, à l'abri d'une grotte au plafond bas. Les autres membres du clan se tenaient là, autour d'un maigre feu, silencieux et dignes.

Un peu plus tard, quand David eut retrouvé ses esprits, la jeune fille rousse lui glissa entre les doigts un gobelet rempli d'un liquide chaud. Sans doute une tisane d'algues séchées.

— Je crois qu'elle n'avait plus envie de vivre, chuchota-t-elle. Au moment où la coquille se refermait elle a crié quelque chose d'étrange.

— Quoi ?

— *Le présent c'est la mort...* Je n'ai pas compris.

David avala une gorgée du breuvage, s'étrangla.

— Je voudrais..., commença-t-il.

— Oui ?

— Je voudrais récupérer le corps pour l'ensevelir selon le rite cythonnien.

— Ce n'est pas possible, dit Mytila en détournant les yeux, la moule ne se rouvrira que dans un mois... pour cracher les os.

— Pour... *cracher les os* ?

David éclata d'un rire dément. Bousculant ses interlocuteurs, il bondit hors de la grotte, s'empara du vélo abandonné, l'enfourcha et disparut dans la nuit en pédalant comme un fou.

Longtemps après que les ténèbres l'eurent englouti, le bibliothécaire et la fille aux cheveux rouges entendirent ses ricanements que le vent ramenait, telle une plainte volée sur la rive la plus noire des enfers.

## CHAPITRE XVIII

Nathalie courait sur la lande pelée, et Cedric bondissait à ses côtés. Peu habituée à la marche la fillette avait déjà les pieds en sang, mais elle ne ralentissait pas pour autant. Elle ne sentait plus la douleur, et la liberté coulait sa morphine par tout son corps. Une seule chose comptait : s'éloigner du tombeau mobile de la maison, échapper à la geôle paternelle...

Le doberman aboyait et sa foulée se faisait de minute en minute plus puissante. Le vent était tombé, l'air immobile. L'espace figé s'endormait du lourd sommeil qui suit toujours les débauches convulsives.

C'était une belle nuit.

---

FIN

---